This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 EE. 39

THÉATRE MORAL

OU

PIECES DRAMATIQUES

NOUVELLES.

TOME SECOND.

Ce Volume contient.

Page

DIALOGUE entre l'Auteur & un Homme de Goût. 1

L'Amant Garde-Malades, ou Lindor & Julie, *Comédie en trois actes, en prose.* 37

La Diligence de Lyon, *Comédie en trois actes, en prose.* 125

L'Épreuve Singulière, ou la Jambe de Bois, *Comédie en trois actes, en prose.* 243

Galathée, ou suite de la Scène Lyrique de Pigmalion, de J. J. Rousseau, *Comédie en un acte, en vers libres.* 327

Les Bracelets, *Comédie en un acte, en prose.* 367

Oreste & les Furies, *Mélodrame en trois scènes.* 415

THÉATRE MORAL

OU

PIECES DRAMATIQUES NOUVELLES,

Par M. le Chevalier DE CUBIERES, des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel, &c. &c.

TOME SECOND.

Contenant cinq Comédies & un Mélodrame.

A PARIS,

Chez
- CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, No. 64.
- BAILLI, Libraire, rue Saint-Honoré, près de la rue des Petits-Champs.
- BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

DIALOGUE

ENTRE L'AUTEUR

ET

UN HOMME DE GOUT.

L'HOMME DE GOUT.

EH BIEN ! Je vous l'avois dit que votre premier Volume tomberoit. Le ſecond aura le même ſort : le voilà, je viens de le lire avec attention ; il tombera, vous dis-je, perſonne ne le lira, & les Journaux en diront mille fois plus de mal que du premier.

L'AUTEUR.

Qu'il tombe ou réuſſiſſe, que m'importe ?

Ai-je fait un livre utile ? Je ne veux ſçavoir que cela.

L'HOMME DE GOUT.

Qu'il ſoit utile ou non, que m'importe ? On ne me conſulte jamais pour ſçavoir cela.

L'AUTEUR.

Pourquoi eſt-ce donc que l'on vous conſulte ?

L'HOMME DE GOUT.

Un Livre eſt-il bien ou mal écrit ? C'eſt moi qui le décide : Y a-t-il quelques phraſes amphibologiques, quelques inverſions forcées, quelques tranſitions trop bruſques ? C'eſt moi qui en avertis l'Auteur, & qui l'engage à corriger, retrancher ou ajouter ; je ſuis conſulté enfin pour ſçavoir ſi l'on a fait un bel Ouvrage, & non un bon Ouvrage.

L'AUTEUR.

Eh bien ! Monſieur l'Homme de Goût, mon Ouvrage eſt-il beau ?

L'HOMME DE GOUT.

Il y a par-ci, par-là, quelques traits heureux, je l'avoue ; mais le défaut de goût les rend inutiles.

« Rien n'eſt beau ſans le goût, le goût ſeul eſt aimable. »

C'eſt ainſi que nous autres gens de goût avons refait le Vers fameux de Boileau.

L'AUTEUR.

Je croyois que mon Livre ſeroit de quelque utilité aux perſonnes qui le liraient, ou qui verraient repréſenter les Pièces qu'il renferme; puiſque le défaut de goût rend inutile ce qui pouvait plaire, je vois bien que j'ai eu tort de le publier.

L'HOMME DE GOUT.

Je vous le demande à vous-même: quel eſt le but moral qui réſulte de vos Comédies, où l'on pleure, où l'on rit tour-à-tour, & dont les ſujets ſont preſque tous ſinguliers & bizarres? Que peuvent apprendre à vos Lecteurs l'*Amant Garde-Malades*, *l'Epreuve ſingulière*, & ſur-tout *la Diligence de Lyon*? Ces Pièces ne ſignifient rien, abſolument rien, je vous jure; ce ſont des énigmes en dialogues, dont je vous défie de dire le mot.

L'AUTEUR.

Comme on ſe trompe ſur ſes Ouvrages! J'ai cru que *la Diligence de Lyon* était une

leçon de modeſtie & de politeſſe pour tous les hommes ; j'ai cru qu'en voyant les Perſonnages ſubalternes de cette Comédie humiliés par les Perſonnages nobles, forcés à deſcendre à des excuſes, & obligés, en punition de leur inſolence, d'aller ſe coucher ſans ſouper ; j'ai cru, dis-je, qu'on apprendrait à ne point juger les gens ſur les apparences, à être honnête, ſimple & vrai avec tout le monde, & ſur-tout à ne jamais prendre des tons de hauteur avec des inconnus. Cette Pièce me paraiſſait même aſſez conforme au ſyſtême qu'avaient adopté, ſur la Comédie, Ménandre, Philémon & Térence. La vieille Comédie, vous ne l'ignorez pas, pouſſoit la licence juſqu'à déſigner des hommes vivans, des hommes diſtingués par leur état & par des charges importantes. Lorſque les Magiſtrats eurent arrêté cette licence, les Comiques jugèrent à-propos de faire tomber le blâme & le ridicule ſur les Eſclaves, & les Maîtres furent reſpectés. Ce ſyſtême fut auſſi celui de Théophraſte : l'ayant ſuivi, autant que je l'ai pu, dans *la Diligence de Lyon*, j'ai cru que cette Pièce, compoſée d'après une ſage théorie, était dans la forme de la Comédie

que les Anciens appellaient moderne : j'ai cru enfin qu'elle était de toutes mes Pièces celle où j'avais le plus clairement exprimé le but moral ; je vois que je m'étais trompé, & je vous remercie de me l'avoir fait connaître.

L'HOMME DE GOUT.

C'eſt moi peut-être qui me ſuis trompé, pour avoir jugé trop vîte. Je conviens qu'il peut réſulter une ſorte de leçon morale de l'humiliation de vos perſonnages ſubalternes, je n'y avais pas pris garde ; mais oſerez-vous dire qu'il en réſulte quelqu'une de *l'Amant Garde-Malades*? Je vous avouerai qu'un jeune homme qui prend des habits de fille, qui, à la faveur de ce déguiſement ſingulier, va ſervir de Garde à ſa Maitreſſe, qui ſe trouve ſeul avec elle lorſqu'elle eſt à dormir ſeule dans ſon lit, qui s'élance pluſieurs fois vers ce lit, pouſſé par les déſirs de ſon âge, qui s'empoiſonne enſuite pour ſauver la vie à celle qu'il aime, j'avouerai qu'un pareil perſonnage peut intéreſſer les ames ſenſibles : ſon courage & ſa délicateſſe tiennent de l'héroïſme, la noble fermeté de Julie en préſence de ſon père m'a ému juſqu'à l'admiration, juſqu'au

transport : la sageſſe du Médecin a ravi mon eſtime, & les retours du père ſur lui-même m'ont réconcilié avec lui : mais, pour parler comme le Géomètre, qui diſoit : *Qu'eſt-ce que cela prouve* ? Je vous dirai à mon tour : quelle leçon avez-vous eu l'intention de donner par cette Comédie ? Quel ridicule avez-vous prétendu corriger ? A quel vice avez-vous eu deſſein de déclarer la guerre ?

L'AUTEUR.

On dirait, à vous entendre, qu'il n'y a que des vices à attaquer & des ridicules à pourſuivre ? Et les préjugés, Monſieur, les préjugés ?.... N'en eſt-il pas des milliers à détruire ? Il faudrait peut-être inventer pour eux ſeuls un nouveau genre de Comédie, *l'Amant Garde-Malades* en eſt la preuve. Il arrive tous les jours qu'un jeune homme voit une Demoiſelle dont il devient amoureux au premier aſpect ; il arrive que la jeune fille le paie du plus tendre retour : ces enfans ſe conviennent à tous égards, il n'y a dans leur âge qu'autant de diſproportion qu'il en faut pour remplir le vœu de la nature, il n'y en a point dans leur fortune ni dans leur naiſſance ; l'Hyménée &

l'Amour enfin ſemblent s'unir pour les appeller au bonheur; ils brûlent nuit & jour, ils ſoupirent, ils ſe conſument l'un pour l'autre; le ſouvenir d'une querelle, éteint dans la plupart des têtes, fermente & brûle encore dans les cœurs de leurs parens, ce ſouvenir y a vieilli avec le temps, y a pris racine, & ſeul il a élevé entre les deux Amans une barrière impénétrable, une barrière immenſe dont leurs yeux peuvent à peine meſurer la hauteur: ils ſont obligés de ſe haïr, parce que leurs pères ſe ſont déteſtés, & le fiel de la haine, & le levain de la vengeance doivent éteindre dans leurs ames toutes les flammes de l'Amour: on leur défend de ſe voir, de ſe parler, de s'écrire, & ſi par hazard ils déſobéiſſent, ils ſont ſévérement punis. Ne regardez-vous point cette conduite de certains pères envers leurs enfans, comme le comble de la tyrannie & de l'injuſtice? C'eſt cette injuſtice que j'ai voulu foudroyer; c'eſt cette tyrannie que j'ai voulu abattre dans l'*Amant Garde-Malades*; je croyais même l'avoir aſſez indiqué par ces paroles, qu'à la fin de la Pièce le père de Julie adreſſe à Lindor. « Votre père fut mon ennemi, il

» eſt vrai, & depuis long-temps il règne une » grande haine entre nos deux familles; mais » l'amour eſt étranger à tous ces débats, & » l'acte le plus ſaint de la nature & de la » loi, un mariage enfin ne doit être ni un » marché ni un traité de politique.... C'eſt de » ma ſotte prévention & de mon entêtement » que ſont nés en partie tous les malheurs d'au- » jourd'hui ». En effet, ſi le Comte avait conſenti aux deſirs de Lindor, lorſque celui-ci lui a fait demander ſa fille, ſa fille ne ſerait point tombée malade, Lindor ne ſe ſerait point traveſti pour lui rendre des ſoins, la Marquiſe ſe ſerait vengée d'une autre manière, Lindor n'aurait point avalé quelques gouttes de la potion empoiſonnée, la Marquiſe elle-même ne ſe ſerait point empoiſonnée peut-être pour ſe punir de ſon crime, tous les malheurs qui arrivent enfin ne ſeraient point arrivés. Vous voyez qu'il faut les rapporter tous à l'injuſte prévention du père, & ces malheurs, quoique vous en diſiez, prouvent qu'un père ne doit point refuſer ſa fille à un jeune homme qui la mérite, quand il n'a pas d'autres raiſons que des reſſentimens particuliers, & ſi votre

Géomètre était là, je lui dirais, que, faire une telle Pièce, c'eſt réſoudre en morale un problême intéreſſant, & un problême réſolu lui prouverait sûrement quelque choſe.

L'HOMME DE GOUT.

Je vous aſſure qu'en liſant l'*Amant Garde-Malades*, ou qu'en le voyant repréſenter, on ne fera attention à rien de ce que vous dites; on ſe laiſſera entraîner par l'intérêt & le pathétique des ſituations, par la chaleur qui règne dans quelques ſcènes; par le flux & le reflux de deux paſſions toujours contrariées, & l'on pleurera ſcandaleuſement, ſans aucune envie de ſe corriger, ſi l'on eſt coupable.

L'AUTEUR.

Les meilleures intentions des Auteurs Dramatiques ne peuvent pas toujours percer au travers de leurs écrits, & l'on ne réuſſit pas toujours dans ce qu'on projette. Ce n'eſt point la faute de Molière, s'il y a encore des Tartuffes, ni celle de Deſtouches, s'il ſe trouve toujours des Glorieux.

L'HOMME DE GOUT.

Et ſerait-ce votre faute, ſi de certains hommes ſe faiſaient couper la jambe, pour mieux reſſembler à leurs Maitreſſes.

L'AUTEUR.

Sans doute : je ſerais ſeul coupable de leur malheur.

L'HOMME DE GOUT.

Vous faites cet aveu avec une belle tranquillité d'ame !

L'AUTEUR.

Souffrez que je vous faſſe une demande avec la même tranquillité : croyez-vous qu'on ſuive jamais l'exemple du Lord d'Ambi ?

L'HOMME DE GOUT.

Pourquoi non ? Le fait d'après lequel vous avez compoſé votre Pièce eſt arrivé à Londres, il y a quelques années.

L'AUTEUR.

Eh bien ! ſi le fait ſe répète en France, ſi un ſeul homme, d'après la lecture de l'*Epreuve ſingulière* ſe fait couper une jambe pour ſa Maîtreſſe, je conſens à lui ſacrifier les deux miennes.

L'HOMME DE GOUT.

Vous me faites trembler ! Quelles ont donc été vos vues, en publiant cette Pièce ?

L'AUTEUR.

Le voici en peu de mots : la Nation Françaiſe ſerait ſans contredit la première de toutes les Nations, ſi les individus qui la compoſent avaient plus d'énergie & de caractère. J'ai voulu renforcer l'un & l'autre en offrant à mes concitoyens des exemples extraordinaires de grandeur d'ame, de délicateſſe & de courage.

L'HOMME DE GOUT.

Vous auriez pu choiſir des exemples moins dangereux ; celui que vous propoſez....

L'AUTEUR.

Ne craignez pas qu'on l'imite. Si un Français était capable de ſacrifier à ſa Maitreſſe une partie de lui-même, mille obſtacles s'oppoſeraient à ſon projet, mais il en exécuterait mille autres qui le couvriraient de gloire. Ce ſont les grandes paſſions qui font faire les grandes choſes, & les grandes paſſions nous manquent. Si j'avais conſeillé moins, j'aurais obtenu davantage ; mais il fallait peut-être ne rien obtenir ; il fallait, non que mes Lecteurs ſe fiſſent couper une jambe après avoir lu ma Pièce, mais que ſeulement il puſſent vouloir

ſe la faire couper. Aucun d'eux n'aura sûrement cette envie, & la leçon que j'avais à donner devait être d'autant plus vigoureuſe que l'exemple de mon Héros était plus inutile. Au reſte, mes Comédies ne méritent pas qu'on s'y arrête ſi long-temps, & je ſuis honteux de.....

L'HOMME DE GOUT.

Vos Comédies ! vous me faites rire en leur donnant un pareil nom ; mais c'eſt la ſeule choſe qu'elles ayent de riſible ; j'eſpère que vous ne laiſſerez point ce titre à l'*Amant Garde-Malades*.

L'AUTEUR.

Pourquoi cela, s'il vous plaît ? Vous venez de lire mon Manuſcrit, & *l'Amant Garde-Malades* y eſt intitulé *Comédie*.

L'HOMME DE GOUT.

J'eſpère encore une fois que vous changerez ce titre.

L'AUTEUR.

Vous eſpérez en vain.

L'HOMME DE GOUT.

Eh quoi ! vous appellerez *Comédie* une Pièce

où l'un des Perſonnages ſe tue, où deux autres ſont ſur le point de mourir empoiſonnés, une Pièce où l'on voit, pour ainſi dire, une nouvelle Médée, ſe plaire à broyer des ſucs mortels avec le bout de ſon poignard; une Pièce enfin où l'on pleure autant qu'aux Tragédies les plus pathétiques?

L'AUTEUR.

Et quel titre voulez-vous que je lui donne?

L'HOMME DE GOUT.

Vous ſçavez bien que depuis quelque-temps on appelle ces ſortes de Pièces des Drames.

L'AUTEUR.

Oui; mais je ſçais bien auſſi que ce titre ne leur convient pas du tout. *Drame* veut dire *Action*, & toutes les Pièces, ſoit Tragiques, ſoit Comiques, étant des actions, il faudrait donc les appeller toutes des *Drames*. Voici à ce ſujet un paſſage aſſez curieux tiré des Lettres de Madame de Sévigné: « Racine, » dit-elle, fait des Comédies pour la Chammèlé: » ce n'eſt pas pour les ſiècles à venir: ſi jamais » il n'eſt plus jeune & qu'il ceſſe d'être

» amoureux, ce ne ſera plus la même choſe, » vive donc le vieil ami Corneille, &c..... » Si Madame de Sévigné appelle Comédie les Pièces de Racine, je puis bien donner ce nom aux miennes, qui ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi tragiques que celles de Racine, ſinon je les appellerai *Action*, comme a fait M. Rétif de la Bretonne (1). Ce nom vaut bien, ce me ſemble, celui de Drame.

L'HOMME DE GOUT.

A la bonne heure : mais vous ſçavez bien auſſi que le genre de Racine eſt le bon, & que celui de l'*Amant Garde-Malades*, de l'*Epreuve ſingulière*, de l'*Ecole des Riches*, eſt proſcrit par le goût, & qu'on l'appelle avec raiſon un *genre bâtard*.

L'AUTEUR.

Les Bâtards s'illuſtrent quelquefois plus que les enfans légitimes, & je crains bien que cela n'arrive, je ne dis pas à mes Bâtards, mais à ceux qu'on a engendrés, & que l'on peut engendrer encore.

(1) C'eſt le titre qu'il a donné à la *Prévention Nationale*, en cinq actes, en proſe.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi ! des Pièces désavouées également par Melpomène & par Thalie !

L'AUTEUR.

Des Pièces qui tiennent le milieu entre les deux extrêmes !

L'HOMME DE GOUT.

Des Pièces où le premier Acte fait rire, où le cinquième fait pleurer !

L'AUTEUR.

Et ne riez-vous pas, & ne pleurez-vous pas souvent dans la même journée ? Si la Comédie est une peinture de la Société & une imitation de la Nature, peut-on mieux les rendre l'une & l'autre, qu'en vous faisant pleurer & rire ?

L'HOMME DE GOUT.

J'en appelle à Aristote.

L'AUTEUR.

J'en appelle à Madame de Sévigné.

L'HOMME DE GOUT.

Vous plaisantez, sans doute, avec votre citation de Madame de Sévigné. Aristote a dit

qu'il fallait que le Héros d'une Tragédie ne fût, ni tout-à-fait vertueux, ni tout-à-fait vicieux.

L'AUTEUR.

Je ſçais cela depuis long-temps.

L'HOMME DE GOUT.

Il avait compoſé un Traité ſur la Comédie, qui malheureuſement n'eſt point parvenu juſqu'à nous ; mais comme toutes les idées de ce grand homme ont entr'elles une liaiſon admirable, ce qu'il a dit ſur la première peut nous faire deviner ce qu'il a voulu dire ſur la ſeconde.

L'AUTEUR.

Eh bien ! Quels ont été, ſelon vous, ſes préceptes ſur la Comédie ?

L'HOMME DE GOUT.

En voici le ſens & non les paroles : il faut que ſes principaux Perſonnages ſoient moins criminels que vicieux, & moins vicieux que ridicules : il faut enfin que le ridicule ſoit l'ame de la Comédie : elle doit ſe borner à peindre, tout ſon emploi eſt de corriger. Vous connoiſſez d'ailleurs

d'ailleurs la définition de la Comédie, qui ſe trouve dans toutes les Poétiques : elle confirme ce que j'avance, & voilà ſur quoi eſt fondée la différence éternelle qui exiſte entre la Comédie & la Tragédie ; les barrières qui les ſéparent, ont été poſées par le plus vigoureux génie de l'Antiquité, & votre Madame de Sévigné me fait pitié, je l'avoue, quand je la vois confondre ce qu'Ariſtote a ſi bien diſtingué.

L'AUTEUR.

Je vais vous ſcandaliſer, vous mettre en colère ; mais duſſiez-vous me traiter de blaſphémateur ou d'impie, il faut que je vous diſe ce que j'ai ſur le cœur, & que je vous faſſe même une eſpèce de confeſſion générale. Tenez, Monſieur l'Homme de Goût, je ſuis plein de vénération pour Ariſtote, qui était vraiment un vigoureux & puiſſant génie. Ariſtote ſçavait tout, & Madame de Sévigné ne ſçavait preſque rien. Cependant en fait de Théatre, j'aimerais mieux croire une jolie femme qu'un vieux Docteur. L'expérience nous a éclairés, & nous avons profité des erreurs

de nos pères : voulez-vous connaître enfin le véritable syſtême Dramatique dans toute ſon étendue ? C'eſt M. Diderot qui va vous l'expliquer par ma bouche. « La Comédie gaie, » qui a pour objet le ridicule & le vice ; la » Comédie ſérieuſe, qui a pour objet la vertu » & les devoirs de l'homme ; la Tragédie, qui » aurait pour objet nos malheurs domeſtiques ; » la Tragédie, qui a pour objet les cataſtrophes » publiques & les malheurs des Grands ». Voilà deux ſortes de Tragédies & deux ſortes de Comédies bien marquées, & dont aſſurément vous ne pourrez point nier l'exiſtence. Ne croyez-vous pas qu'il y ait un grand intervalle entre ces deux genres, que ces deux intervalles peuvent être remplis par d'autres genres ou eſpèces ? (car ils ſe confondent dans la queſtion que je traite, ſi-tôt qu'on veut l'approfondir) & qu'entre la Comédie gaie & la Comédie ſérieuſe, entre la Tragédie héroïque & la Tragédie domeſtique, il y a encore des intervalles où l'on peut placer d'autres eſpèces, ſoit de Tragédies, ſoit de Comédies. *La Gouvernante*, par exemple, eſt une Comédie ſérieuſe, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme,

& *le Bourgeois Gentilhomme*, une Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule. Ne croyez-vous pas qu'entre *la Gouvernante* & *le Bourgeois Gentilhomme*, il peut exiſter un genre ou une eſpèce qui ne reſſemble que fort peu à l'une & à l'autre ; qu'entre ce genre ou cette eſpèce intermédiaire & le genre de *la Gouvernante*, il peut en exiſter encore un, qui ne tienne peut-être d'aucun des deux, & ainſi de ſuite ? Fontenelle, dont l'eſprit était ſi lumineux, a exprimé cette idée par une comparaiſon tirée de la lumière même. « On connaît, dit-il, aſſez communément aujoud'hui la ſuite des couleurs du » Priſme, rouge, jaune, verd, bleu, violet : » notre échelle dramatique lui reſſemble : terrible, grand, pitoyable, tendre, plaiſant, ridicule. Cela eſt dégradé par nuances, depuis la » plus ſérieuſe des impreſſions que peut faire le » Théatre juſqu'à la plus réjouiſſante. Par cette » comparaiſon de la ſuite des couleurs, on voit » preſqu'à l'œil ce que nous n'avons expoſé » juſqu'ici que par raiſonnement ». Homère, ſi juſtement fameux pour ſes comparaiſons, n'en a jamais fait de plus ingénieuſe, & qui rende une idée abſtraite d'une manière plus

ſenſible : elle fait, pour ainſi dire, toucher au oigt, ce que l'on concevait à peine.

L'HOMME DE GOUT.

Quelque claire qu'elle ſoit, je ne comprendrai jamais qu'il y ait plus de deux genres au Théatre.

L'AUTEUR.

Et moi, je crois qu'il y a autant de genres que de couleurs dans l'Arc-en-Ciel, autant d'eſpèces que de nuances, & voilà pourquoi j'ai oſé dire dans mon *Eſſai ſur la Comédie*, qu'il y avait peut-être autant de genres de Pièces, que de ſujets de Pièces.

L'HOMME DE GOUT.

Vous ſçavez auſſi comme les Journaliſtes vous ont relevé là-deſſus.

L'AUTEUR.

Les Journaliſtes d'aujourd'hui ſont comme les Dévots d'autrefois ; ils voyent par-tout des héréſies : de toutes les claſſes de Gens de Lettres, c'eſt celle où il y a le plus de préjugés : tout s'éclaire autour d'eux, & ils reſtent dans les ténèbres ; l'obſcurité qui les environne

paraît être une punition de leur opiniâtreté & de leur intolérance : ils injurient ceux qui veulent leur montrer la lumière ; il faut les plaindre, continuer de la leur montrer, & ne leur point dire d'injures. Quoique j'eſtime fort les gens de Goût, je crains bien qu'ils ne reſſemblent un peu aux Journaliſtes.

L'HOMME DE GOUT.

Les Journaliſtes & les Gens de Goût aiment Ariſtote & le défendent comme leur Maître.

L'AUTEUR.

J'aime auſſi Ariſtote ; mais j'aime encore plus la vérité.

L'HOMME DE GOUT.

Avec de telles opinions, il n'y a pas d'apparence qu'ils vous louent.

L'AUTEUR.

Que m'importe ? Je ne cours pas après les éloges.

L'HOMME DE GOUT.

Le ſuffrage des Gens de Goût a pourtant bien ſon prix : le Goût....

L'AUTEUR.

Le Goût ! toujours le Goût ! On n'eſt rien ſans le Goût, je le ſçais, on ne fait rien de bon ſans le Goût : Eh bien ! vivent le Goût & les Médiocres !

L'HOMME DE GOUT.

Le Goût eſt un inſtinct naturel, un tact imperceptible, qui nous avertit de l'obſervation des règles. Si le Goût n'eſt rien, les règles ſont quelque choſe : on peut ne pas croire au premier ; mais il eſt impoſſible de ne pas ajouter foi aux autres.

L'AUTEUR.

Je vous ai déjà cité Fontenelle, il faut que je vous le cite encore. « Il me paraît certain, » dit-il, que nous ſommes en droit d'examiner » ſi, en fait de Théatre, nous n'aurions pas » quelquefois des habitudes au-lieu de règles ». Des habitudes au-lieu de règles ! Jamais, en fait de Théatre, on n'a dit un mot plus profond.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi ! les Unités....

L'AUTEUR.

Je les reſpècte infiniment, & je ſuis Homme de Goût & Journaliſte à cet égard, autant qu'il ſoit poſſible de l'être. Les Unités !..... S'il s'agiſſait de les défendre, je romprais vingt lances avec les plus braves.

L'HOMME DE GOUT.

Vous plaiſantez en parlant de la ſorte.

L'AUTEUR.

Non, en vérité ; c'eſt très-ſérieuſement que je parle. Je ne connais rien de plus beau chez aucune Nation du monde, que le Philoctète, l'Œdipe Roi, & l'Electre du Théatre Grec, où ces unités ſont obſervées. Il eſt impoſſible de ſurpaſſer ces Pièces admirables : mais de la hauteur de ces chef-d'œuvres on peut deſcendre par un millier de dégrés, juſqu'à la farce, & de la farce même juſqu'au burleſque, au-deſſous duquel il n'y a plus rien. Ce ne ſont point les règles ſur les Unités que je blâme ; je les trouve fort naturelles ; mais je ne puis ſouffrir l'opinion abſurde & excluſive, qui n'a admis que deux genres au Théatre : je voudrais abattre le mur de ſéparation qu'on a élevé

entr'eux, & il n'eſt pas poſſible qu'il ſubſiſte long-temps encore.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi ! la forme de la Tragédie, par exemple, n'eſt-elle pas fixée ?

L'AUTEUR.

Elle l'a été par les Grecs ; &, malgré le génie de nos Tragiques, nous n'avons rien ajouté à cet Art ſublime, s'il eſt vrai que, la règle des Unités une fois admiſe, nous n'ayons point de Pièces ſupérieures aux trois que je viens de nommer. Or il eſt certain que nous n'en avons point.

L'HOMME DE GOUT.

J'aime les Grecs à la folie, & je ſuis enchanté de vous les entendre louer : mais ſi la forme de la Tragédie a été fixée par eux, celle de la Comédie l'a été auſſi, & par conſéquent il était juſte d'élever un mur de ſéparation entr'elles.

L'AUTEUR.

La forme de la Comédie fixée par les Grecs ! Voilà, Monſieur, ce que je n'ai jamais cru.

L'HOMME DE GOUT.

Quoi ! les Pièces d'Ariſtophane !....

L'AUTEUR.

Les Pièces d'Ariſtophane n'ont aucune reſſemblance avec les nôtres : il n'en a fait aucune où il y ait de l'amour, & toutes les nôtres finiſſent par un Mariage. Ce ſont des Marquis ridicules d'ailleurs, des Médecins ignorans, de vieilles Coquettes, des Parvenus inſolens, que nous choiſiſſons pour Acteurs, & non des Grenouilles, des Oiſeaux, des Nuées ou des Perſonnages de la Fable. Nous avons en outre inventé la Comédie de caractère que les Anciens ne connaiſſaient point ; s'il eſt vrai enfin que nous ayons gâté la Tragédie, en altérant ſon antique ſimplicité par des Epiſodes, il eſt vrai auſſi que nous avons perfectionné la Comédie, en la rendant plus vraiſemblable ; & puiſque dans ce dernier genre nous avions fait, même du temps de Molière, tant d'innovations heureuſes, tant de changemens avantageux, pourquoi voudrait-on nous interdire ceux que nous pouvons faire encore ? Notre Muſique vient d'éprouver une grande révolution ; tout m'annonce que

notre Théatre comique eſt à la veille d'en éprouver une ſemblable, & je dis plus : tout me prouve qu'elle eſt néceſſaire & d'une néceſſité abſolue. Les caractères ſont preſque tous épuiſés : quoi qu'on en diſe, il n'y a plus que des nuances. Le P. Brumoi remarque avec beaucoup de juſteſſe, que l'on peut, après Racine & Corneille, tracer encore des portraits de Néron, de Sertorius & d'Auguſte, parce qu'on peut ſuppoſer des incidens qui les préſentent ſous un jour nouveau. Mais comment peindre l'Avare, le Tartuffe, le Miſantrope, ſans tomber dans les idées de Moliere, & ſans être forcé de lui dérober les principales ? Qu'il nous ſoit donc permis de faire des Pièces, qui réuniſſant le pathétique d'une Tragédie & le plaiſant d'une Comédie, offriront aux Spectateurs l'image la plus parfaite de la vie civile, & ſeront pour eux une ſource nouvelle d'inſtruction & de plaiſir.

L'HOMME DE GOUT.

Dites une ſource éternelle de triſteſſe & d'ennui. Ce paſſage ſubit d'un ſentiment à l'autre ne peut qu'affecter déſagréablement. Il en eſt

d'un cœur qui ſe dilate & ſe reſſerre trop vîte, comme de ces malheureux que des Tyrans de l'Antiquité faiſaient tirer d'un cachot obſcur, & expoſer tout-à-coup & ſans intervalle à la plus vive lumière. Les Auteurs de ces Pièces, moitié gaies, moitié triſtes, deviendraient des Tyrans plus cruels que Tibere & Phalaris.

L'AUTEUR.

Qui prouve trop ne prouve rien. Ces Pièces apporteraient ſans doute peu d'utilité & de plaiſir, ſi l'on y paſſait trop rapidement d'un ſentiment à l'autre : il faudrait que le paſſage y fût formé de teintes douces, & que l'art des dégradations y fût habilement obſervé. On pourrait alors y pleurer dans un Acte & y rire dans l'autre, ſans violer les loix du Goût & ſans déroger au but moral que ſe propoſe tout homme honnête. Vous ſçavez que l'Andrienne eſt preſque dans ce genre : vous ſçavez qu'Ariſtophane a ſouvent admis dans ſes Chœurs (1), & quelquefois dans ſes Dialogues, ce mêlange de Comique & de Tragique, & que, même

(1) Voyez le Chœur des Oiſeaux, dans le ſecond Acte de la Comédie de ce nom.

des gens, qui, de ſon temps, avaient du goût, le lui ont reproché.

L'HOMME DE GOUT.

Ces gens, qui avaient du goût, revivent en France ſous des noms connus & reſpectés, & ils vous feraient le même reproche qu'à Ariſtophane.

L'AUTEUR.

J'écouterais leurs reproches, & j'irais mon chemin.

L'HOMME DE GOUT.

Et vous feriez des Pièces pitoyables.

L'AUTEUR.

Dans quel ſens entendez-vous ce mot?

L'HOMME DE GOUT.

Des Pièces qui feraient pitié.

L'AUTEUR.

Il eſt deux ſortes de pitié, je l'avoue: l'une qui excite le ſourire ſur les lèvres de l'homme dédaigneux, & c'eſt celle-là dont vous parlez, ſans doute; mais il en eſt une autre qui fait couler nos larmes au récit d'un malheur non mérité, ou d'une oppreſſion injuſte, & c'eſt

de cette dernière que je veux parler. Cette pitié eſt le plus beau préſent que la nature ait fait à l'homme : elle eſt la ſource de toutes les vertus, & ſert de rempart contre tous les vices. L'homme civiliſé n'a point d'aiguillon plus actif, & il n'eſt point de frein plus puiſſant pour l'homme ſauvage. L'homme pitoyable eſt, à mon gré, le plus parfait de tous : c'eſt la pitié, c'eſt la pitié ſeule qui forme en nous la ſenſibilité, que j'oſerais appeller le toucher de l'ame.

L'HOMME DE GOUT.

Voilà une expreſſion un peu hazardée.

L'AUTEUR.

Je ſçavais bien qu'elle ne plairait pas à un Homme de Goût. Revenons à la ſenſibilité : L'homme a naturellement aſſez d'amour pour ſoi-même, il n'y a rien à lui reprocher là-deſſus ; mais en a-t-il aſſez pour les autres ? Ah ! s'il ſouffrait plus ſouvent ; que dis-je ? s'il ſouffrait toujours des tourmens de ſon ſemblable, la terre n'aurait plus rien à envier aux Cieux. C'eſt la ſenſibilité qui rend bienfaiſant envers le pauvre, généreux pour un ennemi,

modeſte & bon dans la proſpérité, courageux & ferme dans le malheur ; c'eſt la ſenſibilité qui, reſſerrant les liens du ſang, attache de plus près un père à ſon fils, un fils à ſon père, & qui rend ſi énergique & ſi touchant le caractère de la maternité : c'eſt la ſenſibilité ſurtout qui rend le mari fidèle à ſon épouſe, l'amie à ſon ami, & qui conſerve dans une Nation le dépôt ſacré des mœurs ; ce dépôt eſt ſous ſa garde : il n'y aurait point de vices, point d'aſſaſſinat, point de larcin d'aucune eſpèce, ſi tous les hommes étaient ſenſibles, & s'ils n'étouffaient pas auſſi ſouvent qu'ils le font, la voix ſublime & douce de la pitié. C'eſt donc à renforcer ce ſentiment qu'il faudrait travailler ſans ceſſe, & peut-on mieux y réuſſir que par des Pièces de Théatre, où cette douce & tendre pitié ſerait mêlée avec une gaité paiſible, où ces deux ſœurs, ſe tempérant l'une par l'autre, paraîtraient plus aimables par le contraſte, & tireraient des graces nouvelles de la différence de leurs traits.

L'HOMME DE GOUT.

Cette pitié eſt un des reſſorts de la Tragédie ;

j'en fais grand cas, ainſi que vous, & pour le renforcer ſelon vos deſirs, vous n'avez qu'à faire des Tragédies : vous n'avez qu'à mettre des Rois ſur la ſcène ; les calamités qui leur arrivent font d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes, qu'elles frappent des têtes plus conſidérables.

L'AUTEUR.

Je ne ferais que des Tragédies, s'il n'y avait que des Rois dans le monde ; mais l'Homme de Lettres, étant placé entre le riche & le pauvre, & ſe trouvant plus près du dernier que de l'autre, eſt plus à portée de le peindre & de lui ſervir d'interprète. Un être qui ſouffre & qui me dit, je ſouffre, m'intéreſſe bien davantage que le tyran qui le fait ſouffrir ; je ferai juſtice de celui-ci, & la ferai rendre à l'autre.

L'HOMME DE GOUT.

Vous ne compoſerez donc jamais de Tragédies ?

L'AUTEUR.

Je ne dis pas cela ; mais je compoſerai beaucoup de ces Pièces que vous appellez *Drames*.

L'HOMME DE GOUT.

Faites donc des Drames ; mais traitez des ſujets moins ſinguliers, & permettez-moi de vous le dire, moins bizarres. Qu'eſt-ce qu'un homme qui veut ſe faire couper une jambe pour une Ladi ? Qu'eſt-ce qu'un autre homme qui ſe croit Philoſophe, & qui donne tout ce qu'il a à d'autres prétendus Philoſophes qui s'en moquent ? Qu'eſt-ce qu'un autre enfin qui ſe déguiſe en femme, pour garder ſa Maitreſſe malade ? Tous ces ſujets-là ſont hors de la nature, de la vraiſemblance & de la vérité.

L'AUTEUR.

Vous voudriez donc que je fiſſe des Pièces comme tout le monde ?

L'HOMME DE GOUT.

Y aurait-il grand mal à cela ?

L'AUTEUR.

Il n'y aurait pas un grand bien. Qu'eſt-ce, depuis quelque-temps, que la plupart de nos Comédies ? Pluſieurs hommes de différens caractères ſe préſentent pour épouſer une jeune Veuve ou une jeune Demoiſelle, qui a, comme de

de raiſon, toutes les vertus & toute la beauté imaginables. L'un eſt fat & étourdi, l'autre eſt faux & méchant; le troiſième, ainſi que ſa belle Maitreſſe, a toutes les graces & toutes les vertus : l'Auteur noue entre tous ces Perſonnages une petite intrigue fondée ſur quelque mépriſe, ou ſur un mal-entendu que l'homme le plus ſtupide aurait démêlé : petites jalouſies de part & d'autre, petites tracaſſeries ; les Amans ſe brouillent, ſe raccommodent, tout ſe découvre à la fin ; les méchans ſont éconduits, le bon reſte, il eſt préféré par les parens de la Demoiſelle ou de la Veuve, l'une ou l'autre lui donne la main ; on bâille ou l'on rit & la toile tombe. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de mérite à faire de pareilles Pièces ? Dieu me préſerve de reſter dans un cercle ſi borné ! Ayant toute la Nature à peindre, je tâcherai d'être auſſi étendu, auſſi varié qu'elle; l'homme d'ailleurs imagine-t-il quelque choſe qui ne ſoit arrivé ou ne puiſſe arriver dans quelque coin de l'Univers ? Telles ſont les limites de ſon eſprit, qu'il ne crée pas une chimère dont la réalité ne ſoit quelque part, & qu'il ne ſort pas de ſon domaine, en pénétrant

par la penſée même dans ce qui n'eſt pas. Mon projet eſt de faire aimer la vertu, & de faire haïr le vice, & pourvu que j'y parvienne, qu'importent les moyens que j'employerai ? Hommes, qui écrivez avec ces intentions reſpectables, l'exiſtant ne vous ſuffit-il pas ? Elancez-vous dans le poſſible : oſez plus, la faculté de faire le bien vous échappe-t-elle, jettez-vous à corps perdu ſur le vaiſſeau qui s'éloigne du rivage, ſaiſiſſez-le ſoudain avec les dents, & ſi vous n'avez pu le retenir, que du moins il vous entraîne avec lui.

L'HOMME DE GOUT.

Ainſi vous allez nous créer des monſtres par douzaines ?

L'AUTEUR.

Il n'y en a point en Phyſique, pourquoi voudriez-vous qu'il y en eût en Littérature ?

L'HOMME DE GOUT.

Je n'ai plus qu'une choſe à vous demander. Comment ſe fait-il que l'homme qui a compoſé le Dramaturge (1), faſſe l'apologie du Drame

(1) Comédie en trois actes, en vers, repréſentée à Fon-

& développe aujourd'hui un ſyſtême tout contraire à celui qu'il avait il y a ſept ou huit ans ?

L'AUTEUR.

Comment ſe fait-il qu'un jeune homme que ſes paſſions entraînent, commence par être Athée, & finiſſe par croire en Dieu ?

L'HOMME DE GOUT.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe.

L'AUTEUR.

Il y a peu de différence. J'étais jeune, quand je fis le *Dramaturge* : je n'avais étudié ni les hommes, ni le Théatre. En écrivant contre les Drames, j'injuriais ce que je ne connaiſſais pas : mes idées avec le temps ſe ſont éclaircies & rectifiées, je me ſuis approché de l'horizon que je croyais fermer la voûte céleſte, je l'ai vu s'étendre & s'aggrandir devant moi ; j'imaginais pouvoir toucher le Ciel avec la main, & j'ai vu que le Ciel n'avait point de bornes.

---

tainebleau devant la Famille Royale, par les Comédiens Français, en 1776, & tombée ; imprimée quelques mois après, & tombée de nouveau ; jouée enſuite dans quelques ſociétés & toujours tombée ; exceſſivement louée dans l'Année Littéraire, & toujours, toujours tombée.

L'HOMME DE GOUT.

Sçavez-vous qu'il y a, dans cette Pièce, beaucoup de plaiſanteries, qui maintenant retombent ſur vous-même?

L'AUTEUR.

Soit; je les reçois volontiers, & je n'ai qu'un regret en les eſſuyant, c'eſt qu'elles ne ſoient pas meilleures.

L'HOMME DE GOUT.

Vous aviez bien du goût, quand vous avez donné le Dramaturge.

L'AUTEUR.

Il y paraît par ſa froideur & par les éloges qu'en ont fait tous les Journaliſtes.

L'HOMME DE GOUT.

Pourquoi donc l'avoir publiée, ſi vous l'avez jugée mauvaiſe?

L'AUTEUR.

Le ſentiment & la raiſon y étaient également inſultés en faveur du goût; il fallait les venger l'un & l'autre de mes pitoyables ſarcaſmes, & c'eſt pour me punir de l'avoir compoſée que je l'ai fait imprimer.

Fin du Dialogue.

L'AMANT GARDE-MALADES,

OU

LINDOR ET JULIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Vulnus alit venis, & cœco carpitur igni.
ÆNEID. LIB. IV.

PERSONNAGES.

LE COMTE, père de Julie.

JULIE.

LINDOR, Amant de Julie, ſous le nom de Roſe.

LA MARQUISE DE VIEILHORME.

TOINETTE, Garde-Malades.

UN MÉDECIN.

UN GARÇON APOTICAIRE.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La Scène eſt en Province, chez le Comte.

L'AMANT GARDE-MALADES, OU LINDOR ET JULIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Chambre proprement décorée, mais éclairée faiblement. Une chaiſe longue eſt ſur un des côtés du Théâtre, à l'autre on voit deux tables : ſur l'une ſont quelques Livres épars, ſur l'autre un grand vaſe, deux ou trois bouteilles & un grand verre. Un Tabouret eſt à quelque diſtance de la chaiſe longue.

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, LINDOR.

TOINETTE.

VOYEZ-VOUS cette chaiſe longue ? C'eſt-là qu'elle vient s'aſſeoir, & c'eſt-là que je m'aſſieds, moi, pour lui tenir compagnie.

LINDOR.

C'eſt-là que vous vous aſſeyez ! Ah ! Toinette, que vous êtes heureuſe ! Ce Tabouret me ſemble préférable au trône du monde, & ſi je pouvais m'y aſſeoir auſſi, je m'eſtimerais bien plus heureux qu'un Monarque.

TOINETTE.

Rien ne vous empêche de vous donner ce plaiſir. (*Elle approche le Tabouret.*)

LINDOR.

Vous ne m'entendez pas, Toinette, ou vous ne voulez pas m'entendre.

TOINETTE.

N'avez-vous pas dit que vous vous eſtimeriez plus heureux qu'un Monarque, ſi vous pouviez vous aſſeoir ſur ce Tabouret ?

LINDOR.

Je l'ai dit ; mais je voudrais m'y aſſeoir à côté de Julie.

TOINETTE.

A côté de Julie !

LINDOR.

Oui, ma chère Toinette, & le plus près d'elle qu'il ſerait poſſible.

TOINETTE.

Oubliez-vous qu'il règne entre vos deux familles une haine invétérée ? que ſon père, en conſéquence,

lui a défendu de vous voir ? que c'eſt pour cela peut-être qu'elle eſt tombée malade ? & que....

LINDOR.

Je ſçais tout cela à merveille ; mais, ma chère Toinette, ſi vous vouliez me ſervir !

TOINETTE.

Je ne demande pas mieux ; mais en quoi, je vous prie ?

LINDOR.

Vous ſçavez, ma bonne Toinette, que les Amans ſont fertiles en inventions & en expédiens de toute eſpèce pour arriver à leur but, & que plus on leur oppoſe d'obſtacles, plus ils redoublent d'efforts pour les ſurmonter. Vous convenez d'ailleurs que Julie eſt tombée malade, parce que ſon père lui a défendu de me voir : ne convenez-vous pas auſſi que ſi elle ne me voit point, elle en pourrait bien mourir.

TOINETTE.

Il eſt vrai que, depuis deux jours, elle eſt terriblement changée, & il ſe pourrait bien auſſi qu'elle courût de grands riſques.

LINDOR.

Vous aimez bien Julie, n'eſt-ce pas ?

TOINETTE.

Si je l'aime ! Je donnerais mon ſang pour elle. Elle eſt ſi douce ! elle a un ſi bon cœur

LINDOR.

Eh bien ! elle mourra infailliblement, ſi nous ne venons pas à ſon ſecours. Il n'eſt qu'un moyen de la ſauver, & le voici en deux mots : c'eſt l'Amour qui l'a rendue malade, c'eſt l'amour qui doit la guérir.

TOINETTE.

Il eſt certain que l'Amour eſt un grand Médecin ; mais celui-là n'a point pris ſes grades, & il eſt ſuſpect aux parens des jeunes filles.

LINDOR.

L'amour qui m'enflamme étant pur, & n'ayant moi-même que des vûes honnêtes, je ne peux faire ombrage à perſonne. Ecoutez-moi donc, Toinette : ſi en prenant vos habits.....

TOINETTE.

Mes habits ! Quelle idée !

LINDOR.

Un moment, je vous prie : vous ſçavez que je ſuis jeune.

TOINETTE.

On le voit bien.

LINDOR.

J'ai dix-huit ans & demi ; mais ſi j'en dois croire quelques perſonnes, je parais n'en avoir guère que ſeize.

TOINETTE.

Cela eſt vrai. Je crois d'ailleurs qu'un homme de dix-

huit ans, qui a les traits délicats, reſſemble aſſez à une fille de vingt-un ; & ſi vous étiez à côté de la mienne qui a cet âge, je penſe....

LINDOR.

Eh quoi ! ma bonne Toinette, vous avez une fille de vingt-un ans ?

TOINETTE.

Sûrement, & qui eſt plus grande que moi de la moitié de la tête.

LINDOR.

C'eſt-à-dire qu'elle eſt à peu près de ma taille.

TOINETTE.

Oui, à-peu-près.

LINDOR.

Ah ! Toinette, quel bonheur ! Et cette fille eſt-elle mariée ?

TOINETTE.

Pas encore. Les jeunes gens d'autrefois étoient honnêtes, & ceux d'aujourd'hui ſont ſi libertins ! Il s'en eſt préſenté pluſieurs pour l'épouſer ; mais elle eſt ſage, ma fille, très-ſage ; & aucun d'eux n'a pu lui plaire. Dame, voyez-vous, j'aimerois mieux la garder chez moi toute ma vie que de la donner à un garnement.

LINDOR.

Eſt-elle connue dans cette maiſon ?

TOINETTE.

Non, elle n'y eſt jamais venue.

LINDOR.

Ah ! Toinette, vous pouvez mettre le comble à mon bonheur ; vous pouvez ſauver la vie à Julie, ou plutôt vous pouvez nous la rendre à tous deux.

TOINETTE.

Je ne me croyois pas ſi puiſſante.

LINDOR.

Vous n'avez qu'à ſuppoſer une affaire qui vous éloigne en ce moment de ces lieux, qu'à me revêtir des habits de votre fille, qu'à dire que je la ſuis en effet, & qu'à me préſenter ici pour garder Julie à votre place ; il règne toujours un peu d'obſcurité dans la chambre d'une malade ; grace à ce demi jour, & ſur-tout à mon déguiſement, Julie me prendra pour une perſonne de ſon ſexe, je contrefera ma voix, &....

TOINETTE.

Et ſi ſon père, qui eſt plus clair-voyant, vient à vous reconnaître....

LINDOR.

Il eſt encore moins à craindre pour moi que Julie : le Comte ne m'a guère vu qu'une fois ou deux dans mon enfance, il m'a évité avec affectation depuis qu'il ſçait que j'aime ſa fille : mes traits ont dû ſortir de ſa mémoire, &, ſans un miracle, il eſt impoſſible qu'il ſe les rappelle. Voilà ma bourſe, Toinette ; vous faut-il tout ce que je poſſède ? Parlez, il n'eſt rien que je ne ſacrifie pour obtenir ce que je déſire.

TOINETTE.

Gardez votre bourſe, Monſieur; une bonne action n'a pas beſoin d'être payée; elle porte ſa récompenſe avec elle. Je connois votre délicateſſe, je ſuis sûre que vous n'abuſerez point de ce que je vais faire pour vous; & ne ſerai-je pas trop heureuſe, ſi je prolonge les jours de Julie?

LINDOR.

C'eſt donc moi qui la ſoignerai! C'eſt parmes mains que paſſeront les ſucs bienfaiteurs qui doivent rendre la ſanté à Julie! C'eſt moi qui ferai chauffer ſes ptiſanes, ſes bouillons! C'eſt moi qui, au moment de ſa convaleſcence, verrai le premier ſes forces renaître, ſes genoux s'affermir, & ſon teint ſe ranimer: quel bonheur pour un Amant! Chaque roſe nouvelle qui paraîtra ſur ſon viſage, c'eſt moi qui croirai l'avoir fait éclore, c'eſt moi qui.....

TOINETTE.

Doucement, Monſieur, ne vous forgez point de chimères. Vous parlez de faire chauffer des bouillons, des ptiſanes: il eſt bien queſtion de tout cela avec Julie! Il n'y a point de malade plus aiſée à ſervir, il n'y en a point qui donne moins d'occupation à une Garde.

LINDOR.

Tant pis, Toinette; je comptais ſur autant de travail que de plaiſir.

TOINETTE.

Comptez ſur le ſecond, à la bonne heure; mais point du tout ſur l'autre. Le père de Julie eſt un de ces hommes entêtés de la vieille Médecine, qui s'imaginent que les remèdes font tout, & que ce n'eſt qu'en droguant ſans ceſſe les gens qu'on peut leur rendre la ſanté : ſon Médecin, au contraire, eſt un homme ſage, qui abhorre les remèdes; & ſçavez-vous tout ce qu'il a ordonné depuis que Julie eſt malade? De l'eau de bourrache édulcorée avec du ſirop de violette, & dont il faut lui donner à boire chaque fois qu'elle en demande.

LINDOR.

Voilà donc tout ce que j'aurai à faire!

TOINETTE.

Oui, Monſieur, toutes vos fonctions auprès d'elle ſe réduiront à lui verſer à boire, & voilà ſur cette table tous les inſtrumens de votre charge. Mais j'entends venir Julie; elle eſt avec ſon père : allez chez moi promptement, je ne tarderai pas à vous y joindre; en attendant je vais vous annoncer à la famille.

SCENE II.

LE COMTE, JULIE, TOINETTE.

LE COMTE, *ſoutenant Julie.*

PRÉPAREZ les couſſins, Toinette, & arrangez les oreillers de manière que la tête de ma fille ſoit bien appuyée. *Toinette arrange tout, & Julie vient s'aſſeoir ſur la chaiſe longue, toujours conduite par ſon père, qui lui dit :* eh bien ! ma chère Julie, comment te trouves-tu aujourd'hui ?

JULIE.

Un peu mieux, mon père : mais j'irais plus mal, que vos ſoins ſi tendres & vos attentions me le feraient oublier bien vîte.

LE COMTE.

As-tu bien dormi la nuit paſſée ?

JULIE.

Hélas ! non ; je n'ai pas fermé l'œil. *à Toinette.* Vous avez dû vous en appercevoir, Toinette ?

TOINETTE.

Oh ! mon Dieu, oui, Mademoiſelle ; & cependant je vous ai fait bien des hiſtoires.

JULIE.

Elles étaient fort jolies, & la dernière ſur-tout. Celle que vous n'avez point achevée n'était point faite pour endormir ; j'eſpère, ma chère Toinette, que vous m'en direz bientôt la ſuite.

TOINETTE.

Avec bien du plaiſir : mais pour les deux ou trois nuits ſuivantes, ce ne ſera point moi qui vous garderai, Mademoiſelle, ſi vous voulez bien le permettre.

LE COMTE.

Et pourquoi cela, Toinette ?

TOINETTE.

Hélas ! Monſieur le Comte, j'avais, à trois lieues d'ici, un parent Receveur des Tailles ; & cet honnête homme, en mourant, m'a laiſſé une petite ſucceſſion que vous ne voudriez pas me faire perdre.

LE COMTE.

Non, certainement ; cela ne ſerait pas juſte.

TOINETTE.

C'eſt pour l'aller recueillir que je m'abſenterai peut-être une huitaine, peut-être moins, c'eſt ſelon que tourneront les affaires ; mais je vais bientôt vous amener ma fille pour tenir ma place : elle eſt ſage, irréprochable dans ſa conduite, enfin c'eſt une autre moi-même, & à qui vous pourrez donner en ſûreté toute votre confiance.

LE COMTE.

LE COMTE.

Elle eſt jeune, ſans doute ?

TOINETTE.

Elle aura vingt & un ans le mois prochain.

LE COMTE.

Eh bien ! elle conviendra à Julie. Les vieilles gens ſont ſujettes à avoir de l'humeur ; j'en juge par moi-même, qui me fâche quelquefois. La jeuneſſe eſt d'une humeur plus douce & plus liante : la ſenſibilité d'ailleurs eſt ſa vertu dominante, & je crois qu'une perſonne de l'âge de votre fille ſera pour Julie une compagnie plus agréable, & compâtira mieux à ſes maux.

TOINETTE.

Quoique j'aie trois fois l'âge de Mademoiſelle Julie, je vous jure cependant, Monſieur le Comte, que pour la ſenſibilité....

LE COMTE.

Ce que j'ai dit, ma bonne Toinette, ne vous regarde point, vous êtes une ſi honnête créature ! J'ai parlé en général, & ſans avoir perſonne en vue.

JULIE, *à Toinette.*

Je ne doute point de toutes les bonnes qualités de votre fille, ma chère Toinette ; mais j'étois accoutumée à votre ſervice, & j'aurai toutes les peines du monde à me faire à celui d'une autre.

TOINETTE.

Oh ! que non, Mademoiſelle ; je vous donne, pour

me remplacer la perſonne la plus adroite & la plus intelligente de la Ville. Je l'ai déjà inſtruite, elle eſt au fait de votre ſervice auſſi bien que moi-même : vous verrez, vous verrez qu'elle vous conviendra à merveille.

JULIE.

Et la jolie hiſtoire que vous m'aviez commencée ?

TOINETTE.

Je lui dirai de vous l'achever : d'ailleurs elle vous en contera bien d'autres ; elle en ſçait des milliers, & de bien plus jolies que les miennes. Ah ! ne craignez pas que les ſiennes vous endorment.

JULIE.

Allez donc la chercher, Toinette ; je ne veux pas retarder un voyage qui peut vous être utile ; mais j'aurois bien mieux aimé que vous reſtaſſiez toujours auprès de moi.

TOINETTE.

Vous ne parlerez pas ainſi, quand vous connoîtrez ma fille. Tout ce que je crains, Mademoiſelle, c'eſt qu'elle ne vous plaiſe ſi bien que vous ne la préfériez à moi, & qu'à mon retour, vous ne vouliez plus de mon ſervice.

JULIE.

Oh ! que dites-vous là ! Jamais je ne préférerai perſonne à ma bonne Toinette.

TOINETTE.

Je ne le ſouhaite pas ; cependant ne croyez pas que je m'en plaigne, ſi votre bonheur s'y trouve. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LE COMTE, JULIE.

LE COMTE.

Eh bien ! ma chère Julie, puiſque nous ſommes ſeuls, & que vous êtes mieux aujourd'hui, me permettrez-vous de vous dire deux mots encore en faveur de ce pauvre Verſac ?

JULIE.

Hélas ! mon père, je crains bien qu'ils ne ſoient inutiles.

LE COMTE.

Sa maiſon eſt ancienne, ſa probité connue, ſa fortune conſidérable.

JULIE.

Je ne l'ignore pas, mon père.

LE COMTE.

Il m'a fait demander votre main par tout ce qu'il y a de gens importans dans la ville.

JULIE.

Je le crois : mais, mon père, Lindor vous l'a fait demander auſſi, & Lindor eſt comme Verſac d'une maiſon ancienne, ſa probité eſt connue ; & ſa fortune conſidérable.

LE COMTE.

Pourquoi revenir ſur Lindor, ma chère Julie ? Ne ſçavez-vous pas que des reſſentimens implacables ont toujours exiſté entre nos deux familles, que par une ſuite de ces reſſentimens juſtes ou injuſtes le père de Lindor a tué un de mes frères dans un combat ſingulier ? Et penſez-vous après cela qu'il ſoit poſſible que je vous donne en mariage au fils du meurtrier de votre oncle ?

JULIE.

Lindor eſt innocent de ce meurtre, & d'ailleurs ſon père eſt mort des ſuites de ce combat funeſte ; & cette mort n'a-t-elle point aſſez expié celle de mon oncle ? Comment peut-on en vouloir au fils d'un ennemi qui n'eſt plus ?

LE COMTE.

Vous ſçavez, ma chère Julie, que je ne ſuis ni dur ni cruel : vous ſçavez combien mes entrailles paternelles s'émeuvent au ſeul nom de ma fille : vous ſçavez depuis qu'elle eſt malade, combien j'ai ſouffert de ſes douleurs, & combien j'ai eu pour elle de ſoins, de prévenances & d'attentions : mais qu'elle ſçache auſſi que, ceſſant d'être un père tendre pour elle, je deviendrois un Juge inflexible, ſi j'apprenois qu'elle eût les moindres rapports, les relations, même les plus innocentes, avec le fils d'un homme qui a tué mon frère... Ce diſcours te fait ſouffrir, je le vois ; pardonne-moi, ma chère Julie, d'avoir pris un moment ce ton ſévère, & ſi tu

veux que j'aie toujours celui d'un ami, ne me parle plus d'un homme que je déteſte. Tâche toi-même d'y rêver un peu moins; ce ſouvenir t'agite ſans ceſſe, c'eſt lui peut-être qui te rend malade, chaſſe-le tout-à-fait de ta penſée, & je te réponds que tu ſeras bientôt guérie.

JULIE, *à part.*

S'il faut que je ceſſe de l'aimer pour guérir, je ſens que je ſuis incurable.

LE COMTE.

Voici notre Docteur, je l'attendois avec impatience.

SCENE IV.

LE MÉDECIN, JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

ARRIVEZ, Docteur, arrivez. Vous venez un peu tard aujourd'hui ?

LE MÉDECIN.

Cela eſt vrai, Monſieur le Comte, je ſors de chez un malade, qui eſt fort en danger; & comme votre fille n'y eſt pas.....

LE COMTE.

Je le crois; mais ſon mal peut empirer, & ſi nous ne faiſons pas les remèdes néceſſairés....

LE MÉDECIN.

Toujours des remèdes ! Et que ſert d'en faire pour des maux que l'on n'a pas ?

LE COMTE.

Vous ne l'avez pas encore purgée, Docteur : ſa maladie peut naître d'humeurs accumulées, & quelques grains d'émétique....

LE MÉDECIN.

Non, il n'y a point d'humeurs accumulées chez Mademoiſelle ; & la plupar de ces médecines que l'on prend par précaution ou autrement, ne font que racler les entrailles & en ôter le velouté....

LE COMTE.

Ne croyez-vous pas qu'une petite ſaignée....

LE MÉDECIN.

Que dites-vous ! Elle ſeroit mortelle dans ces circonſtances.

LE COMTE.

Elle eſt bien foible, bien languiſſante ! Si pour la ranimer nous avions recours aux bouillons de tortue ?

LE MÉDECIN, *avec impatience.*

Encore ! Quel homme vous êtes, avec vos conſeils éternels & votre amour immodéré pour les remèdes ! Le meilleur de tous eſt d'en faire le moins qu'il eſt poſſible.

LE COMTE.

Je ne suis pas de votre avis : je crois, au contraire, que la Médecine n'est que l'art de les bien administrer.

LE MÉDECIN.

Vous ne sçavez donc pas ce que c'est que la Médecine ? Ecoutez-moi, Monsieur, je vais vous instruire en peu de mots, & vous en sçaurez autant que moi-même. La Médecine se divise ordinairement en deux parties, la Diététique & la Thérapeutique.

LE COMTE, *balbutiant.*

La Dictique & la Thereupique.... J'entends.

LE MÉDECIN.

Je vois bien que les grands mots ne sont guère à votre portée, puisque votre mémoire a de la peine à les retenir. Je vais donc m'expliquer d'une manière plus claire & moins scientifique ; écoutez-moi, je vous prie. Il y a deux sortes de Médecines, la curative & la préservative. La préservative est celle qui consiste à ne jamais s'écarter du régime qui convient le mieux, pour se porter toujours bien ; c'est celle-là qu'on appelle diététique ; elle n'est, à proprement parler, que l'art de se maintenir en santé. L'autre est l'art de guérir les maladies qui troublent l'ordre dans lequel la première tient l'économie animale ; c'est celle-là qu'on appelle Curative ou Thérapeutique.

LE COMTE.

J'entends. J'ai observé que je me portais beaucoup

mieux, les jours que j'allais, soit à la chasse, soit à la promenade. Ces jours-là donc j'exerce la Médecine diétique ou préservative, ces jours-là donc je suis un grand Médecin ?

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur, vous l'êtes, & les hommes n'auraient jamais besoin de nos secours, s'ils exerçoient toujours bien cette Médecine préservative.

LE COMTE.

Mais si, étant à la chasse ou à la promenade, à force de me fatiguer & de courir, j'attrape une fluxion de poitrine ou une autre maladie, ne pouvant plus alors exercer la Médecine préservative avec succès, ne faudra-t-il pas quelqu'un qui exerce pour moi la Médecine curative ? Et ne faudra-t-il pas qu'on ait recours aux remèdes qui peuvent seuls rétablir l'ordre que maintenait chez moi la Médecine préservative, & que mes excès ont troublé ?

LE MÉDECIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, il vous faudra des remèdes ; mais ces remèdes serviront moins à vous guérir de vos maux, qu'à vous préserver de plus grands encore. Je ne puis bien vous faire sentir cela que par une comparaison. Regardez donc, je vous prie : (*Il est supposé tracer un cercle avec sa canne.*) Je trace ici un cercle avec ma canne : vous vous portez bien, tant que vous êtes dans ce cercle, vous vous portez mal,

dès que vous en ſortez ; & plus vous vous en éloignez, plus vous vous portez mal, tellement qu'à une certaine diſtance, vous trouvez infailliblement la mort. Vous m'entendez, je penſe ?

LE COMTE.

Oui, Docteur, à merveille. Plus je m'éloigne de ce cercle, & plus je me porte mal ; ma ſanté eſt toute entière dans ce cercle, la maladie & la mort rodent ſans ceſſe à l'entour.

LE MÉDECIN.

Lors donc que vous avez perdu la ſanté, que faut-il faire ?

LE COMTE.

Lorſque j'ai perdu la ſanté, je ſuis ſorti du cercle, & il ne faut que m'y ramener, pour me la rendre.

LE MÉDEDIN.

Ajoutez qu'il faut ſur-tout vous empêcher de vous en éloigner davantage: Lors donc que vous êtes malade, ſachez qu'on vous traite moins pour vous guérir de la maladie que vous avez gagnée en ſortant du cercle, que pour vous préſerver des maladies plus graves que vous gagneriez, & de la mort ſur-tout qui vous menace à une plus grande diſtance du cercle. Vous voyez d'après cela, que la Médecine curative rentre abſolument dans la préſervative ; & comme dans cette dernière il ne faut point de remèdes, il n'en faut pas davantage dans l'autre ; l'une & l'autre n'employent que le régime.

LE COMTE

Ce que vous dites-là me paraît très-nouveau, & si nouveau, que je n'y crois guère. Il s'enſuivrait de votre raiſonnement, une choſe épouvantable, inouïe, & tout-à-fait impoſſible.

LE MÉDECIN.

Quoi donc! Je vous prie.

LE COMTE.

Qu'il n'y auroit point de Médecine, ou du moins, qu'il ne faudrait pas plus s'y ajouter foi qu'à l'Alchymie, qu'à l'Aſtrologie, qu'à la Magie noire.... Il s'enſuivrait que chacun pourrait être ſon Médecin ſoi-même.

LE MÉDECIN.

Voyez le grand malheur! La Médecine ne ſerait pas la ſeule qu'on aurait décorée du beau nom de Science, pour en impoſer aux humains, & ce n'eſt pas le ſeul métier, où un habit noir & une perruque, faſſent les trois quarts & demi du mérite de l'homme qui les porte.

LE COMTE.

Permis à vous, Docteur, de ne pas croire à la Médecine, quoique vous l'exerciez. Quant à moi, qui ne ſuis incrédule en rien, & qui même ai beaucoup de confiance aux gens de votre profeſſion & à vos lumières, dites-moi, je vous prie, ſi ma fille va en effet mieux aujourd'hui.

LE MÉDECIN.

Il eſt aiſé de le voir à ſon viſage : mais je vais m'en aſſurer. (*Il tâte le pouls à Julie.*) Beaucoup mieux, beaucoup mieux qu'hier, Monſieur le Comte, il n'y a plus qu'un tant ſoit peu de fièvre, & j'eſpère que dans deux jours il n'y en aura plus du tout. (*A Julie.*) Avez-vous eu grand ſoin de boire, Mademoiſelle, comme je vous l'avais conſeillé ?

JULIE.

Oh ! oui, Monſieur, beaucoup.

LE MÉDECIN.

Ni hier, ni avant-hier, vous n'avez rien mangé, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Non, Monſieur, & je me ſens, je vous l'avoue, d'une faibleſſe extrême.

LE MÉDECIN.

Je le crois, Mademoiſelle. Les digeſtions à votre âge ſont ſi rapides, & les ſucs nutritifs s'évaporent ſi vîte ! Vous pourrez donc aujourd'hui manger deux blancs de poulets à votre dîner ; & ſi vous le deſirez encore, une pomme ou une poire bien mûre.

LE COMTE.

Comment, Monſieur ! avec la fièvre vous voulez que ma fille mange ?

LE MÉDECIN.

Et pourquoi non, Monſieur ? Je ne ſuis point l'en-

nemi de la diète; au contraire, ſans ceſſe je la recommande: mais il eſt un terme où elle doit s'arrêter. L'abſtinence forcée cauſe autant de ravages que la gourmandiſe: un repas léger & frugal donnera des forces à Mademoiſelle ſans augmenter ſa fièvre, & un plus long jeûne pourrait lui devenir funeſte; adieu, Monſieur le Comte: manger peu, beaucoup boire, & faire le moins de remèdes poſſible, n'oubliez jamais ces trois axiômes: ils renferment tout l'Art d'Hypocrate. Je reviendrai après dîner pour voir Mademoiſelle.

LE COMTE.

Et pourquoi ne pas dîner avec nous, Docteur?

LE MÉDECIN.

Vous ſavez bien que jamais je ne dîne en ville; j'aime comme un autre la bonne chère, je ſerais tenté & ſuccomberais comme un autre; un excès me ferait bientôt ſortir de ce cercle précieux dont je vous parlais tout-à-l'heure, & je penſe qu'un bon Médecin doit donner à la fois l'exemple & le précepte.

SCENE V.

LE COMTE, JULIE.

LE COMTE.

Tu auras donc bien du plaiſir à manger, ma chère Julie?

JULIE.

Puiſque le Docteur le permet, mon père...

LE COMTE.

Eh bien! Je vais te faire apprêter ton petit dîner avec un ſoin extrême. Mais voici Toinette qui nous amène ſa fille. Mon Dieu! qu'elle a l'air gauche! Regarde-là un peu, Julie.

JULIE, *ſans tourner la tête.*

Ah! je n'ai pas beſoin d'y regarder pour le croire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE, LINDOR, *déguiſé en femme.*

LE COMTE.

Eh bien! Toinette, voilà donc votre fille que vous nous amenez?

TOINETTE.

Oui, Monſieur le Comte, & qui s'eſtimera heureuſe, ſi vous voulez bien lui continuer les bontés que vous m'avez toujours témoignées.

LE COMTE.

Elle peut y compter, Toinette: il ſuffit qu'elle vous appartienne. (*Bas à Toinette.*) Mais convenez qu'elle

paraît un peu neuve & embarrassée : vous nous aviez dit cependant, que c'étoit une personne adroite & intelligente.

TOINETTE.

Quand vous la connaîtrez, vous verrez s'il étoit possible de l'être davantage. Son grand défaut est d'être un peu timide la première fois qu'elle voit les gens ; & c'est peut-être pour cela....

LE COMTE.

Ce n'est pas un défaut, Toinette. La timidité intéresse toujours dans les personnes de cet âge. Savez-vous ce qui m'en plaît, Toinette ? C'est qu'elle a tout-à-fait l'air d'une bonne fille, & je ne doute pas qu'elle ne nous plaise à tous infiniment. Je ne te dis point adieu, ma fille, la Marquise m'a fait demander à dîner : je vais la recevoir, & tu ne tarderas pas à nous joindre.

SCENE VII.

JULIE, TOINETTE, LINDOR.

JULIE.

Un mot, je vous prie, Toinette, avant que vous vous en alliez. (*Toinette s'approche.*) Dites à votre fille de s'éloigner un peu, il n'est pas nécessaire qu'elle nous entende.

TOINETTE.

Éloignez-vous, ma fille. (*Lindor se retire au fond du Théâtre.*

JULIE.

Ah! Toinette, vous ne m'aimez plus, je le voit bien, & vous voulez que je meure!

TOINETTE.

Quel reproche! Ah! Mademoiselle, qu'il eſt injuſte!

JULIE.

Vous me quittez, Toinette, vous allez partir à l'inſtant, & vous ne me dites pas un mot de celui....

TOINETTE.

Je vous entends: il vous aime toujours, Mademoiselle, il m'a chargé de vous le dire.

JULIE.

Mais ma bonne Toinette, c'eſt vous qui juſqu'à ce moment m'avez donné de ſes nouvelles. Quand vous ne ſerez plus ici....

TOINETTE.

Ma fille alors pourra vous en donner.

JULIE.

Vous me faites trembler, Toinette! Eſt-ce que vous l'auriez miſe dans la confidence? Sauroit-elle que Lindor...?

LINDOR, *au fond du Théâtre.* (*A part.*)

Lindor! C'eſt de moi qu'elle s'informe: quel bonheur!

JULIE.

Je vois que vous avez l'ame ſenſible, & je vous en félicite. Ce langage cependant ſeroit mieux placé avec les malades que vous connaiſſez déjà, qu'avec moi, que vous n'avez jamais vue, & qui ne vous connais pas.

LINDOR.

Vous pouvez ne pas me connaître, parce qu'il eſt très-aiſé de ne pas appercevoir une perſonne d'auſſi peu d'importance que moi : mais vous, Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit poſſible de vous appercevoir, ſoit dans la rue, ſoit à la promenade, ſans conſerver de vous un ſouvenir ineffaçable.

JULIE.

Avec une ame ſi tendre, vous devez être bien aimée de tout ce qui vous environne. Dites-moi, Roſe, êtes-vous fille, ou femme ?

LINDOR.

(*A part.*) O terrible queſtion ! Comment lui répondrai-je ? (*Haut.*) Je ſuis d'un ſexe qui ne doit pas vous allarmer.

JULIE.

Je ne vous demande point quel eſt votre ſexe ; je crois bien que vous n'êtes pas un homme, mais répondez à ma queſtion....

LINDOR.

Vous ſavez, Mademoiſelle, qu'on défend aux malades de trop parler, & je crains....

JULIE.

N'ayez point de crainte, je me trouve beaucoup mieux depuis quelques inſtans; dites-moi donc ce que j'avais oublié de demander à votre mère : êtes-vous mariée ? L'avez-vous été jamais ?

LINDOR.

Hélas ! Non, Mademoiſelle. Tous mes vœux tendent à l'être, mais un ſort cruel....

JULIE.

Eſt-ce qu'on vous refuſerait la perſonne que vous aimez ?

LINDOR.

Vous l'avez dit : on me refuſe la ſeule perſonne qui peut faire mon bonheur.

JULIE.

En ce cas vous êtes bien à plaindre. (*A part.*) Voilà une ſingulière conformité dans nos ſituations ! Si pour ſoulager mon cœur je lui diſais.... Non, je ne la connais point encore aſſez pour lui faire cette confidence. (*Haut.*) Il fait un peu noir dans ma chambre; Roſe, ouvrez le volet.

LINDOR.

Le grand jour pourroit vous incommoder, prenez-y garde, Mademoiſelle : des yeux comme les vôtres....

JULIE, *d'un ton ferme.*

Faites ce que je vous dis, Mademoiſelle.

LINDOR, *ouvrant le volet.*

Le voilà ouvert.

JULIE.

Je ne vois point encore assez : ouvrez-le davantage.

LINDOR, *l'ouvrant davantage.*

(*A part.*) Oh ! pour le coup je suis perdu, si elle me regarde en face.

JULIE.

Donnez-moi le miroir qui est sur la table ; je veux voir si je suis bien changée.

LINDOR, *apportant le miroir.*

Le voilà, Mademoiselle.

JULIE, *se regardant.*

Quelle pâleur ! je me fais peur à moi-même, je suis presque laide.....

LINDOR.

Ah ! Mademoiselle, cette laideur ferait la beauté d'une autre.

JULIE.

(*A part.*) Cette fille m'étonne toujours plus par ses réparties. (*Haut.*) Fermez le volet maintenant, le grand jour m'incommode.

LINDOR, *fermant le volet.*

(*A part.*) Il m'incommode bien davantage.

JULIE.

Donnez-moi à boire.

(*Lindor apporte à boire.*)

JULIE.

Eh! mon Dieu! comme la main vous tremble!

LINDOR.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle.

JULIE.

Vous allez tout renverſer: (*Lindor laiſſe tomber le verre & la ſoucoupe.*) Je vous l'ai bien dit: que vous êtes gauche! Que vous êtes mal-adroite!

LINDOR.

Pardon mille fois, Mademoiſelle; il y a ici un autre verre, & ſi vous voulez.....

JULIE.

Laiſſez, laiſſez, je ne veux plus boire. Donnez-moi ce livre qui a une couverture bleue. (*Il apporte un ſac à ouvrage.*) Bon! elle m'apporte mon ſac à ouvrage. Eſt-ce que je puis travailler étant malade? Je crois que la tête vous tourne, Roſe.

LINDOR.

Que voulez-vous, Mademoiſelle? Vous m'avez tant grondée!

JULIE.

Il ne fallait pas le mériter. Donnez-moi donc ce livre.

LINDOR, *apportant le livre.*

Le voilà, Mademoiſelle.

JULIE, *liſant pendant quelques inſtans, & quittant bientôt le livre.*

Ce livre m'ennuie, quoiqu'il ſoit bien écrit. J'aime encore mieux les Hiſtoires que me racontait Toinette. Roſe, achevez-moi celle qu'elle m'avoit commencée.

LINDOR.

Quelle Hiſtoire, Mademoiſelle? (*A part.*) Oh! pour le coup je ſuis pris.

JULIE.

L'Hiſtoire de ce Roi, dont le fils étoit depuis ſi long-temps malade, & qui fut guéri par un remède extraordinaire.... Votre mère m'a aſſuré que vous la ſaviez, & qu'elle vous recommanderait de m'en dire la ſuite.

LINDOR.

(*A part.*) C'eſt peut-être l'Hiſtoire d'Antiochus Soter. (*Haut.*) L'Hiſtoire de ce Roi dont le fils était depuis long-tems malade! Oui, Mademoiſelle, je la ſais.

JULIE.

Eh bien! Recommencez-là, je ne ſerai pas fâchée de l'entendre encore.

LINDOR.

J'obéis, Mademoiſelle. Il y avoit autrefois un Roi qui aimait extrêmement ſon fils: ce fils tomba malade au moment où le père y penſait le moins; le Médecin

est mandé, il tâte le pouls du Prince, & dit que sa maladie est causée par l'amour qu'il a pour une personne qui ne saurait répondre à sa passion. Le Roi très-surpris....

JULIE.

Cette Histoire peut être intéressante, mais ce n'est point celle-là que Toinette m'avait commencée. Il n'y avait point d'amour dans la sienne, & l'amour paraît dominer dans celle-ci; je ne veux point la perdre, mais vous me la conterez dans un autre moment. Voici l'heure du dîner, mon père peut m'attendre; conduisez-moi, Rose. (*Julie donne la main à Lindor.*) On vous refuse donc la main de la personne que vous aimez?

LINDOR.

Je la tiens, cette main charmante, mais je la tiens sans la posséder; elle est & n'est point à moi, on me l'a donnée pour me la retirer, & la plus cruelle privation sera bientôt suivie de la plus douce jouissance.... Pardon, Mademoiselle, je ne sais ce que je dis, ni ce que je veux dire; mais voilà ce qui m'arrive chaque fois que l'on me gronde.

JULIE.

Je viens de me mettre un peu en colère, il est vrai; pardon, ma pauvre Rose, vous m'inspirez de la confiance. Je vous conterai tantôt ma maladie, & vous verrez que peut-être je ne suis pas si coupable d'avoir quelquefois de l'humeur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *seul.*

Le Comte & Julie m'ont prié de me mettre à table avec eux, mais que j'ai bien fait de refuſer leur offre, & de me dérober à leurs inſtances!.... La Marquiſe y était, elle aurait pu pendant le dîner me conſidérer plus long-tems & avec plus d'attention, & Dieu ſait le train qu'elle aurait fait ſi elle m'avait reconnu, & dans quel abîme affreux j'étais précipité.... Cette Marquiſe m'a aimé, elle m'aime encore malgré mon indifférence pour elle.... Déguiſé comme je le ſuis, ſon orgueil n'a vu en moi qu'une ſimple domeſtique indigne d'attirer ſes regards, & à peine a-t-elle daigné jetter les yeux ſur moi: mais la voici elle-même; qu'eſt-ce qu'elle peut me vouloir?

SCENE II.

LA MARQUISE, LINDOR.

LA MARQUISE.

(*A part.*) CETTE fille a l'air ſimple; j'en ferai ce que je voudrai. (*Avec hauteur.*) Pourquoi ne m'approchez-vous pas un fauteuil, quand vous me voyez entrer?

LINDOR.

Je ne ſavais point, Madame, que vous vouluſſiez vous aſſeoir.

LA MARQUISE.

Eſt-ce qu'une femme comme moi eſt faite pour reſter debout, quand elle paraît où vous êtes?

LINDOR.

Madame, je.....

LA MARQUISE.

Point de réplique, faites votre devoir, & écoutez-moi. (*Lindor lui avance un fauteuil; elle s'aſſied, & il reſte debout.*) Connaîtriez-vous par haſard un jeune homme de qualité de cette Ville, nommé Lindor, fort décrié pour ſes mœurs, fort libertin, fort laid, fort ſot, fort impertinent, fort mauſſade?

LINDOR.

(*A part.*) Me voilà joliment arrangé. (*Haut.*) Madame, je le connais un peu.

LA MARQUISE.

Eh bien! n'eſt-il pas vrai qu'il eſt tout ce que je viens de vous dire?

LINDOR.

Fort impertinent! Fort laid! Fort mauſſade! Fort libertin!

LA MARQUISE.

Sans doute. Auriez-vous l'audace de me faire répéter?

LINDOR.

Madame .....

LA MARQUISE.

Eh bien! quoi! vous héſitez! Pourquoi être ſi long-tems à faire un aveu qui doit ſi peu vous coûter?

LINDOR.

Madame, je vous l'ai dit: je connais peu celui dont vous parlez, mais je vous réponds qu'il n'a, ni tous ces défauts, ni tous ces vices.

LA MARQUISE.

Il les a tous, vous dis-je: je vous trouve bien inſolente, ma mie, d'oſer me tenir tête, quand je vous certifie une choſe. Sachez que ce Lindor a eu la démérité de m'adorer, de brûler pour moi du feu le

plus ardent, la première fois qu'il m'a vue. Je lui aurais pardonné ce crime, sachant bien qu'il est impossible de me voir sans m'aimer. Il a subi sa destinée comme tant d'autres ; mais apprenez qu'en voyant Julie....

LINDOR.

Pardon, Madame, si j'ose vous interrompre un moment ; mais il faut qu'à mon tour je vous fasse une question importante. Permettez-vous.....

LA MARQUISE.

Je permets.

LINDOR.

Vous m'assurez que Lindor vous a aimée : a-t-il ajouté à cette hardiesse, celle de vous le dire ?

LA MARQUISE.

S'il me l'a dit ! Autant de fois qu'il m'a vue. Ses yeux, ses soupirs, ses mouvemens, ont toujours été d'accord avec sa bouche, pour me tenir le même langage.

LINDOR.

(*A part.*) Comme elle ment ! (*Haut.*) Puisque cela est ainsi, je vous avoue que voilà le plus grand de ses crimes.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas besoin de vos commentaires : apprenez seulement qu'en voyant chez moi Julie, Lindor a soudain pris de l'amour pour elle, & qu'il a cessé d'en avoir pour moi ; sachez que maintenant il me déteste peut-être, & qu'il aime éperduement Julie.

LINDOR.

(*A part.*) Oh ! oui, il aime Julie.

LA MARQUISE.

Que murmurez-vous là entre vos dents?

LINDOR.

Je dis qu'il a grand tort de vous avoir quittée pour Julie. (*A part.*) Il faut bien que je mente auſſi.

LA MARQUISE.

Julie l'aime auſſi, j'en ſuis ſûre.

LINDOR, *vivement.*

Julie l'aime !

LA MARQUISE.

Eh ! oui, ſans doute. Qu'eſt-ce qu'il y a là de ſi extraordinaire ?

LINDOR.

Lindor, ſelon vous, eſt ſi laid, ſi mauſſade, que j'ai cru.....

LA MARQUISE.

Tout mauſſade qu'il eſt, je veux qu'il rentre dans mes chaînes, qu'il ſubiſſe mes loix de nouveau, qu'il ſoupire, qu'il rampe à mes pieds; & pour mieux y réuſſir, pour dégoûter Julie de Lindor, il faut que vous lui diſiez tout ce que je viens de vous apprendre ſur lui.

LINDOR.

Qu'il a ceſſé de vous aimer pour elle. Très-volontiers, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, imbécille que vous êtes. Il faut que vous diſiez à Julie, il faut que vous lui mettiez bien dans l'eſprit que Lindor eſt un libertin, un ſcélérat, un traître; enfin, le plus haïſſable & le plus mépriſable des hommes.

LINDOR.

Je le veux bien, Madame; mais ſi Julie ne me croit pas....

LA MARQUISE.

Si elle ne vous croit pas! Il faudra bien qu'elle vous croye. Je l'entends venir, je vais vous laiſſer ſeule avec elle pour vous donner le tems de la convaincre: je reviendrai bientôt, & tremblez, ſi à mon retour Julie ne me dit point qu'elle hait Lindor, qu'elle le mépriſe: ſi mes ordres enfin ne ſont pas exécutés, je vous tue.

LINDOR.

(*A part.*) Ah! c'eſt Julie ſeule qui me tuerait, ſi elle m'aſſurait de ſa haine. Mais la voici en effet.

SCENE III.

JULIE, LINDOR.

LINDOR.

Eh! quoi! Mademoiſelle, ſans que perſonne vous ſoutienne! Il y a donc chez vous un mieux très-ſenſible.

JULIE.

Oui, ma chère; je ne ſais quel Dieu a opéré ce miracle, mais depuis tantôt il me ſemble que je ſuis guérie: je crois même que je n'ai plus de fièvre; vous y connaiſſez-vous, Roſe?

LINDOR.

Pas trop, Mademoiſelle, cependant....

JULIE, *lui préſentant la main.*

Tâtez mon pouls, tâtez.

LINDOR.

Ses pulſations ſont encore rapides, vous avez encore beſoin de repos; ainſi, remettez-vous ſur la chaiſe longue. (*Il la conduit ſur la chaiſe longue où elle s'aſſied.*)

JULIE.

Ses pulſations! Vous vous ſervez toujours de mots qui m'étonnent.

LINDOR.

Pourquoi cela, Mademoiſelle? Nous autres Gardes-Malades nous ſommes ſi accoutumées à entendre les Médecins ſe ſervir de mots ſcientifiques, que nous leur en attrapons toujours quelques-uns à la volée: nous n'en ſommes pas pour cela plus habiles. Ce ne ſont pas les mots qui ſont la ſcience, mais les choſes; j'ai voulu dire que votre pouls étoit encore agité. (*A part.*) Le mien l'eſt bien davantage.

JULIE.

Je vous entends. Eh bien! je tâcherai de me calmer;

en chaſſant de mon ſouvenir.... Mais vous-même, ma pauvre Roſe, êtes-vous toujours bien occupée de la perſonne que vous aimez ? Avez-vous toujours bien du chagrin.... bien du plaiſir ?

LINDOR.

Ah ! Mademoiſelle, il ne ſe paſſe pas un inſtant dans la journée, que je ne penſe à elle. Mon imagination me la repréſente ſans ceſſe avec toutes ſes vertus & tous ſes charmes ; je la vois, je lui parle ; je la ſerre dans mes bras : mais à quoi ſervent hélas ! tous les rêves d'une imagination enflammée ? Je lui parle ſans qu'elle m'entende, je la regarde ſans qu'elle me voye ; & mes regards, mes ſoupirs, mes étreintes mêmes, tout eſt perdu pour nous.

JULIE.

L'imagination eſt en effet une cruelle enchantereſſe, & vous avez bien raiſon de vous en plaindre. Juſqu'où ne s'étend point ſon empire, puiſque ſéparée & éloignée comme vous de celui que j'aime, je crois auſſi le voir, lui parler, & le contempler ſans ceſſe ? Cette illuſion même eſt ſi puiſſante ſur moi, qu'elle a troublé tous mes ſens, & que peut-être ma maladie....

LINDOR.

A propos, vous m'avez dit tantôt que vous m'en apprendriez la cauſe.

JULIE.

Je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole ; mais

vous-même, il faut que vous me promettiez le plus grand ſecret.

LINDOR.

Le plus grand ſecret! Je n'ai pas beſoin que vous me le recommandiez: la ſituation où je me trouve m'en fait une loi ſacrée, & j'aimerais mieux mourir que de l'enfreindre.

JULIE.

Vous ſaurez donc, ma chère, ... Mais quoi! votre mère ne vous a rien dit de cette aventure?

LINDOR.

Rien, Mademoiſelle; ma mère eſt la prudence même, & ſa diſcrétion .....

JULIE.

Soyez toujours diſcrète comme elle, c'eſt un bel exemple qu'elle vous donne. Vous ſaurez donc, ma chère, qu'avant ma maladie j'allais beaucoup chez la Marquiſe de Vieilhorme, que vous venez de voir ici à dîner. Cette Marquiſe eſt une ancienne amie de mon père, & même un peu notre parente. La meilleure compagnie de la Ville ſe raſſemble chez elle, & elle reçoit entr'autres beaucoup de jeunes gens. Il s'en eſt trouvé un parmi ces derniers, qui en me voyant pour la première fois, a témoigné un trouble extraordinaire: j'avoue que pour la première fois j'ai ſenti auſſi le même trouble, & l'ai ſenti en même-tems que lui-même. Je ne ſais ſi on doit appeller cela de l'amour, mais je ſais bien que j'aurais voulu être toujours avec ce jeune homme,

homme, qu'il n'y avait que lui chez la Marquise qui me fît plaisir à voir & à entendre, que les complimens qu'il m'a adressés, sont les seuls qui ne m'aient pas semblé fades; & que c'est le seul enfin, qui m'ait paru avoir souverainement ce qu'on appelle l'art de plaire.

LINDOR.

C'est aussi chez une tierce personne que j'ai vu celle qui m'est si chère; mais votre récit m'intéresse on ne peut davantage; continuez-le, je vous prie.

JULIE.

Je ne m'étais point trompée. Ce jeune homme m'aimait, il m'en donna bientôt la preuve: impatient de m'avoir en mariage, il demanda ma main à mon père, qui la lui refusa impitoyablement.

LINDOR.

O ciel! Et quel motif le fit s'opposer à un but aussi honnête que le mariage?

JULIE.

La haine irréconciliable qui existe depuis long-tems entre nos deux familles. Nos pères se sont haïs, il faut que nous nous haïssions: Ils se sont querellés, ils se sont battus, ils se sont tués même pour laver je ne sais quelles vieilles injures; & si j'étois un homme, on nous ordonneroit peut-être de nous battre & de nous tuer pour les mêmes raisons. Mon père ne borna point son ressentiment à ce refus; le jeune homme eut à peine fait la demande de ma main, qu'il me fut expressément défendu de retour-

ner chez la Marquiſe, où j'aurais pu le voir encore ; & l'on ne tarda pas à me préſenter pour époux un certain Comte de Verſac, bien riche, bien noble, & même aſſez aimable, quoiqu'il ait quarante ans.

LINDOR.

Et vous conſentirez peut-être à l'épouſer ſi votre père vous l'ordonne.

JULIE.

Y conſentir ! Je connais les droits de mon père : il eſt bien vrai que tout me fait un devoir de lui obéir, mais je touche aux portes du tombeau, & j'eſpère que je ſerai morte avant que l'on m'ait forcée d'épouſer le Comte.

LINDOR.

Non, Mademoiſelle, non, vous vivrez pour être adorée. Puiſque vous m'avez dit le nom du Comte, ne direz-vous celui du jeune homme ? (*A part.*) C'eſt bien moi, j'en ſuis sûr, mais quel plaiſir de l'entendre de ſa bouche !

JULIE.

Le nom du jeune homme ! Ah ! Roſe, il faut avoir bien de la confiance en vous pour vous le dire : vous ſentez que c'eſt le plus fort du ſecret.

LINDOR.

Je vous jure qu'un éternel ſilence....

JULIE.

Eh bien ! c'eſt Lindor... Le connaîtriez-vous, Roſe ?

LINDOR.

Oui, Mademoiſelle, je l'ai vu deux ou trois fois, comme il paſſait devant notre porte.

JULIE, *avec vivacité.*

N'eſt-ce pas qu'il eſt bien joli ?

LINDOR.

Il eſt... à-peu-près de ma taille.

JULIE.

Oui : mais quelle différence ! Quoique la vôtre ne ſoit pas mal, la ſienne eſt bien plus ſvelte, bien plus dégagée, bien plus noble ! Vous avez de la fraîcheur, de la jeuneſſe ; mais Lindor, ah ! Lindor l'emporte bien ſur vous pour tous ces avantages. Vous n'avez avec lui qu'un rapport qui m'a ſingulièrement frappée ſitôt que je vous ai entendue. Le ſon de votre voix reſſemble tellement au ſien, qu'on diroit que c'eſt lui qui parle quand vous parlez. Je ſuis pourtant bien ſûre que le ſien eſt plus doux... Ne ſoyez point fâchée de ce que je vous dis, ma bonne amie, je ne cherche point à vous humilier par ces préférences.

LINDOR.

Ah ! Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien vous me charmez, quand vous trouvez Lindor plus aimable que Roſe.

JULIE.

(*A part.*) Cette fille eſt d'une modeſtie qui m'enchante. (*Haut.*) Comment ſon éloge pourrait-il en

effet vous cauſer quelque peine ? Lindor eſt tel, que la plus jolie femme ſerait fière de lui reſſembler. Mais que me ſert, hélas ! qu'il ait mille bonnes qualités, de l'eſprit, des grâces, de la tendreſſe ? Tout cela peut-être eſt perdu pour moi. La Marquiſe me dit ſans ceſſe que Lindor eſt un trompeur, un volage, & que je ſuis dupe de l'aimer.

LINDOR.

Ah ! gardez-vous de croire la Marquiſe. Elle aime Lindor, c'eſt elle-même qui vient de me l'apprendre ; elle l'aime encore, peut-être ; indignée de ce que ſes aſſiduités ont ceſſé du moment qu'il vous a connue, elle cherche à perdre Lindor dans votre eſprit, eſpérant qu'il reviendra à elle ; mais ſoyez sûre que Lindor vous eſt fidèle, & que tous les diſcours de la Marquiſe ſont des menſonges, & ſes accuſations des calomnies.

JULIE.

Vous défendez Lindor avec bien de la chaleur.

LINDOR.

Cela eſt vrai. Lindor eſt accuſé, il eſt abſent, que faut-il de plus pour prendre en main ſa cauſe ? Mais, Mademoiſelle, en commençant le récit de votre amour, vous m'avez promis de m'apprendre la cauſe de votre maladie.

JULIE.

Hélas ! ne venez-vous pas de dire que Lindor eſt abſent ? Que pourrais-je vous dire de plus ? C'eſt ſon abſence qui me tue, c'eſt elle qui me conduit au tom-

Beau. La bonne Toinette me donnait quelquefois de ſes nouvelles, elle m'a abandonnée, qui pourra maintenant.....

LINDOR.

Moi, Mademoiſelle : j'eſpère bien auſſi vous en donner quelquefois.

JULIE.

Ah! Roſe, dites-lui bien que tout mon mal vient de la défenſe que l'on m'a faite de me trouver aux lieux où il ſe trouve. Si je le voyois encore un moment, un ſeul moment... S'il était là, je ſerais guérie.

LINDOR.

S'il était là!

JULIE.

Oui, ma Roſe, ſa préſence me rendrait la vie.

LINDOR.

(*A part.*) Je ne puis réſiſter à ſon deſir : il faut.... (*Il eſt prêt de tomber aux genoux de Julie, la Marquiſe paraît.*) Malheureux! qu'allais-je faire!.. la Marquiſe...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous l'avais bien dit, ma chère Julie, que Lindor vous trompait, que c'était un traître, un infidèle.

JULIE.

Vous me l'avez dit, Madame, mais j'ai eu quelque peine à le croire.

LA MARQUISE.

Quel aveuglement eſt le vôtre! Savez-vous bien, ma chère, qu'il y a un peu de folie à ne pas croire ce que tout le monde aſſure?

JULIE.

Eſt-ce que tout le monde aſſure que Lindor me trahit?

LA MARQUISE.

Sans doute, & tenez, (*montrant Lindor*) cette fille, qui n'eſt qu'une pauvre païſanne, & qui ne va point dans le monde, eh bien! je parie que la réputation de Lindor eſt parvenue juſqu'à elle, que le bruit de ſes noirceurs & de ſes perfidies a frappé ſes oreilles, & je penſe qu'elle a dû vous le peindre avec les couleurs qui lui conviennent.

JULIE.

Eh! mon Dieu! Madame, cette pauvre fille n'a fait que m'en dire du bien.

LA MARQUISE, *à Lindor.*

Comment, inſolente! Eſt-ce ainſi que vous m'obéiſſez? Rétractez vous tout de ſuite.

LINDOR.

Ma foi, Madame, j'ai dit que je croyais Lindor très-fidèle en amour, & je ne ſaurais m'en dédire. Je

ne ſuis qu'une pauvre fille, j'en conviens ; mais quand il s'agit de la vérité, je me ferais hâcher en mille morceaux, plutôt que d'y manquer en la moindre choſe. C'eſt une ſi grande lâcheté que de mentir !

LA MARQUISE, *à Lindor.*

Taiſez-vous, Péronelle, & tremblez. (*A Julie.*) Fidèle ! En amour fidèle ! Ah ! ſi vous ſaviez ce que je viens de voir....

JULIE.

Eh bien ! Madame, qu'avez-vous vu ?

LINDOR.

Pourquoi, Mademoiſelle, montrer tant d'impatience d'apprendre une choſe qui peut être....

LA MARQUISE.

Julie, vous avez là une garde, qui eſt la plus impertinente créature que je connaiſſe, & je me retire ſi vous ne lui impoſez ſilence.

JULIE, *à Lindor.*

Taiſez-vous, Roſe ; je vous défends d'interrompre Madame. Continuez, je vous prie, Madame la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Ah ça ! vous le voulez ! Pour moi, je ne ſuis pas preſſée de vous le dire, ma chère Julie. Apprenez donc..... Mais non, jamais je ne pourrai me réſoudre à vous faire cette confidence.

JULIE.

Je vous en prie, Madame, ne me tenez pas plus long-tems dans un doute mille fois plus cruel que la certitude.

LA MARQUISE, *affectant le ton de l'intérêt & de l'amitié.*

Mais, ma chère, vous ſavez qu'on ne peut vous parler de Lindor ſans vous faire éprouver les émotions les plus vives. Vous êtes mieux aujourd'hui; ſi la fièvre allait vous reprendre? Si cette nouvelle vous cauſait une révolution funeſte, je ſerois au déſeſpoir de vous l'avoir appriſe. Promettez-moi donc de ne pas vous troubler en l'apprenant, & de m'écouter avec calme, avec indifférence, même.

JULIE.

Je vous le promets.

LA MARQUISE, *d'un ton doux & hypocrite.*

Le Ciel lit dans mon cœur: il ſait que mon ſeul déſir, en vous deſſillant les yeux ſur le perfide qui vous trompe, eſt de vous guérir à la fois de votre maladie & de votre amour. La pureté de mes intentions vous eſt connue, & je ne penſe pas que vous formiez aucun doute ſur elles.

JULIE.

Moi! Madame, je vous rends toute la juſtice que vous méritez.

LA MARQUISE.

Vous ſavez combien je vous aime, ma chère Julie.

JULIE.

Je n'en doute pas, Madame, mais prouvez-le-moi donc vîte, en me disant ce que vous avez vu.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ma chère, figurez-vous qu'à l'instant même je viens de voir Lindor, montant en carrosse avec la jeune Baronne de Folanges, & la conduisant à la campagne, où il doit, m'a-t-on dit, passer l'été avec elle. Son habit étoit superbe ; son équipage, magnifique ; plusieurs Domestiques, un Coureur, un Chasseur & deux ou trois Jockeis, composoient son cortége.

JULIE.

(*A part.*) Qu'entends-je! malheureuse !

LINDOR.

(*A part.*) O calomnie ! ô mensonge !.... Julie !.... ne croyez pas.... Mais, elle m'a défendu de parler, & je ne puis me faire connoître.

LA MARQUISE.

Vous savez, ma tendre amie, que la Baronne est veuve depuis dix-huit mois ; il court des bruits que Lindor doit la prendre pour femme ; l'affaire est peut-être consommée, & peut-être que déja ils sont mariés.

JULIE, *s'évanouissant.*

Ils sont mariés !

LA MARQUISE.

(*A part.*) Ma ruse a réussi, je triomphe. (*Elle sort.*)

LINDOR.

O perfidie ! ô crime ! ... Julie !.. ma chère Julie... Elle ne m'entend pas. Au ſecours ! à l'aide !

SCENE V.

LE COMTE, LE MÉDECIN, LINDOR, pluſieurs Domeſtiques.

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu !....Ciel ! ma fille évanouie ! ma fille expirante, peut-être.... Julie, ma Julie ! vois ton père à tes pieds, ton père, qui t'appelle, ton père, plus mourant que toi-même, & qui donneroit mille fois ſa vie pour t'arracher au trépas ! Elle ſe ranime, ſon œil s'ouvre : ô bonheur ! je ſuis père encore.

JULIE, *d'une voix mourante, & retombant ſans connaiſſance.*

Ils ſont mariés !

LE COMTE.

Que veut-elle dire ! Je tremble..... je frémis..... Ma fille !... La pâleur de la mort eſt ſur ſon viſage..... Docteur..... expliquez-moi.....

LE MÉDECIN.

Raſſurez-vous, Monſieur, raſſurez-vous : c'eſt un peu de tranſport, un peu de délire, ce n'eſt rien ; portons-la

dans ſa chambre, qu'on la deshabille, qu'on la mette au lit tout de ſuite, elle y reprendra plutôt connaiſſance que ſur la chaiſe longue.

LE COMTE.

Et moi, Monſieur, je crains.....

LE MÉDECIN.

Ne craignez rien, vous dis-je, je vous expliquerai tout. (*A Lindor.*) J'ai à parler à Monſieur le Comte, reſtez ici, Mademoiſelle, & vous viendrez joindre Julie quand elle ſera couchée.

LINDOR.

Mais, Monſieur, ſi elle avait beſoin de mes ſecours.....

LE MÉDECIN.

Reſtez ici, vous dis-je.

(*Les Domeſtiques emportent Julie dans ſa chambre.*)

SCENE VI.

LINDOR, *ſeul.*

ELLE eſt mourante, & je vis encore! & je ſouffre qu'on me l'enlève? Perfide Marquiſe! c'eſt vous qui êtes ſon bourreau..... Pourquoi ne pas parler auſſi?..... Pourquoi ne pas la déſabuſer ſur la fauſſe nouvelle?..... Hélas! le pouvais-je?.... La Marquiſe était là; le Comte eſt accouru, tous ſes gens ont ſuivi ſes traces; pouvais-je,

devant tout le monde, apprendre à Julie qui je ſuis ? Le pouvais-je, ſans la compromettre, & ſans expoſer ſa gloire ? Son père, la Marquiſe, me voyant ainſi déguiſé, n'auroient-ils pas eu quelque raiſon de croire que Julie étoit d'accord avec moi pour les tromper l'un & l'autre; qu'elle-même peut-être m'avait introduit furtivement dans cet aſile ?.... Si pourtant elle continue de me croire marié avec la Baronne, elle en mourra. La mort de ma maitreſſe, ou ſa honte !... Quelle alternative !... Si je me nomme, je la deshonnore, & je la tue ſi je ne me nomme pas.... Habit funeſte ! déguiſement fatal ! O Amour ! inſpire-moi le parti que je dois prendre... Parlerai-je... ne parlerai-je pas ?.... Volons où ce Dieu m'appelle, allons retrouver Julie.

(*Ici une toile ſe lève, & le fond du Théatre repréſente la chambre à coucher de Julie On y voit un lit dont les rideaux ſont entr'ouverts, de manière que les yeux des Spectateurs ne peuvent point y pénétrer. Il n'y a que les Acteurs qui ſont ſur la Scène, qui puiſſent voir l'intérieur. Le Médecin & le Comte ſont debout à côté de ce lit.*

SCENE VII.

LE MÉDECIN, LE COMTE, JULIE, *sans être apperçue.*

LE MÉDECIN.

Je vous l'avais bien dit, Monsieur le Comte, que cette défaillance ne durerait pas: vous voyez que Julie en est revenue bien vîte.

LE COMTE.

Que faut-il donc faire, Docteur, pour prévenir ces défaillances?

LE MÉDECIN.

Rien, ou presque rien.

LE COMTE.

Comment! presque rien. Savez-vous bien que vous me désolez, avec votre indifférence pour les remèdes.

LE MÉDECIN.

Avec votre amour pour eux, savez-vous bien que c'est vous qui avez l'air d'être le Médecin, & moi, le père de la malade.

LE COMTE.

Mais enfin, voilà ma fille qui vient d'essuyer, une

crise effrayante, & c'est, je crois, dans ces circonstances, que l'on doit employer tous les secours.

LE MÉDECIN.

Dans quelque circonstance que ce soit, il ne faut avoir recours à l'art que lorsque la nature ne peut plus rien. C'est une si bonne mére, que la nature! elle n'abandonne ses enfans qu'à la dernière extrémité, & Julie n'a rien à craindre. Tenons-nous-en donc à la nature; il est moins dangereux, souvent, de vivre avec ses maux, que de chercher à les guérir.

LE COMTE.

Ma fille souffre, cependant, & je voudrais....

LE MÉDECIN.

La faire souffrir davantage, n'est-ce pas? Julie est jeune, bien constituée, forte même pour son âge: elle a un peu d'agitation dans le sang, un peu de fièvre née, peut-être, des secrettes affections, & des troubles auxquels les Demoiselles sont sujettes: c'est son ame seule qui est dérangée, & vous voudriez déranger son corps par un traitement hors de saison. Y pensez-vous, Monsieur? Encore une fois, laissons agir la nature: son ame est troublée, elle se calmera; la mer se calme bien, après les plus grands orages.

LE COMTE.

Et si elle ne se calme point, & que le trouble augmente sans cesse.

LE MÉDECIN.

Si cela arrive, nous verrons; mais ne craignez rien encore. Tenez, regardez-la maintenant; quelle sérénité sur son front! comme son teint est reposé! Je crois voir un beau lys penché sur sa tige, & qui, néanmoins, conserve tout son éclat. Elle dort, & même assez profondément. Savez-vous ce qu'il faut faire pour lui ménager un bon réveil? Vous retirer dans votre chambre, & dormir profondément vous-même. Cependant, puisque vous aimez tant les remèdes, & qu'il faut bien que, pour votre édification, moi, Médecin, je laisse quelque ordonnance, (*A Lindor, qui est entré pendant cette Scène.*) Mademoiselle, donnez-moi un peu de papier, & je vais en écrire une. (*Il écrit, & présentant ensuite le papier au Comte.*) Tenez, Monsieur, c'est une potion calmante, une émulsion douce, qu'elle pourrait prendre en santé, & qui ne la rendrait pas malade. Envoyez chez l'Apoticaire, qui l'apportera tout de suite. (*A Lindor.*) Et vous, quand Julie sera éveillée, vous lui en ferez prendre un verre de trois heures en trois heures. Adieu, Monsieur le Comte, il n'y a point de danger, je vous le répète, & vous pouvez dormir tranquille.

LE COMTE.

Adieu donc, Monsieur le Docteur. (*A Lindor.*) Rose, ne la quittez pas; & si, par hasard, elle allait plus mal, ne manquez pas de me faire éveiller, supposé, toutefois, que je dorme.

LINDOR.

Je n'y manquerai pas, Monsieur le Comte.

SCENE VIII.

LINDOR, JULIE, *dans son lit, mais sans être vue.*

LINDOR.

Fut-il jamais, pour un amant, une situation plus singulière que la mienne ? J'aime une fille charmante dont je suis aimé ; je suis seul avec elle ; il est nuit, & je ne suis pas heureux ! Je n'aurais, pour le devenir, qu'à m'introduire dans ce sanctuaire où ma Divinité repose ; je n'aurais qu'à pénétrer, qu'à me glisser dans ce lit adoré : fatiguée de plusieurs insomnies, son sommeil doit être profond ; l'instant, le lieu, tout me favorise..... Tu n'es pas heureux !... Que dis-tu !... Voudrais-tu l'être par un crime ?... Eh quoi ! j'oserais flétrir Julie !... Pour prix de l'amour qui l'anime, j'oserais la deshonnorer !... Et dans quel lieu ! ô Ciel ! dans la maison de son père ! dans le seul asile qui doive lui se vir de sauve-garde !... Parvenu en ces lieux à la faveur d'un déguisement, je ravirais à ce père ce qu'il a de plus précieux au monde, l'honneur de sa fille !... (*Il prend un vase sur la table.*) Il ne tiendrait qu'à moi, sans doute, de prendre ce vase & de fuir : pourquoi ne l'emporté-je pas ? Que dis-je ! la seule pensée de le dérober me fait frémir, & je ne frémirais pas d'un forfait mille fois plus horrible !.. Fuyez, lâches pensées ; taisez-vous, mon amour, j'abjure vos conseils

conſeils perfides, vos mouvemens déſordonnés, taiſez-vous, fuyez, je ne ſuis point un méchant; je ne ſuis point un tygre; je ne mange point, je ne dévore point la chair ſacrée de l'innocence; fuyez; oui, fuyez; quelque ſoit ſur moi votre aſcendant, je mourrai ſans avoir connu le crime.

O Julie! ô ma divine maitreſſe! Puiſque je m'immole vivant ſur l'autel de ta pudeur, il doit m'être permis de te contempler à préſent que tu repoſes. Il faut, oui, il faut que la préſence de ce que je perds ajoute, s'il eſt poſſible, à l'héroïſme de mon ſacrifice. Qu'elle doit être belle dans les bras du ſommeil! Que ſes grands yeux, mollement baiſſés, que tous ſes traits, dans le calme, doivent offrir un ſpectacle touchant & auguſte!.. Eſt il, pour une ame chaſte, un ſpectacle plus raviſſant que celui d'une Vierge qui dort?... Avançons.... Quel friſſon me ſaiſit!... Quelle terreur!... Quel trouble!... Il ſemble qu'une barrière inviſible m'empêche de pénétrer juſqu'à elle. Il ſemble qu'un Ange eſt là qui, debout au chevet de ſon lit, la couvre de ſes ailes étendues... Je le vois, cet Eſprit céleſte, je l'entends qui me dit: arrête! es-tu digne de l'approcher?... Oui, je le ſuis, oui, mon ame eſt pure. (*Il s'approche du lit de Julie, la contemple un moment, & revient ſur la Scène tout égaré.*) Qu'ai-je vu!.. Ah! qu'ai-je vu!... Un mouvement qu'elle aura fait pendant ſon ſommeil, a dérangé le voile qui couvroit ſon ſein, & tous les tréſors qu'il renferme ont frappé mes regards brûlans. J'ai pu même, j'ai oſé contempler un moment ces enchanteurs redoutables.... O

charmes de Julie, prenez pitié de moi: laiſſez-moi, cruels, ne me pourſuivez pas davantage. Où me cacher, où fuir, pour me ſouſtraire à leur puiſſance ? Je les vois encore, je les ſens, je les ſens palpiter contre mon cœur. Tous les traits du déſir, tous ſes ſerpens, tous ſes poignards me déchirent. Ce n'eſt plus de l'amour que j'éprouve, c'eſt de la rage, c'eſt de la fureur. Je brûle; l'excès même de mon délire m'ôte le pouvoir d'y ſuccomber: mes genoux fléchiſſent, mes pieds chancellent, mes yeux ſe troublent, je ne vois plus, je n'entends plus, je me meurs. (*Il tombe dans un fauteuil, & y reſte quelques minutes; tout-à-coup il ſe relève.*) Et je pourrais réſiſter plus long-tems à cet affreux ſupplice! Non, non, je ſuis homme, & le Ciel ſans doute, le Ciel n'attend pas de moi la force d'un Dieu. (*Il s'élance vers le lit, & s'arrête.*) Que fais-tu, malheureux! Que fais-tu, ô le plus forcené des amans! Implore-le, ce Ciel que tu outrages, implore-le ſur l'heure; demande-lui le courage qui te manque, lui ſeul peut te l'accorder. (*Il ſe met à genoux au milieu du Théatre, & lève les mains au Ciel.*) Je t'implore donc, ô mon Dieu! ôte-moi ce cœur tout de flamme qui brûle maintenant dans ma poitrine, & donne-m'en un autre, un autre que je puiſſe maitriſer. L'homme, je le vois, ne peut rien ſans ton ſecours. Je m'humilie, je me proſterne devant toi: prends pitié de ma faibleſſe. (*Il ſe relève.*) Le Ciel m'exauce, bientôt peut-être ſon ſecours deviendrait inutile; profitons du moment, & fuyons à l'heure-même, fuyons, pour aſſurer mon triomphe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Même Décoration que dans le premier Acte.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule.*

Je n'avais porté que des coups mal assurés, ma rivale vit encore. Elle vit, & Lindor l'aime, & Lindor en est aimé. Souffrirai-je plus long-tems qu'on me l'enlève ? Non, non, il faut la punir. Qu'elle tremble ! Je n'emploierai plus, comme tantôt, le secours d'un vain mensonge ; tous les moyens sont permis à l'amour outragé, à l'amour furieux..... Médée ! noire Médée !.... viens servir ma vengeance. Je me trouve dans une situation semblable à la tienne..... Toutes deux trahies par un infidèle ; notre injure est la même.... Noire Médée ! accours.... prête-moi.... Mais on frappe.. Qui est-ce qui peut venir à cette heure ? (*Elle ouvre la porte.*)

SCENE II.

LA MARQUISE, UN GARÇON APOTHICAIRE, *une phiole à la main.*

LA MARQUISE, *d'un ton terrible.*

Qui es-tu ? que demandes-tu ?

LE GARÇON, *bégayant.*

Je.... je.... je.... ſuis.... je ſuis.... ga.... gar.... ga.....

LA MARQUISE.

Finis donc, avec ton bredouillement ; penſes-tu que j'aye du tems à perdre ? Tu es, dis-tu....

LE GARÇON.

Gar.... ga.... gar.... garçon.... A....

LA MARQUISE.

Belle nouvelle que tu m'apprends ! je vois bien que tu n'es pas une fille.

LE GARÇON.

Ga.... gar....çon Apo.... Apothi....

LA MARQUISE.

Garçon Apothicaire, n'eſt-ce pas ? Et c'eſt le Médecin qui t'envoie, ſans doute, & qui t'a ordonné d'apporter cette phiole pour Julie ? (*A part.*) Que le haſard me ſert bien !

LE GARÇON, *présentant la phiole.*

Voi....là...là ..là voi...là u...u...ne....

LA MARQUISE, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voici pour dénouer ta langue : tâche de te faire entendre plus clairement, & plus promptement, sur-tout. (*A part.*) Il ne faut pas qu'on me voye ici seule avec cet homme.

LE GARÇON, *bégayant plus que jamais après qu'il a reçu l'argent.*

Voi...là....là....là.... une voi.... une émul.... une mul... mule....le....le.... la.... voilà.

LA MARQUISE.

O quel supplice ! il bégaye plus fort qu'auparavant. Explique-toi par signes, tu te feras mieux entendre, peut-être. (*Le Garçon lui fait signe que ce qu'il tient est fait pour être bu.*) Donne, je t'entends ; il faut faire boire ceci à Julie ; mais est-ce aujourd'hui, est-ce demain ; est-ce d'un seul trait, ou à plusieurs reprises ?

LE GARÇON, *bégayant un peu moins.*

Au...jour...jourd'hui...d'hui... de trois...trois... en... de trois en... trois... heu... trois heures.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est pour aujourd'hui, de trois heures en trois heures. J'ai eu bien de la peine à lui arracher ces précieuses paroles. Va-t-en, on fera ce que tu dis. (*A part.*) Ou plutôt ce que tu ne dis pas.

SCENE III.

LA MARQUISE, *seule.*

JULIE va revenir ; sa Garde commencera par lui en donner un verre : le poison que j'apporte agit ordinairement une heure ou trois-quarts d'heure après qu'on l'a pris. Ainsi, dans trois ou quatre heures je serai vengée..., je serai vengée !... Quel bonheur !... Mais ce maudit bredouilleur m'a fait perdre assez de tems ; profitons de celui qui me reste. (*Elle met du poison dans la phiole qu'on vient d'apporter.*) Dans trois ou quatre heures je serai vengée.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LINDOR.

LA MARQUISE.

D'OU venez-vous donc, à l'heure qu'il est ? Est-ce ainsi que vous gardez votre malade ?

LINDOR.

Je n'étais pas bien loin, Madame.

LA MARQUISE.

On l'est toujours trop, quand on quitte une maison

où il y a un être qui souffre, & qui, à chaque instant, peut avoir besoin de secours.

LINDOR, *avec inquiétude & finesse, mêlées d'un respect affecté.*

Je commence à comprendre que j'ai eu tort, en effet, de m'éloigner, & je suis bien fâchée, Madame, de vous avoir laissée ici toute seule.

LA MARQUISE.

Je vous pardonne cette négligence, & même vos impertinences de tantôt, pourvu que, désormais, vous veilliez avec plus de soin sur la santé de Julie. Vous savez combien je l'aime, & combien je serais inconsolable s'il lui arrivait un désastre. Tenez, voyez-vous cette phiole que l'on vient d'apporter ?

LINDOR.

Oui, Madame; c'est sans doute l'émulsion que le Médecin a tantôt ordonnée.

LA MARQUISE.

Vous savez qu'il faut en donner à Julie un verre de trois heures en trois heures.

LINDOR.

Oui, Madame, le Médecin l'a dit tantôt.

LA MARQUISE.

Le Garçon Apothicaire vient de le redire, ainsi n'allez pas y manquer.

LINDOR.

Je n'y manquerai pas, Madame.

LA MARQUISE.

Cette potion peut faire beaucoup de bien à Julie.

LINDOR.

(*A part.*) Beaucoup de mal, peut-être.

LA MARQUISE.

Et vous concevez ma ſatisfaction, ſi je vois bientôt Julie n'avoir plus beſoin ni de Médecins, ni de remèdes. (*A part.*) Dans trois heures je ſerai vengée.

SCENE V.

LINDOR, *ſeul.*

JULIE en effet pourrait bien n'avoir plus beſoin de Médecin ni de remèdes, ſi je ſuivais les conſeils de cette Furie. Comme elle avait les yeux hors de la tête, lorſqu'elle a prononcé ces dernières paroles! Elle a affecté de prendre un air doux & calme; mais comme il était ſombre & terrible! Le crime a beau vouloir s'approprier les traits de l'innocence, ſa difformité perce toujours à travers le maſque dont il ſe couvre, & le viſage, quoiqu'on en diſe, ſe reſſent toujours un peu des affections de l'ame. Cette méchante femme a été ſeule ici pendant long-tems; c'eſt à elle, ſans doute, que le Garçon Apothicaire a remis cette bouteille. Si ſa main perfide avait ôſé.... Je frémis.... Mais pourquoi aurait-elle craint de

commettre ce crime ? N'a-t-elle pas voulu tantôt donner la mort à Julie, en lui apprenant la nouvelle de mon prétendu mariage avec la Baronne ? La calomnie eſt un poiſon que la langue diſtille ; ſa main a pu en gliſſer un plus réel dans cette phiole.... Oui, l'air de la Marquiſe, ſa jalouſie implacable, le tems qu'elle a paſſé ici pendant ma courte abſence, tout me dit, tout m'annonce que cette potion eſt empoiſonnée.... Mais comment faire, pour m'en aſſurer ?... Je vais en boire quelques gouttes... Et, dès qu'elles agiront ſur moi, averti par mes douleurs, j'avertirai Julie.... Mais ſi l'effet de ce poiſon eſt tel qu'il me donne la mort ſur l'heure !... Eh bien ! ne ſerai-je pas trop heureux de mourir pour Julie ?..... Allons, c'eſt du nectar que je vais boire. (*Il boit quelques gouttes de la potion.*) Elle a un goût bien déſagréable ; & notre Docteur cependant n'ordonne jamais que des choſes douces & faciles à prendre.... Puiſſé-je avoir deviné !... Je ſerai bien payé de mes tourmens, par le plaiſir de les avoir épargnés à Julie..... Mais la voici.

SCENE VI.

JULIE, *conduite par ſes Femmes*, LINDOR.

LINDOR.

Eh bien ! Mademoiſelle, il paraît que le ſommeil vous eſt ſalutaire, & vous voilà bien revenue de votre évanouiſſement, Dieu merci.

JULIE.

Cela eſt vrai, Roſe, il y avait tant de nuits que je ne dormais pas. J'ai à vous parler en particulier. (*A ſes Femmes.*) Vous pouvez vous en aller, vous autres, je vous ferai appeller quand j'aurai beſoin de vous. (*Elles ſortent.*) Eh bien ! Roſe, après ce que vous avez entendu, oſerez-vous prendre encore le parti de Lindor ? Me direz-vous encore qu'il m'eſt fidèle, que les diſcours de la Marquiſe ſont des menſonges, & ſes accuſations des fauſſetés ?

LINDOR.

Oui, Mademoiſelle, oui, je le dirai plus que jamais. Lindor eſt accuſé, il ne peut ſe défendre ; mais je ſuis sûre de ſon innocence ; &, ſi Lindor pouvait ſe faire mieux entendre.....

JULIE.

Eh ! que pourroit-il me dire qui ne déposât contre lui ?

LINDOR.

Ce qu'il pourrait vous dire ! Ah ! Mademoiſelle, un amant innocent ne perd pas le tems en paroles : & un mot, un geſte, un regard lui ſuffiſent pour ſe juſtifier ; il n'eſt jamais plus éloquent que lorſqu'il ſe tait : ſes yeux lancent des éclairs, & il ſort des foudres de ſon ſilence.

JULIE.

Ecoutez, Roſe ; Lindor eſt peut-être innocent, je le ſouhaite bien plus que vous-même ; mais s'il l'eſt, qu'il me le prouve, je vais lui en offrir les moyens : je viens de lui écrire une Lettre que je crois pouvoir vous montrer, puiſque vous ſavez mon infortune.

LINDOR.

Eh quoi ! vous avez eu aſſez de forces pour écrire ?

JULIE.

J'ai raſſemblé toutes celles qui me reſtaient, & mon courroux m'en a fourni de nouvelles. (*Elle tire une Lettre de ſon ſein.*) Tenez, Roſe, liſez.

LINDOR, *liſant.*

« J'apprends à l'inſtant même que vous venez de partir pour la campagne avec la Baronne de Solange. Votre équipage était magnifique, votre habit ſuperbe, (*Il regarde ſes vêtemens.*) » votre cortège nombreux : on m'a » ajoûté que vous deviez bientôt épouſer cette femme ; » que peut-être même vous l'aviez déja épouſée. Que » dois-je croire de ces bruits ? Sont-ils fondés ou non ? » Je ſouffre à cauſe de vous, de vous ſeul, je vous le

» déclare; ma maladie m'a mise au bord du tombeau, & » je ne tarderai pas à y descendre, si cette nouvelle est » véritable. Dites-moi ce qu'il faut que j'en pense, & » achevez de me tuer, si en effet vous êtes l'époux de la » Baronne ».

JULIE.

Vous pleurez, ma pauvre Rose: ne me cachez point ces larmes, ma bonne amie, elles partent d'un bon cœur. Vous pleurez, & il est livré peut-être à la joie tumultueuse d'une nôce. Vous pleurez, & il se divertit peut-être; & il ne songe plus à moi, & il ne daigne pas même s'informer si j'existe encore. Semblable à ces vils assassins qui n'osent point regarder en face leur victime, il a plongé le poignard dans mon cœur, & a détourné la tête. Croyez-vous qu'il réponde à cette Lettre, ma bonne amie?

LINDOR.

S'il y répondra, Mademoiselle! en douter, ce seroit un crime.

JULIE.

Vous m'avez dit tantôt que vous auriez des occasions de me donner de ses nouvelles; c'est par votre mère, sans doute. Elle a eu, & peut avoir encore, des relations avec lui; portez donc cette Lettre à votre mère, recommandez-lui bien de la remettre à l'infidèle, & tâchez surtout, si vous voulez encore me trouver vivante, de ne pas revenir sans une réponse. Il m'en faut une, ou bientôt.....

LINDOR.

Vous l'aurez, Mademoiſelle, vous l'aurez, je vous le jure : je vole chez ma mère....

JULIE.

Attendez, attendez ; nous faiſons une belle étourderie.

LINDOR.

Quoi donc ?

JULIE.

La Lettre n'eſt point cachettée, & il n'y a point d'adreſſe. Vous devez avoir là l'écritoire du Médecin, du papier & de l'encre ?

LINDOR.

Oui, Mademoiſelle.

JULIE.

Eh bien ! écrivez deſſus : A Monſieur, Monſieur....

LINDOR.

Mais, Mademoiſelle, ne faudrait-il pas que vous miſſiez l'adreſſe vous-même ?

JULIE.

Je m'en garderai bien : l'infidèle connoît mon écriture ; en la voyant, il pourrait ne pas décacheter la Lettre, & me la renvoyer ſans l'avoir lue.

LINDOR, *mettant l'adreſſe.*

(*A part.*) Sans l'avoir lue.... (*Haut.*) L'adreſſe eſt miſe.

JULIE, *tirant un cachet de sa poche.*

Tenez, voilà un cachet où mon chiffre est mêlé au sien. Hélas! il n'y a plus que ces nœuds entre nous; le cruel a brisé tous les autres.

LINDOR, *cachettant la Lettre.*

(*A part.*) Elle ne dit pas un mot qui ne me déchire.

JULIE.

Avez-vous fini, Rose?

LINDOR.

Oui, Mademoiselle.

JULIE.

Eh bien! allez vîte, & revenez le plutôt possible.

LINDOR.

Comptez sur mon zèle. Mais vous, qu'allez-vous faire tandis que je ferai hors d'ici?

JULIE.

Hélas! que puis-je faire? si ce n'est de penser à lui!

LINDOR.

La crise de tantôt vous a bien fatiguée; si, pendant que je ferai votre commission, vous pouviez un peu dormir....

JULIE.

Un peu dormir? Je n'y penserais plus, alors, mais je pourrais y rêver. Vous avez raison, ma chère; allons, je vais tâcher de dormir. Arrangez-moi les oreillers. (*Il*

arrange les oreillers, & lui poſe la tête de manière qu'elle ne peut rien voir de ce qui ſe paſſe ſur le Théatre. (*Julie continuant.*) C'eſt bien, ma chère, me voilà à merveille. Allez maintenant, ne perdez pas une minute.

LINDOR.

Soyez sûre que je n'en perdrai pas une ſeule. Bon! (*A part.*) Cette poſition favoriſe mon projet. Il eſt impoſſible qu'elle me voye : feignons d'aller chercher la réponſe, & faiſons-la moi-même, puiſque la Lettre m'eſt adreſſée. (*Il ſe met à une table, & écrit avec beaucoup de vivacité. Il va enſuite à la porte, fait ſemblant de l'ouvrir, & s'approche de Julie la Lettre à la main. Julie ayant entendu du bruit à la porte, tourne la tête.*)

JULIE.

Eh quoi! Roſe, ſi-tôt de retour?

LINDOR.

N'en ſoyez pas ſurpriſe, Mademoiſelle; je n'ai pas eu beſoin d'aller chez ma mère pour faire parvenir la Lettre à Lindor. Comme il eſt ici....

JULIE.

Il eſt ici!

LINDOR.

Oui, Mademoiſelle, ici même. Voyez, après cela, s'il a été à la campagne, comme vous l'avait dit la Marquiſe : voyez, ſur-tout, s'il a épouſé la Baronne. Apprenez qu'il a eu la prudence de ſe déguiſer, pour

venir demander de vos nouvelles aux gens de votre père ; que l'ayant trouvé là-bas à votre porte, & que l'ayant reconnu, je lui ai remis votre lettre, qu'il a lue avec un plaisir inexprimable ; & que me faisant entrer tout de suite dans la maison voisine, il a écrit sur ses genoux, & m'a confié celle que je vous apporte.

JULIE.

Ah, donnez, je ne me sens pas d'aise. Il s'est déguisé, dites-vous, pour venir savoir de mes nouvelles!

LINDOR.

Oui, Mademoiselle ; mais sa lettre pourra encore mieux vous instruire. Lisez.

JULIE, *lisant.*

« Avez-vous pu croire, Mademoiselle, que j'aimerais » jamais une autre que vous ? Avez-vous pu croire que » j'en épouserais une autre ? Vous souffrez à cause de » moi, dites-vous : ah ! Julie, j'ai souffert, & je » souffrirai bien davantage à cause de vous-même. » Sachez que d'aujourd'hui je ne me suis entretenu qu'a- » vec vous, que tout aujourd'hui j'ai été dans votre » chambre, que c'est moi qui vous ai soignée, qui vous » ai gardée, & qui vous garde encore..... ».

JULIE, *poussant un cri.*

Ah ! Lindor ! c'est donc vous !

LINDOR, *tombant à ses genoux.*

Oui, belle Julie, c'est moi-même ; c'est l'Amant le plus tendre, le plus passionné & le plus fidèle, qui n'a pris

pris ce déguiſement que pour te garder; & qui, pendant tout le tems qu'il a paſſé avec toi, ſoit que tu aies veillé, ſoit que tu aies dormi, n'a point ceſſé de t'adorer & de te reſpecter à l'égal de l'Être-Suprême.

JULIE.

Ce n'eſt donc pas un rêve! Je me touche, je te regarde, ne ſachant qu'imaginer. Eſt-il bien sûr que tu ne ſois pas une ombre vaine? Une de ces vaines images qu'enfante le ſommeil, & que le réveil détruit? Eſt-il vrai que je ne dors plus, & que tu ſois Lindor?

LINDOR.

Oui, je ſuis Lindor; oui, je ſuis ton Amant, ton Ami. Ce n'eſt pas une illuſion, ce n'eſt pas une ombre vaine qui t'abuſe.

JULIE.

Arrête, malheureux, arrête. Ne détruis point mon preſtige. Songe que tu es dans la maiſon de mon père: ſonge... ſonge que tu n'as pu y pénétrer qu'à la faveur d'un déguiſement criminel, & comme un vil ſuborneur. Songe que tu as violé tous les droits du Ciel & des hommes.... Fuis donc, fuis pour jamais, ou laiſſe-moi croire que je dors encore. Laiſſe.... laiſſe le ſommeil couvrir ton audace de ſes ombres favorables, lui ſeul peut excuſer ton forfait & mon délire.

LINDOR.

Mon forfait! Que dis-tu! Ah! trop injuſte Amante, je t'ai vue pendant ton ſommeil, je t'ai vue ſans voile.....

JULIE.

Sans voile! Ah! malheureuſe!

LINDOR.

Oui, ſans voile : mais raſſure-toi, Julie, mes regards t'en ont ſervi, ils ſont purs comme mon ame, ils ont mis l'innocence à couvert de mes tranſports, ils l'ont défendue contre moi-même. Oui, Julie, j'ai vu tes charmes dans tout leur éclat, dans toute leur ſplendeur divine; mais je te jure ici, par ces charmes que j'adore, par toi, par notre amour, par tout ce que deux cœurs ont de plus ſacré; je te jure que ma bouche les a reſpectés, que mes yeux ni mes mains n'ont point oſé profaner ce qu'il faut que le Ciel révère. La vierge enfin, la vierge qui portait ces habits avant moi, n'était pas plus pure que moi même. Oſe donc me regarder ſans crainte, oſe....

JULIE.

Ah! Dieu! Si c'eſt un ſonge, puiſſé-je ne m'éveiller jamais!

LINDOR, *montrant ſes habits.*

Le voilà donc cet habit ſuperbe que j'ai pris aujourd'hui pour épouſer la Baronne! Le voilà, cet équipage magnifique. Où ſont ces courſiers, ces valets, & cette pompe qui m'environnait?

JULIE.

Ah! Pardonne, cher Amant, pardonne. Je ſuis coupable de t'avoir ſoupçonné, mais n'abuſe point des droits que te donne mon injuſtice. Tu n'étais que trop

fidèle, tu n'étais que trop généreux, & je ſuis bien punie & bien humiliée ſans doute, puiſque malgré l'audace que tu as eu de pénétrer juſqu'à moi, ta retenue & tes vertus veulent que moi-même te pardonne; mais penſes-tu que mon père aura la même indulgence; penſes-tu, s'il te découvre ainſi traveſti dans l'appartement de ſa fille, penſes-tu qu'il ne ſe porte point aux plus grands excès contre toi? Il eſt tendre, mais ſévère: il m'aime comme ſa fille, mais tu es le fils de ſon ennemi. Fuis donc, ſi tu m'en crois; fuis, avant qu'il arrive; dérobe-toi à ſa juſte colère.

LINDOR, *commençant à ſentir les effets du poiſon.*

L'état où je me trouve ſaura le déſarmer. Il aura pitié de mes ſouffrances.

JULIE.

Je crois l'entendre. (*A part.*) Dieu! veillez ſur ce que j'aime.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, LE MÉDECIN. (*Lindor eſt ſouffrant à l'un des côtés du Théâtre.*)

LE COMTE.

Eh bien! ma fille, votre nouvelle Garde a-t-elle eu bien ſoin de vous? Le Docteur avait commandé qu'on vous donnât un verre d'émulſion de trois en trois heures. A-t-elle ſuivi exactement l'Ordonnance? Que vois-je! la bouteille eſt pleine encore! il ſemble qu'on y a touché à peine. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Eh quoi! le Docteur n'a ordonné qu'un remède, & on publie de le faire? Je n'entends pas cela, & je vais, moi, t'en verſer un verre & remplir les fonctions de la Garde. (*Il verſe un verre d'émulſion & va le donner à ſa fille.*)

LINDOR, *ſe traînant juſques vers le Comte, & d'une voix entrecoupée & expirante.*

Arrêtez, arrêtez.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle? Parce que vous n'avez pas fait votre devoir, vous ne voulez pas qu'un autre le faſſe?

LINDOR, *tombant ſur un ſiège ou par terre.*

Arrêtez, vous dis-je, elle eſt empoiſonnée.

LE COMTE, *laiſſant tomber le verre.*

Qu'entends-je! Elle eſt empoiſonnée! (*A Lindor.*) Expliquez-vous, Mademoiſelle: Qu'eſt-ce que vous voulez dire? Je ne comprends pas.... Mais Ciel! comme elle eſt changée! La pâleur de la mort eſt ſur ſon viſage, tous ſes traits ſont renverſés....

JULIE, *courant auprès de Lindor.*

Attends, attends, que nous mourrions enſemble.

LE COMTE, *avec ſévérité.*

Monſieur le Docteur, m'expliquerez-vous ce myſtère? La Garde-Malades expirante, & ma fille prête à être empoiſonnée par un remède que vous avez ordonné.

LE MÉDECIN.

Monſieur le Comte, ma probité eſt connue, & je ne deſcendrai point à m'excuſer. Je vois que cette fille a été empoiſonnée; elle en a tous les ſymptômes, & j'en ſuis auſſi étonné & non moins indigné que vous-même; mais le poiſon n'eſt pas mortel, quand on y apporte un prompt remède, & j'ai ſur moi un antidote qui a ſouvent fait des merveilles. Tenez, Mademoiſelle, voici d'une pâte qui appaiſera vos douleurs: mangez-en vîte ce morceau, & tâchez de vous remettre. Cependant, dites-nous comment cette bouteille a été empoiſonnée, & comment vous l'avez été vous-même? (*Au Comte.*) Raſſurez-vous, Monſieur, la vérité peut encore ſortir de ſa bouche.

LINDOR, *avec de grands efforts.*

La Marquiſe... Un eſſai funeſte... J'ai craint pour Julie... Ah! quels tourmens!

LE COMTE.

La Marquiſe.... Un eſſai funeſte.... Je n'y comprends rien.

LE MÉDECIN.

Je n'y comprends pas davantage.

JULIE, *ſe relevant.*

Eh bien! mon père, je l'entends moi, ou plutôt je devine. Me promettez-vous de m'écouter ſans m'interrompre? Et je vais tout vous expliquer.

LE COMTE.

Je te le promets, ma fille.

JULIE.

Sachez d'abord que cette Garde-Malades n'eſt point une femme; c'eſt Lindor, c'eſt mon Amant.

LE COMTE, *furieux.*

Eh quoi! Un homme déguiſé auprès de ma fille, & le fils de mon ennemi!

JULIE, *avec dignité.*

Vous manquez à votre promeſſe, mon père: écoutez-moi juſqu'au bout; je vous en conjure. Je n'ignore pas combien je vous offenſe par l'aveu que je viens de faire, & combien Lindor & moi ſommes coupables à vos yeux. (*Montrant le Docteur.*) Mais Monſieur eſt

accuſé quoiqu'innocent, il s'agit de le juſtifier; c'eſt un ſoin qui me regarde; c'eſt un devoir, ſouffrez que je le rempliſſe. Quand je n'aurai plus rien à craindre pour l'innocence, le crime ſubira ſon châtiment, & ne craignez pas qu'aucune de vos deux victimes vous échappe. J'aime Lindor; oui, je l'aime, & je l'avoue hautement, parce qu'il va mourir, & que je ne tarderai pas à le ſuivre. Lindor m'aime auſſi depuis longtems; vous ne l'ignorez pas, mon père: il vous a fait demander ma main, vous le ſavez, & vous ſavez bien encore que vous la lui avez refuſée. Ce refus, je dois auſſi l'avouer, a été la ſeule cauſe de ma maladie. Voilà ce que d'abord j'ai dû vous rappeller & vous découvrir. Paſſons maintenant à l'explication des mots entrecoupés qui viennent d'échapper à Lindor, & que la douleur ne lui a pas permis de rendre intelligibles. *La Marquiſe*.... a-t-il dit, ſans pouvoir aller plus loin; vous la connaiſſez, elle eſt emportée dans ſes paſſions, altière, vindicative, jalouſe: Lindor allait chez elle avant de m'avoir vue, c'eſt même chez elle que nous avons fait connaiſſance. Il a tout-à-coup ceſſé de lui rendre des ſoins; elle aura cru qu'il l'avait quittée pour moi: elle ſe ſera trouvée ici toute ſeule, & c'eſt elle, n'en doutez pas, qui aura mis du poiſon dans ce vaſe, uniquement pour ſe venger de moi: Lindor aura ſoupçonné cette perfidie. Ces mots, *un eſſai funeſte*, annoncent qu'il a fait l'eſſai du breuvage: il aura voulu voir par lui-même ſi en effet il était empoiſonné; & pour m'épargner la mort, il ſe la ſera donnée. Mais il eſt

juſte qu'à mon tour je périſſe, & que le même tombeau réuniſſe deux êtres qui n'ont vécu que pour s'aimer. Je vai donc.... (*Elle va prendre un verre d'émulſion & ſe diſpoſe à l'avaler.*)

LINDOR.

Arrêtez, Julie, arrêtez : je n'avais avalé que quelques gouttes du breuvage : mes douleurs ſont diſſipées : le remède de Monſieur le Docteur m'a guéri, & je le ſuis plus encore, par l'aveu que vous venez de faire. Je venais pour mourir avec vous, ou plutôt, pour vous ſupplier de vivre. Le courroux de votre père m'annonce qu'il nous faut renoncer à l'eſpoir d'être jamais unis : vous m'aimez, vous venez de me le dire, laiſſez-moi donc deſcendre ſeul au tombeau. Vous m'aimez, quel bonheur pourrais-je encore eſpérer ſur la terre ? Je n'ai fait que goûter la liqueur terrible, je la vais épuiſer. *Il veut boire auſſi un verre d'émulſion.*

LE COMTE.

Arrêtez vous-même : je vous ai écoutés tranquillement l'un & l'autre ; écoutez-moi à votre tour, & vous allez voir ſi je ſais concilier la tendreſſe paternelle avec la juſtice.

LINDOR.

Ce breuvage me procurerait une mort trop douce, vous m'en deſtinez une plus cruelle, je le vois ; puniſſez-moi donc, Monſieur, puiſque le poiſon a épargné ma vie ; mais n'étendez point votre courroux ſur votre

fille. Je ſuis ſeul coupable; c'eſt à ſon inſçu, vous devez en être bien sûr, que je me ſuis introduit dans cet aſyle: c'eſt à ſon inſçu, que j'ai paſſé des nuits entières auprès d'elle. Ce crime eſt grand ſans doute, mais gardez-vous de croire que j'aie pouſſé plus loin mon audace. On ne peut aimer votre fille ſans la reſpecter: un Ange communique ſa pureté au faible mortel qui l'adore. Je jure donc à vos pieds.... (*Il tombe aux genoux du Comte.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *au Comte.*

VOILA, Monſieur, une lettre que l'on vient d'apporter de la part de Madame la Marquiſe.

LE COMTE, *avec bonté, à Lindor.*

Levez-vous, mon ami... Que me veut cette femme! Après avoir cauſé nos malheurs, voudrait-elle encore y inſulter? Liſons. « Ta fille fut ma rivale, ta fille doit » n'être plus; n'ayant pu la priver du jour, en lui ap» prenant le mariage ſuppoſé de mon infidèle, j'ai eu » recours au poiſon, véritable vengeur des Amans ou» tragés. Le breuvage qui devait la rendre à la vie, a » dû lui donner la mort: c'eſt moi qui l'ai empoiſon» née; & comme les crimes que l'amour fait com-

» mettre, ne tiennent point de la lâcheté, je me hâte » de t'apprendre que je suis seule coupable, afin que tu » n'accuses pas un autre de mon forfait. Apprends » aussi, que par une suite de cette grandeur & de ce » courage que l'amour inspire, apprends que je me suis » punie : le même poison qui t'a privé de ta fille, coule » à présent dans mes veines, & je ne serai plus moi- » même quand tu liras ce billet : il m'importe fort peu » que tu dévoiles mon crime, ou que tu le tiennes » caché : je meurs contente, puisque je meurs vengée.

« LA MARQUISE DE VIEILHORME ».

Ah, Lindor ! Ah, ma fille ! Quel bonheur que cette méchante femme se soit fait justice ! Je dois vous la faire à mon tour. Ecoutez-moi donc, je vous prie.

(*A Julie.*) Penses-tu, ô ma fille, qu'en avouant si noblement ses fautes on ne les expie pas.

(*A Lindor.*) Et vous, sans qui ma fille ne serait plus ; vous, le plus généreux & le plus tendre des Amans, pensez-vous qu'un être qui sacrifie ses jours pour sa Maitresse, ne l'ait pas conquise, & qu'on ne doive point la lui offrir comme son propre bien ?

Voilà ce que vous avez fait l'un & l'autre, c'était votre devoir, le mien va être rempli. Lindor, vous avez de la naissance, de la fortune, & des mœurs sur-tout, bien préférables aux deux autres. Quand vous m'avez fait demander ma fille en mariage, j'ai eu tort de vous la refuser : votre père fut mon ennemi, il est vrai, & depuis long-temps il règne une grande haine entre nos deux familles ; mais l'amour est étranger à

tous ces débats, & l'acte le plus saint de la Nature & de la Loi, un mariage enfin, ne doit être, ni un marché, ni un traité de politique. Ma fille, quand vous m'avez fait entendre que vous seriez charmée d'avoir Lindor pour époux, j'ai eu tort encore, & très-grand tort, de vous en offrir un autre. C'est de ma sotte prévention & de mon entêtement, que sont nés en partie tous les malheurs d'aujourd'hui. Approchez-vous donc tous deux. (*Il les prend par la main, & les offre l'un à l'autre.*) Ma fille, voilà Lindor. Lindor, voilà ma fille. Je ne vous dis point, je vous la donne, vous vous êtes donnés depuis long-temps l'un à l'autre; il y a long-tems aussi que j'aurais dû approuver ce don: je l'approuve, soyez heureux.

JULIE.

Ah! mon père!

LINDOR.

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas!

LE COMTE.

Allons, allons, point de remerciemens. (*A Lindor.*) Je lui ai donné la vie, vous la lui avez conservée, lequel de nous deux a plus de droits sur elle? Un Notaire, un Notaire, voilà maintenant tout ce qu'il nous faut. (*Au Médecin.*) Quant à vous, Monsieur, que mes soupçons ont outragé, il me sera plus difficile de réparer....

LE MÉDECIN.

Ces enfans sont heureux, tout n'est-il pas réparé?

Eſt-il ſi étonnant d'ailleurs, qu'un Médecin tue ſans le vouloir, & empoiſonne ſes malades ? J'aurais pu faire comme tant d'autres. (*Montrant Lindor.*) Voilà le vrai Médecin qu'il fallait à Julie, ſa préſence rend la mienne inutile. Adieu, Monſieur le Comte, un peu moins d'amour pour les remèdes, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE COMTE.

J'y conſens : mais pour cela, Docteur, continuez, je vous prie, d'être l'ami & le Médecin de la maiſon.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA DILIGENCE DE LYON,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

Se croire un Perſonnage, eſt fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois.
C'eſt proprement le mal Français,
La ſotte vanité nous eſt particulière.

LA FONTAINE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE SALVATOR.
MILADY SEMOURS.
MILORD BRUMTON.
MORON, Ecuyer du Prince.
UN MAITRE-D'HOTEL.
UN COEFFEUR.
UN TAILLEUR.
LA PRÉSIDENTE DE TONANVILLE.
Mademoiſelle POUF, Marchande de Modes.
L'HOTESSE.
UNE SERVANTE.
PLUSIEURS OFFICIERS DE JUSTICE.
UN NOTAIRE.

La Scène eſt dans une Auberge de Village.

LA DILIGENCE DE LYON.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

Eh bien ! Moron, que dis-tu de notre aventure ?

MORON.

Je dis, Monſeigneur, que j'admire votre ſang-froid, votre préſence d'eſprit, & ſur-tout votre courage. Vous ne démentez point la race auguſte dont vous deſcendez.

LE PRINCE.

Laiſſe-là mon courage & ma race auguſte, &

réponds-moi : où étais-tu quand je me défendais contre ces trois hommes ?

MORON.

Ma foi, Monſeigneur, comme je n'ai point eu des Héros pour ayeux, & que mon métier n'eſt point celui des armes, ne pouvant pas être acteur dans le combat, je me ſuis caché derrière une haye, d'où j'ai été ſpectateur tout à mon aiſe.

LE PRINCE.

Me laiſſer ſeul contre trois ! Et ſi j'avais ſuccombé?...

MORON.

Oh ! je vous connais : je ſavais bien que vous vous en tireriez avec gloire. Dans tout autre cas, vous auriez vu ſi Moron eſt un brave homme.

LE PRINCE.

C'eſt-à-dire que tu ſerais venu à mon ſecours, ſi les voleurs avaient été en plus grand nombre.

MORON.

N'en doutez pas : j'aurais fait alors des prodiges ; mais vous n'aviez pas beſoin de moi ; un bras comme le vôtre eſt bien aſſuré du triomphe. Convenez cependant, malgré l'honneur qui doit vous revenir de cette victoire, convenez Monſeigneur, que de pareilles rencontres ſont bien déſagréables.

LE PRINCE.

Mais non. Si notre Poſtillon n'avait pas été tué, celle-ci ne m'eut point paru telle. Jamais je n'avais

vu

vu de Voleurs, & je ne ſuis pas abſolument fâché de ſavoir comment ſont faits ces meſſieurs.

MORON.

Quoique vous en diſiez, Monſeigneur, ce ſont de vilaines connoiſſances à faire.

LE PRINCE.

Conviens, Moron, que nous en avons fait qui ne le ſont guères moins, en venant juſqu'ici par cette maudite diligence. Vit-on jamais des perſonnages plus extravagans, plus triſtes, & ſur-tout plus impertinens que nos compagnons de voyage?

MORON.

Je conviens qu'ils ne ſont pas aimables. A peine nous ont-ils regardés, quand nous ſommes montés dans la voiture: je crois même que l'un deux ne m'a pas rendu le ſalut.

LE PRINCE.

J'ai fait quelques queſtions à mon voiſin, qui m'a répondu d'un air de protection tout-à-fait riſible. Veulent-ils ſe faire paſſer pour de grands Seigneurs? ou le ſont-ils en effet?

MORON.

Eux de grands Seigneurs? Ah! Ne le croyez pas il n'eſt pas d'uſage en France que de grands Seigneurs voyagent ainſi par la diligence de Lyon. Et puis vous vous rappellez bien cet homme court & gros avec

une perruque ronde, un vieux habit d'écarlatte galonné, une canne à pomme d'or à la main.

LE PRINCE.

Celui qui n'a fait que parler du Comte de Celicour son ami ?

MORON.

Juſtement. J'ai ſervi le Comte il y a pluſieurs années, en qualité de valet de chambre. Je crois me ſouvenir que l'homme gros & court qui ſe dit ſon ami, n'étoit que ſon tailleur.

LE PRINCE.

Tu veux rire, Moron.

MORON.

Non vraiment, Monſeigneur. Je ne l'ai pas reconnu bien poſitivement; les phyſionomies changent avec l'âge : il me ſemble bien cependant que cette figure m'a pris meſure d'un habit.

LE PRINCE.

Et les autres ?

MORON.

Ah! les autres, ainſi que lui, ne ſont guères, à ce que je crois, que des habitués d'antichambres.

LE PRINCE.

Tu perds l'eſprit, Moron. Eh quoi! tu veux que tes Meſſieurs qui ne parlent que des Ducs & des Comtes qu'ils voyent tous les jours....

MORON.

Ne soyez pas dupe de leur langage. Ces Messieurs fournissent souvent à crédit des marchandises aux personnes les plus distinguées; fatigués d'attendre leur payement, ils arrivent quelquefois chez leur débiteur avec une Sentence dans leur poche. On les laisse long-tems dans l'antichambre ; mais enfin on les introduit, & ils peuvent dire le soir : j'ai passé la matinée avec Monsieur le Duc un tel ; Monsieur le Comte un tel m'a raconté telle chose : Monsieur le Marquis un tel est l'homme du monde le plus aimable ; il m'a comblé d'honnêtetés : les marauts n'en imposent point en parlant de la sorte : l'homme le moins poli le devient avec ses créanciers.

LE PRINCE.

La diligence étoit composée de quatre hommes & de deux femmes quand nous y sommes montés : tu ne me dis rien de ces dernieres ; les crois-tu du même état que les hommes ?

MORON.

L'une est la Présidente de Tonnenville, femme altiere & arrogante ; l'autre....

LE PRINCE.

Comment sais-tu que c'est une Présidente ?

MORON.

Mon ancien maître s'étant trouvé quelquefois assis à côté d'elle à table ; j'ai pu la contempler à mon aise.

LE PRINCE.

Et ſi elle va te reconnaître ?

MORON.

Oh ! ne l'eſpérez pas. N'ayant jamais daigné jetter les yeux ſur moi, comment voulez-vous qu'elle ſe rappelle mon viſage ?

LE PRINCE.

Et celle qui ſe qualifie de Baronne, & à qui toute la voiture donne ce titre ?

MORON.

Celle-là, Monſeigneur ? Elle m'a décoché des œillades, & même des ſoupirs, qui prouvent qu'elle me diſtingue : ce goût qu'elle me témoigne, pourrait bien annoncer que c'eſt une grande Dame.

LE PRINCE.

Je n'en crois rien, Moron ; il eſt bien ſingulier que tous ces gens-là, n'étant que de plats Bourgeois, ſe donnent les airs de nous protéger ! Pour moi, en voyant leurs manières, j'ai cru être avec autant de Souverains. Candide, comme tu ſais, ſe trouva un ſoir à ſouper avec ſix Rois.

MORON.

Le cas où nous ſommes, Monſeigneur, eſt un peu différent. Quoiqu'Etranger en France, vous êtes Souverain dans vos Etats, & il y a grande apparence que votre Excellence va ſouper avec des Roturiers.

LE PRINCE.

Ah ! Moron, diſtingue, je te prie, celui de nos compagnons qui n'a pas dit un mot pendant toute la route, & qui ſouvent a haufſé les épaules aux impertinences des autres : je juge à ſon ſilence, à ſon maintien, & ſur-tout à ſes habits, que cet homme eſt Anglais, & homme de qualité, ſans doute.

MORON.

Je n'y ai pas trop pris garde : mais voici cet Anglais lui-même qui ne tardera pas à être ſuivi des autres. Voulez-vous que nous parvenions bientôt à les connaître ? Retirons-nous au fond de cette ſalle, & obſervons-les pendant quelques minutes. Ces ſortes de gens-là ſe décèlent vite par des manières de parler analogues à leur profeſſion. Ecoutons-les donc attentivement, ſi vous voulez que je la devine.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, *au fond du Théâtre*; MILORD BRUMTON, UNE SERVANTE.

MILORD.

Hola hé ! Servante ! du feu ! une pipe !

LA SERVANTE.

Une pipe !

MILORD.

Oui, ſans doute : eſt-ce qu'il n'y a point de pipes dans cette Auberge ?

LA SERVANTE.

Monſieur, pardonnez-moi ; mais c'eſt que....

MILORD.

Quoi ! c'eſt que....

LA SERVANTE.

C'eſt que dans ce moment il n'y en a qu'une dont Monſieur ne pourra point faire uſage.

MILORD.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LA SERVANTE.

C'eſt que, Monſieur, nous n'avons ici maintenant que celle de Monſieur notre Charretier.

MILORD.

De Monſieur votre Charretier ! Apportez-la toujours, que m'importe ? Un Charretier n'eſt-il pas un homme ? Et puis en l'eſſuyant bien.....

SCENE III.

MILORD, *seul.*

QUE le Français eſt ridicule quand il voyage! Depuis que je voyage moi-même, & il y á bien des années que j'ai ce goût, je ne crois pas avoir jamais rencontré chez aucune Nation du monde, des perſonnages plus impertinens que nos compagnons, excepté les deux hommes qui nous ſont venus joindre dans la Diligence, & qui paraiſſent plus raiſonnables....

MORON, *au fond du Théâtre.*

Il parle bien de nous, Monſeigneur; vous aviez bien raiſon de dire que cet Anglais était un homme de diſtinction. Les gens comme nous ſe devinent, ſans ſe connaître.

SCENE IV.

MILORD, LA SERVANTE, *ſur le devant du Théâtre*, LE PRINCE, MORON, *au fond du Théâtre.*

LA SERVANTE.

TENEZ, Monſieur, voilà la pipe que vous avez demandée.

MILORD.

Tenez, à votre tour. (*Il lui donne une guinée ſans regarder*).

LA SERVANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que vous me donnez-là, Monſieur?

MILORD, *ſans regarder.*

Je n'en ſais rien.

LA SERVANTE.

Je ne connais pas cette choſe.

MILORD, *regardant.*

C'eſt une guinée.

LA SERVANTE.

Une guinée! C'eſt comme qui dirait une médaille: je n'ai pas beſoin de-çà, je penſe. (*Elle jette la guinée.*) Cependant ce Monſieur a l'air brave, & je ſens que je l'aime. (*Milord tire du tabac de ſa poche, allume ſa pipe & fume*).

SCENE V.

MORON, *ramaſſant la guinée.* LE PRINCE, *toujours au fond Théâtre.*

MORON.

JETTER une guinée ! Quel ſacrilège ! Il eſt ſans façon cet Anglais, il ne reſſemble pas à nos Olibrius & à nos Mijaurées : mais les voici tous à point nommé.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *au fond du Théâtre.* LA PRÉSIDENTE, Mlle POUF, UN MAITRE-D'HOTEL, UN TAILLEUR, UN COEFFEUR, MILORD, *fumant & aſſis à côté d'une table.*

LE TAILLEUR, *à la Cantonnade.*

OUI, ma mie, ſachez que vous êtes une impertinente de me donner une chambre où il n'y a point de robe-de-chambre. Comment voulez-vous que je faſſe demain en me levant ? Faudra-t-il que violant le bel

uſage, je mette le matin un habit habillé, qui doit ne ſe mettre que l'après-dîné? O ma garde-robe, où es-tu? Que n'ai-je pu te porter avec moi! je ne ſerais pas dans l'état où je me trouve. Sachez que j'ai chez moi deux robes-de-chambre & deux douzaines de camiſoles, trois gilets de moleton, ſix pantalons de coutil, trois douzaines de fracs d'Eſpagne ou de Caſtorine, ou de drap verd de Saxe; cinquante redingottes à la Boſtonienne, deux ou trois cens habits habillés, ſoit de drap de Louvier, ſoit de tricot d'Angleterre, ſoit de cannelé de Lyon, ſoit de ratine d'Hollande, ſoit de ſatin de Gênes, ſoit de drap de Vigogne, & tous pleins & double broche. Je ne parle point des habits de livrée de mes gens, il ſerait difficile d'en ſavoir le nombre; & ici, ici! je ne trouve pas ſeulement une robe-de-chambre.

MORON, *au Prince, au fond du Théâtre.*

Quel étalage d'habillemens! C'eſt le Tailleur dont je vous parlais tout-à-l'heure.

LE COEFFEUR.

Vous avez raiſon de vous plaindre, Monſieur, mais je l'ai bien plus que vous mille fois. On n'a point mis de robe-de-chambre dans votre chambre: & moi, diriez-vous que je n'ai trouvé dans la mienne, ni peignoir, ni néceſſaire, ni boîte à poudre, ni poudre griſe, ni poudre rouſſe, ni poudre à la Maréchale, ni pâte d'amandes, ni eſſences, ni caſſolettes, ni toilette enfin, ni toilette; comme ſi un joli homme, un homme

de diſtinction, pouvait ſe paſſer de toilette en quelque pays qu'il ſe trouve. (*D'un ton de Petit-Maître.*) Auſſi demain, Meſdames, je vous en demande pardon d'avance, mais je ſerai à faire peur, je vous en avertis; J'aurai le teint plombé, les yeux caves; & il faudra, oui, il faudra que je me cache, pour ne pas vous faire tomber en ſyncope.

LE PRINCE, *au fond du Théâtre.*

Et celui-là, Moron?

MORON.

Celui-là?..... Poudre à la Maréchale, poudre rouſſe, poudre griſe... Ne voyez-vous pas à ces mots, que c'eſt un Coeffeur de Petites-Maîtreſſes?

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous vous plaignez, Meſſieurs, vous, de n'avoir point de peignoir, & vous point de robe-de-chambre. Cela eſt fâcheux, ſans doute, mais ce qui nous arrive eſt bien plus fâcheux encore. Vous ſavez que dans les bonnes maiſons on met toujours le menu ſur la table, pour inſtruire les convives de ce qui doit leur être ſervi. Diriez-vous qu'il n'y aura point de menu à notre table, & qu'avant de manger nous ſaurons à peine....

LE COEFFEUR.

Point de menu! Qu'entens-je! Cela crie vengeance: point de menu!... (*A part.*) Je ne ſais ce que c'eſt; mais il faut avoir l'air de le connoître.

LE TAILLEUR.

Je ſuis très-ſcandaliſé qu'il n'y ait point de menu à notre table. (*A part.*) Je veux être pendu, ſi j'y comprens la moindre choſe.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! Monſieur, point de menu! Cela eſt-il poſſible? feu mon mari en avoit toujours un ſous ſa ſerviette, dont avant tout il me faiſoit la lecture.

LE MAITRE D'HOTEL.

Rien n'eſt plus vrai cependant, je viens de le demander à l'hôteſſe.

MADEMOISELLE POUF.

Êtes-vous bien sûr, Monſieur, qu'il n'y aura point de menu à notre ſouper? D'honneur! c'eſt incroyable.

LE MAITRE D'HOTEL.

Parbleu, Meſdames, puiſqu'il faut vous en convaincre, je m'en vais appeller la fille. Holà hée, la fille!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA SERVANTE.

LE MAITRE D'HOTEL.

APPORTEZ-MOI le menu, je vous en prie.

LA SERVANTE, *avec ſurpriſe.*

Le menu!

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, le menu, vous dis-je.

LA SERVANTE.

Monſieur veut badiner ſans doute.

LE MAITRE D'HOTEL.

Pourquoi donc? Eſt-ce que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le menu?

LA SERVANTE.

Je n'en ai jamais vu de ma vie. (*Elle ſort.*)

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous le voyez, Meſdames: mais n'avoir point de menu ſeroit un petit malheur; je viens de faire un tour à la cuiſine, & croiriez-vous que nous n'aurons à ſouper, ni potages, ni entrées fines, ni pâtiſſeries. J'ignore ſi vous faites grand cas de la groſſe viande;

pour moi, je ſuis un peu friand, je l'avoue : accoutumé d'ailleurs à faire chez moi la chère la plus exquiſe, j'aime les morceaux recherchés, les pièces délicates, des biſques, des ſarcelles au ſuc de navet, des ſauciſſes de blanc de perdrix, des faiſans, des allebrans, des gelinottes, rale de geneſt, rale de bruyere, cailletaux, pluviers, longe de chevreuil, grives, beccaſſines, oie ſauvage, poulette d'eau, cul blanc ou thiathias, héron, batteur de pavé, allouette, pâté à la Choiſy, gelée de corne de cerf, blanc-manger, langues à l'écarlatte de Vierzon, pied à la pere douillet, panaches farcis aux trufes & piſtaches, palais de bœuf, arbolade, pâté à la cardinale, pâté de foye de Strasbourg, voilà ce dont je me nourris les jours de charnage. Les jours maigres, on me ſert d'abord un bon potage, les entrées & le rôti lui ſuccedent; le poiſſon vient enſuite : c'eſt de la ſolle, du brochet, de l'eſturgeon, du rouget, de la lamproye, du ſaumon, des truites ſaumonées, de la breſme, des lottes, du turbot, de l'aloze, du hautmare, de la langouſte, du grenaut, de la dorade & pluſieurs autres que l'on me ſert accommodés dans le dernier goût, & ſuivis preſque toujours pour entremets de cervelats d'anguille, de foyes de lottes, de ramequins de toute ſorte, & de tourtes de laitance.

MORON.

A cette érudition de cuiſine, ſi cet homme avoit un habit noir, ne croiriez-vous pas qu'il eſt Prieur ou Chanoine ?

LE PRINCE.

Oui vraiment.

MORON.

Il faut donc croire que c'eſt, ou un Maitre-d'Hôtel de quelque millionnaire ou quelque Traiteur renforcé.

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous ſentez, meſdames, que gâté par tant de bons morceaux, il me ſera difficile de me bourrer de viandes de boucherie, apprêtée à la bourgeoiſe. Cependant une choſe me conſole; nous ſommes dans le pays des truffes, & par bonheur nous aurons une dinde qui en ſera farcie. Quoique ce ne ſoit pas un mets bien recherché qu'une dinde aux truffes, je ne mangerai que de ce plat: quant aux autres, je n'ai fait que les voir, & j'en ai juſques-là.

LE TAILLEUR.

Point de potage! d'entrée fine! de pâtiſſerie! point de menu ſur-tout! Quelle Auberge, bon Dieu! Convient-elle à des gens de notre étoffe!

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous lui faites beaucoup d'honneur de l'appeller une Auberge, c'eſt tout au plus une Gargotte.

LE COEFFEUR.

Des barbiers de village s'y trouveroient mal, à plus forte raiſon, un homme à bonnes fortunes comme moi, qui paſſe ſa vie à la toilette des jolies femmes,

MORON, *dans le fond du Théâtre.*

Qu'il met en papillottes.

LE TAILLEUR.

On n'y reçoit ſans doute que des garçons Frippiers.

MORON, *au Prince.*

Comme ceux qui le ſervent.

LE MAITRE D'HOTEL.

Que diroit-on de moi dans le monde, ſi l'on voyoit ici un homme qui régale tant de grands Seigneurs?

MORON, *au Prince.*

Avec l'argent de ſon maître.

LE COEFFEUR.

Le miniſtre eſt mon ami, & je lui en porterai ma plainte.

LE MAITRE D'OTEL.

Fort bien: que notre hôte apprenne de quel bois ſe chauffent des gens comme nous.

LE TAILLEUR.

Taillons-lui de la beſogne, pour lui & toute ſa race.

LE COEFFEUR.

Je lui ferai laver la tête d'importance.

LE MAITRE D'HOTEL.

Je lui ferai donner une *graiſſe* dont il ſe ſouviendra.

LE TAILLEUR.

Il ſaura ce qu'en vaut *l'aune.*

LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR.

C'eſt une véritable *tête à perruque.*

LE MAITRE D'HOTEL.

Une bête à manger du foin.

LE TAILLEUR.

Un ſecond Monſieur Guillaume (*).

Mademoiſelle POUF.

Vos plaintes peuvent être juſtes, Meſſieurs, mais j'ai toujours obſervé que, ce qui diſtinguait en route les gens comme il faut, c'était la patience avec laquelle ils ſouffraient mille petites incommodités paſſagères, & la douceur qu'ils montraient en parlant aux hôteſſes. L'appartement qu'on a donné à Madame la Préſidente & à moi, n'eſt pas mieux pourvu que les vôtres; il n'y a point de glaces à la cheminée, point de rideaux de gaze aux fenêtres, point de nœuds pour les rattacher, point de chiffonnière, point de cabinet de toilette, point de meubles de propreté, point de boudoir ſur-tout, point de boudoir pour des femmes de notre ordre, pour des femmes de qualité; & cependant, voyez ſi nous nous plaignons. C'eſt nous manquer eſſentiellement, que de nous loger ainſi; mais, que nous importe l'opinion d'nne maîtreſſe d'Auberge? Il ſerait beau vraiment, qu'une pareille eſpèce pût ſe glorifier de nous avoir offenſées! Nous ſommes trop au-deſſus

(*) C'eſt apparemment celui de l'Avocat-Patelin, dont on veut parler.

d'elle, pour nous affecter de ſes négligences, n'eſt-ce pas, Madame la Préſidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Cela eſt vrai, Madame la Baronne.

LE MAITRE D'HOTEL.

Madame la Baronne voudrait-elle faire entendre par ce diſcours que nous ne ſommes pas des gens de qualité comme elle ? Elle compterait ſans ſon hôte, au moins.

LE TAILLEUR.

On pourrait lui prouver qu'elle prend fort mal ſes *meſures*.

LE COEFFEUR.

Il ne ſerait pas prudent qu'elle ſe mocquât de nous à *notre barbe*.

Mademoiſelle POUF.

Ah ! Meſſieurs, comment pouvez-vous croire que je me trompe ſur ce que vous êtes ? Il n'y a qu'à vous regarder, pour voir vîte de quoi il retourne ; vous avez des façons, des airs de tête, & un langage ſi nobles ! En diſant que les gens comme nous ne ſe plaignaient guères en route, je n'ai pas avancé qu'il n'y eût point d'exception à cette règle : je me plains moi-même comme un autre quand l'occaſion ſe préſente. Eh ! tenez, par exemple, depuis que nous ſommes arrivés dans cette ſalle, eſt-il concevable, que, tous tant que nous ſommes, nous ayons pu ſupporter, ſans nous trouver mal, l'odeur dont Monſieur nous régale ? (*Elle montre Milord Brumton fumant ſa pipe.*)

LA PRÉSIDENTE.

Il eſt vrai qu'on devrait bien ne pas s'accoſter d'un certain monde, quand on a des manières de Corps-de-Garde.

Mademoiſelle POUF.

Pour moi, qui toute ma vie ai reſpiré le parfum des fleurs, & qui vis, pour ainſi dire, au milieu des roſes, je vous avoue qu'il m'eſt bien dur d'être infectée; & je ne réponds pas, ſi cela dure, de ne pas tomber pâmée les quatre fers en l'air.

LA PRÉSIDENTE.

Je ſuis dans le même cas, Madame, je n'y ſaurais tenir: il faudrait bien dire à cet homme de nous faire grace de ſa caſſolette.

LE TAILLEUR.

Que voulez-vous, Madame, s'il avait à nous en faire grace, ne vous aurait-il pas entendues? Vous venez de parler aſſez clairement l'une & l'autre: mais il y a des perſonnes dont l'éducation eſt ſi négligée! Et puis, dans les voitures publiques, on ſe trouve avec des gens.... (*Bas à la même.*) Cet homme n'a point la mine très-diſtinguée, & d'après ſon goût ſoldateſque, je crois que c'eſt, ou un Boſſeman ou un Caporal d'Infanterie.

LE COEFFEUR, *à demi-voix.*

C'eſt peut-être un Charretier déguiſé.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Peut-être un pillier de taverne.

Mademoiſelle POUF.

Si vous lui diſiez qui vous êtes, Meſſieurs, vos noms lui en impoſeraient ſans doute. (*Au Maître-d'Hôtel.*) Vous ſur-tout, Monſieur, qui avez l'air d'un homme de poids.

LE MAITRE D'HOTEL.

Moi! lui dire qui je ſuis, Madame! Ah! Dieu m'en préſerve. Si vous ſaviez ce qui m'eſt arrivé il y a quelques années dans une Auberge pour m'y être fait connoître! Ah! Je ne m'expoſerai plus à pareille aventure.

Mademoiſelle POUF.

Pourroit-on ſavoir, Monſieur, ce qui vous eſt arrivé dans cette Auberge?

LE MAITRE-D'HOTEL.

La curioſité eſt le foible des Baronnes, je le vois, Madame. Eh bien! Ecoutez ma petite hiſtoire, elle eſt aſſez réjouiſſante. Mais il y a ici des gens ſans façon qui ont pris leurs aiſes d'avance, & je ne ſais pourquoi nous avons tant tardé à les imiter, puiſque voilà un grand nombre de chaiſes.... *Ils s'aſſeyent tous ſur le théatre en demi-cercle. Milord fume toujours la pipe, & arrange ſa chaiſe, de manière qu'il leur tourne le dos.*

Mademoiſelle POUF.

Une hiſtoire! Je les aime à la folie. Ecoutons bien, Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Ecoutons, Madame la Baronne, j'aime auſſi les hiſtoires.

LE MAITRE D'HOTEL.

Je voyageois avec Milord Brumton....

MILORD, *ceſſant de fumer & retournant ſa chaiſe.*

Milord Brumton! C'eſt de moi qu'on parle, écoutons.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vous le connoiſſez peut-être.

LE TAILLEUR.

N'eſt-ce pas un petit homme d'aſſez mauvaiſe mine?

LE COEFFEUR.

Dont la figure n'a rien de diſtingué, & qui n'a pas encore pu ſe former à nos manières, quoiqu'il voyage ſans ceſſe.

MILORD. (*A part.*)

Me peindre ainſi ſans me connoître! Goddam! Voilà de plaiſans originaux!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Juſtement, Meſſieurs, je vois que vous le connoiſſez à merveilles. Mais la mine & les manières ne font rien à mon hiſtoire. Vous n'ignorez pas que Milord Brumton eſt d'une des plus anciennes maiſons d'Ecoſſe, &...

LE COEFFEUR.

Oui, je connois ſa Généalogie, & l'autre jour en parcourant mes titres, je crois m'être apperçu que nous étions alliés par les femmes.

LE TAILLEUR.

Je crois me ſouvenir que nous ſommes couſins à la mode de Bretagne.

MILORD. (*A part.*)

Les faquins ! Voyons juſqu'où ira leur impertinence.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Je vous diſois donc que je voyageois avec Milord Brumton.... *montrant Milord.* Mais voyez-vous notre homme comme il écoute ! Il aime auſſi les hiſtoires.

Mademoiſelle POUF, *à demi voix.*

Comme il a quitté ſa pipe au nom de Milord Brumton !

LE MAITRE-D'HOTEL, *à demi voix en ricanant.*

C'eſt que le nom de Milord ſonne haut à de certaines oreilles. Mais plus de chuchotage, je vous prie, le foible des gens de qualité, eſt de vouloir qu'on les écoute; c'eſt le mien, je l'avoue: ainſi donc ne m'interrompez plus. Je voyageois avec Milord Brumton & le Prince Salvator.

MORON, *au Prince dans le fond du théâtre.*

Le Prince Salvator !.. A vous le dez, Monſeigneur, vous allez bien écouter; car vous aimez auſſi les hiſtoires.

LE PRINCE.

Tais-toi donc, ſi tu veux que j'écoute.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Encore du bruit ! encore des commentaires ? vous ne voulez donc pas que je continue ?

LE TAILLEUR.

Voilà bien les dames : elles aiment les hiſtoires & les coupent.

Mademoiſelle POUF.

Eſt-ce que vous avez coupé Monſieur, Madame la Préſidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Non aſſurément, je n'ai pas dit une parole.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Qui eſt-ce donc qui vient de m'interrompre !

LE TAILLEUR, *montrant Brumton.*

Ce n'eſt sûrement pas notre ſilencieux camarade ; car il ne parle pas plus (*A demi voix.*) qu'il ne penſe.

LE COEFFEUR.

C'eſt peut-être le vent qui vient de ſouffler dans les croiſées.

Mademoiſelle POUF.

Ce ſont les chevaux peut-être qui ſe battent dans l'écurie, & dont le bruit eſt monté uſqu'ici. Continuez donc votre hiſtoire ; car tout le monde a la plus grande envie de l'entendre. Vous voyagiez, dites-vous, avec Milord Brumton & le Prince Salvator.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien donc ! Je continue. Lorſque ces deux Seigneurs & moi eûmes fait une cinquantaine de lieues enſemble, nous deſcendîmes dans une Auberge, dont la maitreſſe étoit jeune, jolie, & d'une humeur gaie & folâtre. Charmés de ſa figure, nous la priâmes de ſouper avec nous : nous étions vêtus en voyageurs, à peu-près comme je le ſuis à préſent, ſans marque diſtinctive, ſans do-

rure, ſans épée, un habit tout ſimple & un chapeau rabattu. L'hôteſſe étoit loin de nous prendre pour ce que nous étions, de ſoupçonner même ce que nous pouvions être : elle ſe mit donc à table avec nous. La bonne petite femme commençoit à nous charmer par ſes reparties vives, par ſes fines plaiſanteries, & ſur-tout par ſa familiarité naïve ; nous étions aux anges, tout le monde rioit, tout le monde étoit heureux. Voila-t-il pas qu'un de nous appelle par ſon nom un de ſes compagnons de voyage ! à ce nom illuſtre, la petite femme ſe trouble, ſon front s'obſcurcit, ſon viſage s'allonge ; elle avoit eu juſques à ce moment le ton de la liberté la plus aimable ; celui du reſpect lui ſuccède, elle devient réſervée, cérémonieuſe, froide, & le ſouper finit auſſi triſtement qu'il avoit gaiement commencé. Jugez après cela, ſi.....

MILORD, *ſe levant, paſſant devant tout le monde ſans ſaluer perſonne, & marchant ſur le pied de ſon voiſin.*

Que de menſonges ! Que de ſottiſes ! Sortons, je n'y peux plus tenir.

LE TAILLEUR.

Ahi ! Ahi ! L'on devroit bien prendre garde où l'on marche, quand on a cette tournure.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi ! Monſieur, le Prince Salvator, Milord Brumton & vous, vous ne rougîtes pas de ſouper avec une Aubergiſte ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Hélas! Madame, il eſt bien vrai que nous nous abbaiſsâmes un peu, en l'admettant à notre table; mais outre qu'elle étoit fort appétiſſante, le Prince Salvator lui trouva quelque reſſemblance avec Miladi Semours, femme célèbre par ſes charmes, & à qui dans ce tems-là j'avois l'honneur de faire ma cour.

LE PRINCE, *à demi voix.*

L'impertinent! Quel nom charmant il profane!

LE COEFFEUR.

Miladi Semours! C'eſt vraiment une jolie femme. J'ai eu auſſi l'honneur de la courtiſer, & ſi j'avois voulu pouſſer ma pointe auprès d'elle, je crois que...

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien! Vous croyez que....

LE COEFFEUR.

Je crois qu'elle ſe ſeroit coeffée de moi, comme beaucoup d'autres.

LE PRINCE, *à demi voix en s'approchant.*

L'inſolent! Il faut que je l'aſſomme.

MORON, *le retenant.*

Laiſſez, laiſſez, Monſeigneur: il veut dire qu'il l'a coeffée, ne voyez vous pas que c'eſt une mépriſe.

LA PRÉSIDENTE.

Souper avec une Aubergiſte! Fi donc, Monſieur! J'aurais envoyé paître tous les Princes du monde plutôt que...

LE COEFFEUR.

Vous avez raiſon, Madame : il y a de certaines gens qui ne devroient jamais manger qu'avec des Rois ou des Grands d'Eſpagne de la premiere claſſe. J'excepte pourtant les Baronnes & les Préſidentes, quand elles ont cet air de grandeur qui m'a frappé en vous, Meſdames.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ma foi, Monſieur, je n'aime pas à déroger plus qu'un autre; mais il y a dans la roture des gens qui dînent à merveille, & dès qu'on a un cuiſinier habile, je vous avoue que je m'humaniſe.

Mademoiſelle POUF.

Puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, permettez-moi, Meſſieurs, de vous faire une queſtion bien naturelle, & qui ſe préſente d'elle-même. Vous ſavez que dans les Auberges où s'arrête la Diligence, tous les voyageurs ſoupent enſemble. Dites-moi donc, je vous prie, ſouperons-nous ce ſoir avec les deux hommes qui ſont montés dans la voiture à quelques lieues de ce Village, & qui maintenant font la route avec nous ?

LE PRINCE, *au fond du Théâtre.*

C'eſt encore de nous qu'on parle. Ecoutons.

LE TAILLEUR.

Ma foi, Madame, s'il faut vous dire ce que j'en penſe, je croirois, à la *coupe meſquine* de leurs habits, que ce ſont des aventuriers.

LE COEFFEUR.

La coupe de leurs cheveux me donne la même idée.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Pour moi, Meſſieurs, je crois que ce ſont des écorniſleurs ou des piqueurs d'aſſiete.

Mademoiſelle POUF.

Qu'en penſe Madame la Préſidente ?

LA PRESIDENTE.

Puiſque vous m'interrogez, Madame, je ne crois pas qu'il ſoit sûr de voyager avec eux.

Mademoiſelle POUF.

L'un deux cependant a l'air aſſez diſtingué.

MORON, *dans le fond du théâtre.*

C'eſt moi.

LA PRESIDENTE.

Cela eſt poſſible : je les ai peu regardés ; mais l'autre a bien mauvaiſe mine.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un a les traits fort nobles.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRESIDENTE

Soit : mais l'autre a la figure patibulaire.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un s'exprime en termes choiſis & élégans.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRÉSIDENTE.

L'autre n'a que des manières de parler baſſes & triviales.

MORON.

Ce n'eſt plus moi.

Mademoiſelle POUF.

L'un parait être un gentilhomme.

MORON.

C'eſt moi.

LA PRÉSIDENTE.

L'autre a l'air d'un méchant valet.

MORON, *avec réflexion.*

Morbleu! C'eſt peut-être moi.

LA PRÉSIDENTE.

Meſſieurs, il me vient une idée qui vous ſurprendra peut être, mais qui n'eſt pas ſans vraiſemblance. Ils ont dit qu'ils venoient d'être arrêtés par des voleurs, lorſqu'ils ont pris la Diligence : ils étoient à pied, ils avoient l'air tout effaré: s'ils étaient les voleurs eux-mêmes, & s'ils n'avaient gagné notre voiture que pour éviter la Maréchauſſée, ou pour nous égorger cette nuit.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Morbleu ! Madame la Préſidente, vous me faites trembler ! Quelqu'accoutumé que l'on ſoit au feu, il eſt déſagréable de ſe trouver avec ces gens qui....

LE TAILLEUR.

Ils veulent peut-être nous dépouiller.

LE COEFFEUR.

Et nous couper enſuite la jugulaire. Heureuſement que je ſais un peu manier le fer, & que....

Mademoiſelle POUF.

Il ſe peut bien que l'un des deux ſoit un voleur ; mais l'autre, Meſſieurs, quelle apparence qu'avec cet air, ce port, & ces manières....

LA PRÉSIDENTE.

Madame, il y a quelquefois de ces coquins, qui ont très-bonne mine, & celui-la eſt peut-être le Capitaine de la troupe....

LE PRINCE.

Ceci eſt trop fort pour n'en pas rire, avançons. (*A la Préſidente.*) (*Tout le monde ſe lève.*) Vous allez un peu vite dans vos jugemens, Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi ! Vous avez entendu !... (*A part.*) La Baronne avoit raiſon, cet homme a l'air tout-à-fait noble.

LE PRINCE.

Oui, Madame, & je viens vous remercier de la bonne

opinion que vous avez de moi. Je ſuis donc un Capitaine de voleurs à votre compte.

MORON.

Nous avons donc la figure patibulaire ?

LA PRÉSIDENTE.

Quant à vous, je ne m'en dédis pas. Oui, vous avez tout-à-fait l'air d'un malfaiteur. Quant à votre camarade, c'eſt autre choſe : je ne l'avois pas bien regardé, & je trouve (*A part.*) qu'il eſt fait à peindre.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh parbleu ! Meſſieurs, il ne faut pas tant de beurre pour un quarteron. Voulez-vous nous mettre l'eſprit en repos ? Vous n'avez qu'à nous dire qui vous êtes.

LE TAILLEUR.

Sans doute, quel eſt votre état ?

LE COEFFEUR.

De quelle profeſſion êtes-vous ?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Apprenez-nous quel métier vous faites.

LE PRINCE.

(*A part.*) Amuſons-nous de ces gens-ci. (*Haut.*) Eh bien ! Il faut vous ſatisfaire. Vous me paroiſſez, Meſdames, être d'un ſang illuſtre ; & vous, Meſſieurs, vous reſſemblez fort à de grands Seigneurs. Pour moi, je n'ai pas cet avantage ; je ſuis depuis long-tems chez

une Dame, en qualité d'Intendant, & Monſieur que voilà. (*Montrant Moron*,) remplit dans la cuiſine l'office de Marmiton.

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

Un Intendant & un Marmiton ! Voilà la réponſe à votre queſtion, Madame la Baronne. Je penſe bien que ni vous ni moi, n'aurons l'honneur de ſouper avec ces perſonnages. *Pluſieurs domeſtiques entrent & ſortent pendant cette Scène, & mettent le ſouper ſur la table.* (*A part.*) Quel dommage qu'il ne ſoit qu'un Intendant. (*Haut.*) Il n'y a pas apparence que ces Meſſieurs veuillent non plus avoir cet honneur.

LE TAILLEUR & le COEFFEUR, *enſemble.*

Oh ! non certainement, Madame la Préſidente.

LE PRINCE.

Liberté entière, Meſdames, liberté entière : elle eſt le charme des voyages.

SCENE VIII.

MILORD, LES PRÉCÉDENS.

MILORD.

QUANT à moi, Meſdames, vous permettrez que j'y ſoupe, & tout-à-l'heure même, je ne viens ici que pour cela.

LE PRINCE.

Eh quoi! Monſieur, avec un Intendant!

MILORD.

Et pourquoi pas, je vous prie? J'aime bien mieux ſouper avec un Intendant, qu'avec certains grands Seigneurs & certaines Baronnes qui....

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il ſe fâche, notre cher camarade! La moutarde lui monte au nez.

LE COEFFEUR.

Il ſe ſouvient de tantôt, il mét ſa perruque de travers.

LE PRINCE, *à Milord.*

Je ſuis charmé Monſieur, de l'honneur que vous me faites; puiſqu'on vient de ſervir, nous allons nous mettre à table. (*Ils s'aſſayent,*) & comme le Marmiton eſt pour l'ordinaire aux ordres de l'Intendant, (*montrant Moron.*) Monſieur nous verſera à boire.

MORON, *prenant une ſerviette.*

Rien de plus juſte. Allons, Meſdames les Princeſſes, ne troublez pas le ſervice.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ces Meſſieurs ne ſe gênent point, à ce qu'il paroit: mais il faut que nous ſoupions auſſi. Hola hée, Madame l'Hôteſſe.

SCENE

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

EH bien! Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'il y a?

LE COEFFEUR.

Il faut que dans l'inſtant, Madame, vous nous faſſiez dreſſer une table dans une autre ſalle. Nous ne pouvons pas, pour beaucoup de raiſons, manger avec ces Meſſieurs.

L'HOTESSE.

Je ſuis bien fâchée, Meſſieurs, de ne pouvoir pas vous ſatisfaire; mais il nous eſt défendu d'avoir deux tables pour les perſonnes de la Diligence, & depuis vingt ans à peu-près que nous les recevons, elles ont toujours mangé à la même.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà, ma mie, une défenſe bien ſingulière. Savez-vous ce qu'il faut faire, Madame la Baronne? La ſoirée eſt des plus belles: allons nous promener quelques inſtans, nous ne tarderons pas à revenir: Monſieur l'Intendant aura ſoupé ſans doute, & nous ſouperons après lui. *Elles ſortent.* (*A part en regardant le Prince.*) Quel dommage qu'il ne ſoit qu'un Intendant!

LE MAITRE-D'HOTEL.

(*A part.*) Je voudrois bien ne pas ſouper avec eux; mais la dinde aux truffes... (*Haut au Coeffeur & au Tailleur.*) Vous allez ſuivre ces Dames à la promenade? Pour moi, je vous ai déja avoué qu'à table je me mocquois de l'étiquette, & ſi Monſieur l'Intendant veut bien le permettre....

LE PRINCE.

Qui? Moi, Monſieur! Je permettrois qu'un illuſtre comme vous s'abaiſſât à me tenir compagnie! Moron, ne ſouffrez pas que Monſieur ſe déshonore.

MORON, *le repouſſant.*

Hors d'ici, Monſieur le Grand-d'Eſpagne, hors d'ici.

LE MAITRE-D'HOTEL, *d'un ton menaçant.*

Doucement, Monſieur le Marmiton, j'ai grand appétit, & je veux....

LE PRINCE, *au Coeffeur & au Tailleur.*

Et vous, Meſſieurs, qui avez ſi bien dit tantôt que de certains hommes ne devoient manger qu'avec des Rois, de quel œil verriez-vous avec des bourgeois comme nous, votre compagnon reſpectable?

LE COEFFEUR.

Il a raiſon, Monſieur l'Intendant. Allons, allons, venez joindre ces Dames à la promenade, & ne vous compromettez pas davantage avec l'intendance. (*Le Tailleur & le Coeffeur entrainent le Maître-d'hôtel.*)

SCENE X.

LE PRINCE, LE MILORD *à table*, MORON *avec une ſerviette ſur le bras & debout.*

LE PRINCE.

ENFIN, nous en ſommes délivrés. Il faut avouer que voilà des Français bien mauſſades, & l'on prendroit une bien mauvaiſe opinion de cette nation charmante, s'il fallait en juger ſur de pareils individus. Quelle morgue! Quelle hauteur burleſque! Quelle envie, ſur-tout, de ſe faire paſſer pour ce qu'on n'eſt pas? Un de leurs Poëtes a dit plaiſamment :

Se croire un Perſonnage eſt fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois.
C'eſt proprement le mal François.

Que ce mal eſt bien nommé! *Le mal François!* Les Anglois ſont bien plus raiſonnables.

MILORD, *regardant le Prince avec intérêt.*

A votre ſanté, Monſieur l'Intendant.

LE PRINCE.

Monſieur, je vous remercie.

MILORD. (*A part.*)

Il n'eſt pas François celui-là, quoiqu'il en ait toutes

les graces. (*Haut.*) Mais vous ne mangez pas, ce me ſemble.

LE PRINCE.

Eſt-ce qu'on mange quand on eſt amoureux ?

MILORD, *qui a toujours mangé.*

Vous êtes amoureux ! Je vous en félicite : je n'ai jamais pu l'être moi, & voilà, ſans doute, pourquoi je mange tant.

LE PRINCE.

Je ſonge même que voici l'heure de la poſte, j'ai une lettre importante à écrire. Moron, va vite me querir du papier & une écritoire, va vite....

MORON.

Et votre ſouper ? Vous le laiſſerez-donc....

LE PRINCE.

Ma lettre preſſe bien plus que mon ſouper. Va, te dis-je, & reviens le plutôt poſſible.

MORON.

Préférer ſa Maitreſſe à une dinde aux truffes ! Qu'il eſt bizarre !

SCENE XI.

LE PRINCE, MILORD, *mangeant toujours.*

LE PRINCE.

O Belle Miladi! Que je vais être heureux, ſi je vous trouve encore à Piſe! Vous ne m'attendez pas, vous ſerez ſurpriſe de ma viſite, il faut vous en prévenir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MORON, *accourant.*

MORON.

AH! Monſeigneur, je ſuis d'une joie....

LE PRINCE.

Eh bien! Qu'eſt-il arrivé?

MORON.

Une rencontre la plus imprévue, la plus.....

LE PRINCE.

Parle enfin clairement, explique-toi.

MORON.

Miladi Semours vient de deſcendre dans cette Auberge.

LE PRINCE, *se levant.*

(*A demi voix.*, Miladi Semours ! Celle que j'adore!

MILORD, *se levant auſſi, & à demi voix.*

Miladi Semours! ma nièce !

(*Ils ſortent tous les trois. Moron prend les deux flambeaux qui étoient ſur la table & le Théâtre reſte dans l'obſcurité.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MORON, *seul, entre par un côté du Théâtre; & après qu'il a parlé, on voit entrer* LE MAITRE-D'HOTEL *par l'autre côté.*

MORON.

TANDIS que mon Maître, Miladi & ſon oncle, ſont à ſe complimenter ſur l'heureux hazard qui les a réunis, voyons ſi je ne pourrai pas me réunir moi-même avec certain compagnon garni de truffes que j'ai apperçu ſur cette table. Je reſſemble à Milord, moi; l'amour ne m'empêche point de manger.

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant.*

On a beau vouloir m'empêcher de ſouper avec cet Intendant, je ſens que je meurs de faim : la table doit être ſervie encore. Voyons ſi en cherchant bien il ne me tombera point ſous la main quelque morceau. Ces Meſſieurs ne pourront point me voir, il n'y a point ici de lumière. (*Il cherche à tâtons & dans l'ombre*).

MORON. (*A part & à demi voix.*)

Il n'y a perſonne qui me puiſſe déceler. Avançons....

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Qu'entens-je ! Il y a quelqu'un ici : n'allons pas faire quelque imprudence : Ecoutons.

MORON, (*A part.*)

J'ai un bon couteau ; je commencerai par lui ouvrir le ventre.

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Ciel ! c'eſt la voix d'un de ces hommes que nous avons pris pour des voleurs. Je lui ouvrirai le ventre, dit-il : nos ſoupçons n'étoient que trop juſtes ; c'eſt à quelqu'un de nous qu'il en veut.....

MORON. (*A part.*)

Je lui arracherai les entrailles, je lui couperai le cou & les cuiſſes....

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il lui coupera le cou & les cuiſſes ! C'eſt moi peut-être qu'il menace. Si je pouvais retrouver la porte... mais je la cherche envain, je ne ſais plus par où je ſuis entré.

MORON. (*A part.*)

Il a été bien empâté, bien nourri, auſſi eſt-il gros & gras.

LE MAITRE-D'HOTEL. (*A part.*)

Ah ! C'eſt moi qu'il déſigne, je n'en ſaurais douter, malheureux que je ſuis ! Funeſte voyage ! Il me ſautera deſſus ſi je crie ; taiſons-nous, peut-être à la faveur du

ſilence, je pourrai.... (*Il cherche toujours la porte à tâtons.*)

MORON.

(*A part.*) Il n'eſt pas loin d'ici. (*Saiſiſſant le Maître-d'Hôtel.*) Qui va là?

LE MAITRE D'HOTEL.

Au Voleur! A l'aſſaſſin! A l'aide.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE, L'HOTESSE, *apportant des flambeaux.*

L'HOTESSE.

Eh bien! Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE MAITRE D'HOTEL.

Ah! Madame l'Hoteſſe! ſauvez-moi, je vous prie, délivrez-moi des mains de cet homme: il allait m'aſſaſſiner.

MORON.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire, Monſieur? Etes-vous fou? Ou me prenez-vous comme tantôt, pour ce que je ne ſuis pas?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Pour ce que tu n'es pas? Eh! Que faiſois-tu ici, traitre abominable, que faiſois-tu ici dans l'obſcurité?

& à qui en voulais-tu ? Répons, lorſque tu as dit que tu lui ouvrirais le ventre, que tu lui couperais le cou & les cuiſſes ?

LA PRESIDENTE. (*A part.*)

J'avois bien raiſon de les prendre pour des Voleurs. N'importe, achevons le projet que je médite. (*Elle ſort.*)

MORON.

A qui j'en voulais? Eh ! Parbleu, à la dinde aux truffes. C'eſt donc vous qui êtes la dinde ?

L'HOTESSE.

Oh! Certainement, il l'eſt. Mais lui-même que venoit-faire ici ſans lumière? C'eſt la dinde auſſi qui l'attirait. Le gourmand ! Je vais l'emporter, pour terminer la diſpute; & pour mettre le reſte du ſoupé à couvert, je vais ordonner que l'on deſſerve. (*Les domeſtiques entrent qui deſſervent tous les mets, & ôtent la table.*)

SCENE III.

LE PRINCE, MORON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE PRINCE.

QU'EST-CE donc? J'ai entendu crier à l'aſſaſſin, au Voleur. Quelques-uns de ceux qui nous ont attaqués dans la forêt, ſe ſeroient-ils gliſſés dans cette Auberge ?

MORON, *montrant le Maître-d'Hôtel.*

Le voila, Monſieur, le voleur qui cauſe nos allarmes, lui qui tantôt nous a ſoupçonnés d'en vouloir au bien d'autrui, à peine avons-nous eu tourné les talons, qu'il eſt venu ici à la faveur de l'ombre, pour dérober la dinde aux truffes.

LE PRINCE, *au Maître-d'Hôtel.*

Eh quoi! Monſieur! Un larcin nocturne! Un vol domeſtique! Sortez d'ici, & gardez-vous d'y reparoître.

LE MAITRE-D'HOTEL, *furieux.*

Je ſors, mais croyez que je reviendrai avec main-forte. Je vais avertir ces Meſſieurs & ces Dames, & nous verrons ſi à notre tour il ne nous ſera pas permis de ſouper tranquilles.

SCENE IV.

LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

Eh bien! Moron, quelle rencontre! Tu vois ſi j'ai eu tort de vouloir à toute force traverſer cette forêt. Nous aurions pris une autre route; nous aurions ſoupé dans un autre village; des voleurs, en nous attaquant, ne nous auroient point forcés de prendre la Diligence;

elle ne nous auroit point conduit dans cette Auberge; & je n'aurais pas eu le bonheur d'y voir celle que j'adore.

MORON.

Voilà bien les amoureux : ils comptent pour rien leur exiſtence, les dangers qu'elle peut courir, leurs peines, leurs travaux, tout cela ne les touche point, quand il s'agit de l'objet de leur flamme.

LE PRINCE.

Ne trouves-tu pas auſſi bien extraordinaire la rencontre que nous avons faite de Milord Brumton ? Qui m'eut dit que le hazard, qui vient d'amener ici Miladi Semours, y amenerait auſſi ſon oncle ? Il y a dans tout cela un merveilleux dont je rends grâce au ſort, mais qu'en vérité je ne ſaurais comprendre.

MORON.

Si la joie, & ſur-tout l'amour, ne troublaient point vos ſens, je vous dirais bien que ces rencontres ſont naturelles entre gens qui voyagent : mais non, je vois que vous aimez le merveilleux, & il faut vous y laiſſer croire. Ce qui me parait à moi plus merveilleux que ces rencontres, c'eſt que dans ce moment vous ne ſoyez pas avec celle que vous aimez. Cette indifférence....

LE PRINCE.

Ah ! ne donne pas le nom odieux d'indifférence à mon reſpect, pour l'entrevue d'un oncle & d'une nièce qui éloignés depuis long tems l'un de l'autre, doivent avoir à ſe communiquer des ſecrets importans ſur leurs intérêts

respectifs. Tous deux causent maintenant de plusieurs affaires qui leur sont personnelles, & j'ai dû ne pas troubler leur tête-à-tête. Mais pourquoi cette Présidente vient-elle interrompre le nôtre? Elle paraît vouloir m'entretenir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

MONSIEUR l'intendant, on auroit à vous dire en particulier des choses de conséquence: puis-je me flatter que vous ordonnerez à cet homme de ne pas nous importuner plus long-tems.

MORON, *derrière la Présidente, mangeant un morceau de viande qu'il a dérobé.*

Ah! Madame, on n'a que trop tôt soustrait à ma vue un objet dont les charmes font venir l'eau à la bouche, & qui....

LA PRÉSIDENTE.

Il m'en conte, je crois: retirez-vous, insolent!

LE PRINCE.

Faites ce que dit Madame.

SCENE VI.

LA PRÉSIDENTE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Il parait, Madame, que vous avez à m'entretenir de choſes bien importantes, puiſque vous renvoyez ce domeſtique.

LA PRESIDENTE.

Oui, mon cher: j'ai à vous dire des choſes qui vous intéreſſent, on ne peut davantage.

LE PRINCE.

(*A part.*) Mon cher! Elle a bien changé de ton!

LA PRESIDENTE.

Tantôt vous m'avez entendue annoncer à ces Meſſieurs que vous & votre compagnon pourriez bien être de ces gens qui attendent les paſſans ſur les grandes routes, & qui....

LE PRINCE.

Eh bien! Madame, ne vous ai-je point déſabuſée, en vous apprenant que j'étais l'Intendant d'une Dame de qualité?

LA PRESIDENTE

Cette fauſſe confidence aurait pu déſabuſer une autre perſonne: mais moi, qui ai l'expérience du grand monde,

mais moi ſurtout, qui me connais en phiſionomie, penſez-vous m'avoir donné le change ? Croyez-vous bonnement que je vous prenne pour ce que vous prétendez être ?

LE PRINCE.

Il me ſemble, Madame, que j'ai eu l'honneur de vous aſſurer....

LA PRESIDENTE.

Cherchez ailleurs vos dupes ; ce n'eſt pas moi qui ſuis faite pour l'être. Tenez, mon cher ami ! Voulez-vous que je vous diſe, moi, ce qu'en effet vous êtes ?

LE PRINCE. (*A part.*)

Mon cher ami, je ne conçois plus rien à cette femme.

LA PRESIDENTE.

Voici en peu de mots votre hiſtoire qui l'emportera bien par la vérité ſur celle que vous nous avez faite. Vous prétendez être l'Intendant d'une Dame, & vous donnez le titre de Marmiton à l'homme qui vous accompagne : celui-là a bien l'air d'un laveur d'écuelles, je l'avoue ; mais vous, Monſieur l'Intendant, vous n'en êtes point un, ne vous en déplaiſe.

LE PRINCE.

Et comment pouvez-vous ſavoir ?...

LA PRESIDENTE.

Ne m'interrompez point, je vous prie : non, Monſieur, non ; vous n'êtes point un Intendant, mais un homme bien né, je vous l'aſſure, mais un gentilhomme peut-être.

LE PRINCE. (*A part.*)

O Ciel! Qu'entens-je! Moron m'aurait-il trahi?

LA PRESIDENTE.

La jeuneſſe eſt ſujette à faire des fautes: vous en aurez fait de grandes, d'irrémiſſibles. Brouillé avec vos parens & avec la juſtice, pourſuivi par cette dernière, abandonné par les autres & ne ſachant plus enfin où donner de la tête; vous vous ſerez engagé dans une de ces troupes qui n'ont de combats qu'avec la maréchauſſée ou les malheureux voyageurs qu'elles égorgent. Votre intrépidité, votre bonne mine vous auront fait parvenir aux premiers grades; & quoique vous en diſiez, vous êtes, je vous le proteſte, un Capitaine de voleurs. L'air d'égarement & d'embarras avec lequel vous êtes entré dans la Diligence; l'audace que votre compagnon a eue d'arrêter, il n'y a qu'un inſtant, un de nos Meſſieurs dans cette ſalle; le ſourire forcé même, qui maintenant vous échappe, & le maintien que vous vous efforcez d'avoir, tout me confirme dans cette idée, qui a été ma première; tout me ramène au ſentiment que j'ai eu d'abord, tout me dit, enfin, tout m'annonce que vous n'êtes point ce que vous prétendez être, que vous n'êtes point un Intendant, mais un Héros à la manière de Cartouche, mais un voleur de diſtinction, mais un ſcélérat de qualité.

LE PRINCE. (*A part.*)

Rien de plus plaiſant que cette mépriſe renouvellée: tâchons de la faire durer. (*Haut.*) Me croire un Capitaine de voleurs; parce que mon compagnon & moi ſommes

sommes entrés avec un air d'embarras dans la Diligence, parce que j'ai souri, parce que je cherche à avoir un maintien !... Voilà, Madame, comme sur de fausses apparences on se joue de l'honneur des gens ; voilà comment on cherche à renverser les réputations les mieux établies ; voilà enfin comment agit le monde. Mais pour juger de l'honneur d'un homme, de simples apparences devraient-elles suffire, & ne faudrait-il pas qu'un aveu formel....

LA PRÉSIDENTE.

J'espère bien aussi que vous allez me faire votre confession générale : nous sommes seuls, personne ne nous écoute ; je puis d'ailleurs vous être fort utile dans les circonstances présentes, ainsi donc avouez moi....

LE PRINCE.

(*A part.*) Resistons-lui pour exciter sa curiosité. (*Haut.*) Je n'ai rien à vous avouer, Madame, sinon que je suis un honnête homme, & que tout ce qu'il vous plaît d'imaginer est aussi fabuleux que ridicule.

LA PRESIDENTE.

Tu ne veux donc point me faire la confidence de tous tes crimes !

LE PRINCE.

Non, Madame, non ; je n'ai point de confidence à vous faire.

LA PRESIDENTE.

Eh bien ! Perfide ! Tremble ! je vais envoyer chez le Juge, je vais t'y dénoncer moi-même, je reviens avec

les officiers de justice, je te fais arrêter sur l'heure; je te fais conduire en prison, & c'est pour la dernière fois que tu auras vu la lumière.

LE PRINCE, *avec un effroi simulé.*

Eh! Madame, ne me perdez pas, ne me perdez pas, je vous en conjure. Vous demandez un aveu: Eh bien! je suis en effet un homme bien né que des circonstances très-singulières, que de certaines personnes qu'il a rencontrées, ont forcé de déguiser sa naissance, & de se faire passer pour l'Intendant d'une Dame.

LA PRESIDENTE.

Vous ne me dites pas tout, mon cher Capitaine; vous ne me dites pas tout: mais dans votre état; tout criminel qu'il est, on a une sorte de pudeur, & je ne veux point faire violence à la vôtre. Apprenez seulement, & cet aveu va couter bien plus cher à la mienne; apprenez que, malgré mon rang, que malgré l'intervalle immense qui nous sépare, car le crime vous ravale au plus bas degré; apprenez que, malgré l'effroi qu'on doit ressentir à l'aspect d'un homme qui vous ressemble; apprenez.... la force me manque, je me meurs. (*A part.*) Jamais je ne pourrai achever.

LE PRINCE.

Eh! mon Dieu! Madame! Qu'est-ce donc qui vous arrive! La pâleur de la mort est sur votre visage. Auriez-vous mal au cœur? Seriez-vous malade?

LA PRESIDENTE.

Tu me demandes si j'ai mal au cœur! l'oses-tu bien,

perfide ! mes regards, mon trouble, mes soupirs, tout n'a-t-il pas dû t'apprendre qu'il n'était plus à moi, ce cœur que je regrette; que tu l'avais dérobé; que tu l'avais percé de mille coups; que tu es enfin le seul voleur qu'on ne puisse faire pendre, le seul assassin à qui l'on pardonne; & qu'il faut t'aimer, qu'il faut t'adorer même en te méprisant, même en frémissant à ta vue.

LE PRINCE.

(*A part.*) Oh ! pour le coup elle perd la tête, tâchons de la guérir. (*Haut.*) Eh quoi ! Madame la Présidente ! un homme d'une naissance si inférieure à la vôtre, un homme si indigne de vous à tous égards, un Intendant ! vous vous dégradez au point de lui déclarer....

LA PRESIDENTE.

Eh ! Que t'importe que je me dégrade ! Que t'importe ; quand je veux bien descendre jusqu'à toi, que ma réputation, que mon honneur me restent ou qu'ils périssent l'un & l'autre confondus avec ta bassesse ? Rien ne t'est enlevé par cette alliance honteuse, & c'est à moi, à moi seule qu'elle fait tout perdre. Crois-tu d'ailleurs, crois-tu que, pour sentir mes torts, j'aye besoin qu'on me les reproche ? Ne vois-tu pas que l'amour seul est coupable de mon crime ? que c'est ce Dieu seul qui me livre à toi, & crois-tu, si j'étois encore maîtresse de moi-même, que ma faiblesse t'eut jamais donné le droit de me la rappeller.

LE PRINCE.

De tels sentimens sont bien généreux, Madame : vous

ne deſcendriez point juſqu'à moi en m'épouſant, vous m'éleveriez juſqu'à vous. Mais penſez-vous qu'on n'ait ni délicateſſe, ni grandeur d'ame, parce qu'on eſt d'un état au-deſſous du vôtre ? Préſumez-vous qu'un Intendant, qu'un ſimple domeſtique ne puiſſe pas quelquefois égaler ſes maîtres en nobles procédés ? Détrompez-vous, je vous prie ; l'amour vous fait oublier ce que vous devez à votre gloire ; c'eſt à moi à m'en ſouvenir ; c'eſt à moi à veiller ſur elle ; c'eſt à moi enfin à la conſerver pure. Souffrez donc que je m'en tienne à la reconnoiſſance & que....

LA PRESIDENTE.

Ce n'eſt pas de la reconnoiſſance qu'il me faut, & tu le vois ſans doute ; mais puiſque l'amour ne peut rien ſur toi, il faudra bien que tu cèdes à la force. Ecoute-moi donc, traître, écoute-moi : c'eſt pour la dernière fois que je te parle. Je ſuis veuve, maîtreſſe par conſéquent de ma main & de ma fortune : je mets l'une & l'autre à tes pieds ; oui, à tes pieds que j'abhorre, je m'y jette moi-même, je m'y couvre volontairement d'une honte qui me ravit, d'un opprobre qui fait mes délices ; mais il faut qu'à l'inſtant tu me ſuives à Paris. Si tu héſites, tu es mort.

LE PRINCE.

(*A part.*) Continuons de feindre, c'eſt le ſeul moyen de m'en tirer. (*Haut.*) Qu'oſez-vous me propoſer, Madame ? Eh ſi en vous ſuivant à Paris, j'allais être reconnu, arrêté & puni comme tant d'autres....

LA PRÉSIDENTE.

Ta phyſionomie n'annonce pas que tu ſois né cruel : tu n'as jamais tué peut-être, ou tu n'as tué que pour te défendre.

LE PRINCE.

Il eſt vrai, Madame, que j'ai toujours reſpecté la vie des autres, tant qu'on n'a point attaqué la mienne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! Eh bien ! Sois tranquille : tu ne ſerais pas le premier à qui on aurait fait grace, & puiſque Dieu pardonne, les hommes peuvent bien pardonner. D'ailleurs, eſt ce pour rien que je ſuis Préſidente ? Je peux te perdre avec un ſeul mot ; mais auſſi mon crédit peut te ſauver. Promets-moi donc de me ſuivre, & ſois sûr que, graces à ma vigilance, on n'attentera ni à ta liberté ni à ta vie. J'allais à Lyon, pour y voir une parente, je la verrai une autre fois : promets-moi de te trouver ici dans une heure, il ſera nuit cloſe, tous les voyageurs ſeront couchés, toute la maiſon dormira. Nous monterons enſemble dans une chaiſe de poſte que je vais faire préparer : deux jours nous ſuffiront pour arriver à Paris, je te mène à l'autel le troiſième, & le quatrième tu pourras avouer hautement pour ta femme une Préſidente qui t'adore.

LE PRINCE.

(*A part.*) Il faut que je m'en débarraſſe. (*Haut.*) Eh bien ! Madame, je ſerai ici dans une heure.

LA PRÉSIDENTE.

Cher & charmant voleur, adieu : adieu le plus aimable, & le plus dangéreux de tous les capitaines.

SCENE VII.

LE PRINCE, *seul.*

A CINQUANTE ans s'amouracher de la sorte! Et de qui encore? De l'homme qui brûle du feu le plus constant pour la femme la plus adorable, de l'amant de Miladi Semours! La pauvre Présidente! Que je la plains! Mais ce n'est pas tout que de la plaindre, il faut que l'on m'en délivre, & voici Moron qui vient fort à propos pour cela.

SCENE VIII.

LE PRINCE, MORON.

MORON.

EH bien! Monseigneur! Ne suis-je pas un confident bien docile? Vous avez vu comme je me suis promptement retiré au signal que m'a fait Madame la Présidente.

LE PRINCE.

Ma foi, mon cher Moron, & pour elle & pour moi, il auroit bien mieux valu que tu restasses. Croirais-tu que cette femme est devenue tout-à-coup amoureuse de moi, à la rage, & qu'elle me demandait un entretien particulier pour me conter son tendre martire?

MORON.

Elle vous l'a conté ſans doute ?

LE PRINCE.

En termes ſi pathétiques, ſi paſſionnés, qu'elle m'a touché en me faiſant rire.

MORON.

Eh quoi ! Prince ! vous avez ri ! Vous qui avez toujours été le Chevalier des Dames ! Celle-ci devroit-elle vous trouver inſenſible ?

LE PRINCE.

Y penſes-tu, Moron ? Elle a cinquante ans, & autant de ridicules : & fût-elle Vénus même, quelle beauté pourrait balancer Miladi Semours dans mon cœur ! Tu ſais, depuis que je l'aime, combien je lui ai été fidèle ! Ce ne ſera point Madame la Préſidente qui me fera changer.

MORON.

Vous ne ſavez pas, Monſeigneur, combien les Préſidentes ſont obſtinées ! Celle-ci va peut-être s'attacher à vous, comme une ſangſue.

LE PRINCE.

Tu la connais bien, à ce qu'il me ſemble. C'eſt peu que de m'avoir déclaré ſa flamme ; figure-toi, Moron, qu'elle m'a prié .... que dis-je ! qu'elle m'a ordonné de me rendre ici dans une heure ; qu'elle eſt auſſi-tôt ſortie pour faire préparer une chaiſe de poſte ; qu'elle veut m'y jetter dedans, me mener à Paris tout de ſuite, & m'y épouſer au bout de trois jours à la barbe de tout le monde.

MORON.

Juſte Ciel ! un enlevement ! Ah ! je ne ſouffrirai point qu'on vous enlève. Comment ſe fait-il néanmoins qu'avec ſa hauteur & ſa morgue, elle ait pu ſe réſoudre à enlever un Intendant.

LE PRINCE.

Oh ! ce n'eſt plus un Intendant qu'elle voit en moi. Ce qu'il y a de plus plaiſant dans tout ceci, c'eſt que revenue à ſa premiere idée, elle me prend de nouveau pour un Capitaine de voleurs ; que malgré cela elle m'aime, qu'elle veut m'épouſer malgré cela ; qu'elle ſe demande pardon à elle-même de cette faibleſſe, qu'elle en rougit, qu'elle en pleure de rage, qu'elle ſouhaite & redoute ma préſence ; qu'elle me craint à-la-fois, me deſire, me hait, me mépriſe & m'adore. Sa ſituation eſt tout-à-fait comique.

MORON.

Et moi, Monſeigneur ! me fait-elle toujours l'honneur de me croire un coupeur de bourſes, & ne voit-elle plus en moi le digne ſerviteur de Monſieur l'Intendant ?

LE PRINCE.

Elle a eu la bonté de démêler dans mes traits quelque grandeur : pour toi, mon cher Moron, elle s'obſtine à trouver ta figure patibulaire.

MORON.

Elle eſt bien hardie ! il faut que je l'en puniſſe ; & pour cela, Monſeigneur, m'accorderez-vous une grande grace ?

LE PRINCE.

Eh bien ! Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MORON.

Vous ne vous ſouciez guères, je crois, d'aller à ce rendez-vous que vous a donné la Préſidente. Souffrez que j'y prenne votre place : il ſera nuit, je contrefera ma voix, elle me prendra pour le Capitaine qu'elle adore ; l'homme aux traits patibulaires aura le plaiſir de lui dire ſes vérités en face, & nous verrons....

LE PRINCE.

Que dis-tu là, Moron ? Jouer ainſi cette pauvre Préſidente ! Cela ſerait cruel.

MORON.

C'eſt le ſeul moyen de la corriger de ſon fol amour & de ſa hauteur, plus folle encore ; & la corriger, n'eſt-ce pas lui rendre ſervice ?

LE PRINCE.

Ce motif me détermine. Va donc, vole dans les bras de notre auguſte Préſidente ; mais ne lui dis point d'injures : fais mieux, ſi tu veux m'en croire. Cette femme eſt riche, elle a du crédit, une eſpèce de rang dans la robe : laiſſe-toi enlever à ma place, laiſſe-toi épouſer même ſi elle le deſire, & ſi ce mariage peut faire ſon bonheur. Il lui importe fort peu, je penſe, que ce ſoit un Prince ou un Marmiton qu'elle épouſe : cherche à lui plaire, à la conſoler, à la dédommager de ma perte ; tâche d'obtenir ſes bonnes graces, elle t'achettera

une charge, te produira dans le monde, & tu ſeras un jour, peut-être, Monſieur le Préſident.

MORON.

Monſeigneur plaiſante, & avec grace même : il s'imagine qu'il n'y a que lui au monde qui puiſſe faire des conquêtes, & qu'à moins d'avoir ſa taille & ſa figure, on ne ſaurait réuſſir auprès des Dames. Que Monſeigneur ſe détrompe ; ſans lui reſſembler tout-à-fait, on peut avoir une certaine tournure qui ſéduiſe les Préſidentes, & je ne ſerais pas le premier Valet qu'elles auraient bien traité. (*A part.*) D'ailleurs, je m'y prendrai ſi adroitement, qu'il faudra bien qu'elle m'épouſe.

LE PRINCE.

Tais-toi : voici Miladi Semours & ſon oncle : je brûlais de les revoir l'un & l'autre.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MILADY SEMOURS.

MILORD, *à Milady.*

JE ſuis enchanté, ma nièce, de tout ce que je viens d'apprendre, & je penſe que le Prince en ſera auſſi charmé que moi. Ne tardez pas davantage à lui en faire part ; & comme vous n'avez point ſoupé, & que je n'ai ſoupé qu'à moitié, je vais donner des ordres pour qu'on nous ſerve.

SCENE X.

MILADY, LE PRINCE, MORON.

LE PRINCE.

EST-IL possible, belle Milady, que je vous trouve dans ce village au moment où j'allais vous joindre à Pise; au moment où l'amour semblait me donner des ailes pour arriver plutôt?

MILADY.

Mais, vous-même, Prince, comment se fait-il que je vous trouve ici, & que le hasard nous ait fait descendre le même soir dans la même Auberge

LE PRINCE.

On dit que l'amour est aveugle, Madame, il a prouvé qu'il avait des yeux.

MILADY.

Laissons ce Dieu, Prince: vous savez que les femmes sont un peu curieuses. Apprenez-moi donc ce qui vous est arrivé, car sûrement il vous est arrivé quelque chose. Mon oncle, qui depuis long-tems voyage, & qui va par toutes sortes de voitures, m'a assuré que vous aviez pris la Diligence à quelques lieues de ce village, que Moron avait l'air effrayé....

MORON.

Effrayé! Eh! qui ne l'aurait pas été, Madame, après l'algarade la plus imprévue, la plus....

MILADY.

Me voilà effrayée moi-même : me voilà très-affligée, ſi vous ne me dites point la cauſe de ces allarmes.

LE PRINCE.

C'eſt un rien, Madame, une misère, qui ne mérite pas que vous y preniez garde. Il y a, à quelques lieues de ce village, une forêt que j'ai voulu traverſer la nuit, pour arriver plutôt dans l'aſyle que devoit embellir votre préſence. Cette forêt n'étoit pas sûre, on n'avait pas manqué de me le dire : Moron lui-même était d'avis que je priſſe une autre route. Nulle conſidération, nul conſeil n'a tenu contre mon impatience. J'ai choiſi le chemin de la forêt, comme le plus court, & j'ai vu bientôt qu'il était le plus dangereux : pluſieurs raiſons que je vous dirai, m'obligeaient de voyager ſans cortège, je n'avais qu'un Poſtillon, & Moron qui courait à cheval devant ma chaiſe. Tout-à-coup on tire un coup de piſtolet, les chevaux s'arrêtent, le Poſtillon tombe ; & moi, pour venger ſa mort, autant que pour défendre ma vie, je ſaute ſoudain ſur mes armes, & je ſuis aſſez heureux pour vaincre trois hommes qui nous avaient attaqué tous les trois.

MILADY.

Eh quoi, Prince ? vous appellez une misère, un accident qui a ſi fort expoſé vos jours !

LE PRINCE.

Je devrais ſans doute lui donner un autre nom, puiſqu'il m'a procuré le bonheur de vous rencontrer, &

l'appeller le plus heureux de ma vie. Mais, Madame, j'ai ſatisfait votre curioſité autant qu'il m'a été poſſible; ne pourrais-je ſavoir à mon tour, quel évènement ſingulier vous a fait ſi-tôt revenir d'Italie?

MILADY.

Hélas! Prince! Que me demandez-vous? Le récit que vous venez de faire, m'a ſaiſie au point que je n'ai plus la force de rien dire. Je crois vous voir au milieu de ces bandits: je les vois lever ſur vous une main meurtrière: je vois ruiſſeller le ſang de ce malheureux poſtillon.

MORON.

Vous ne voyez-pas tout, Madame: le Prince ne vous a dit que la moitié des choſes. Ah! ſi vous aviez pu, comme moi, le contempler au moment de la bataille.... Quels coups il a portés! Quelle valeur! Quel courage! Comme ſon front étoit calme, & cependant terrible! Comme il ſortoit de ſes yeux des éclairs & des flammes, & comme ſa main paraiſſait brandir le tonnerre!

LE PRINCE.

Tais-toi, & ne t'aviſe plus d'interrompre Madame: (*à Milady.*) Je ſuis touché & reconnaiſſant de l'intérêt que je vous inſpire; mais, Madame, le danger eſt paſſé. Calmez vos ſens, & permettez que je vous renouvelle ma demande. Comment, & pour quelles raiſons ai-je eu le bonheur de vous rencontrer ici? Vos affaires ont-elles pris une face nouvelle? Milord Bruman, votre père....

MILADY.

Félicitez-moi, Prince. Il avait été disgracié, quoiqu'il eût pour lui les deux tiers des Membres de la Chambre-Basse : il s'était démis de sa Charge entre les mains du Roi ; & depuis trois semaines rétabli dans tous ses honneurs, il a été nommé Viceroi d'Irlande. L'innocence a triomphé de l'imposture & de l'envie : il m'a écrit à Pise, où des raisons de santé m'avaient conduite ; je vais à Londres, me jetter dans ses bras, & répandre dans son sein les larmes de joie que je retiens à peine.

LE PRINCE.

Ah ! Madame ! voyez les miennes : voyez l'enchantement où me jette votre félicité. Vous savez combien j'honore votre digne père ; combien je vous révère tous deux : mais, Madame, vous devez un prix à des sentiments plus tendres : que dis-je ! à l'ardeur la plus vive, à une passion que vous seule avez fait naître.

MILADY.

Ces sentiments me sont connus, ils me sont chers ; mon père même les a approuvés ; mais si depuis son changement de fortune, il avoit été forcé de prendre d'autres arrangements.... Les faveurs de l'aveugle Déesse ne s'obtiennent quelquefois qu'à des conditions bien cruelles. Ce père est si bon, si généreux, si tendre ! Quoique veuve, & pouvant disposer de moi, il me serait affreux de lui déplaire.

LE PRINCE.

Quelle raiſon pouvait-il avoir de vous arracher à mes plus doux vœux ! Ni lui, ni vous, n'avez rejetté mes hommages dans le temps que je vous les ai offerts. Sans la diſgrace même où il eſt tombé, déjà je ſerais votre époux, & le plus fortuné des mortels. Vous m'avez condamné à ne point le devenir, lorſqu'il était dans la douleur.

MILADY.

Cela eſt vrai : mais enfin, ſi les circonſtances forçaient mon père à retirer ſa parole, quel parti prendriez-vous alors ?

LE PRINCE.

Ah ! Madame ! quelle queſtion vous me faites ?

MILADY.

Répondez-y, je vous prie.

LE PRINCE.

Vous l'ordonnez ? Eh bien ! Madame, je chercherais par-tout les brigands que je viens de mettre en fuite ; & ſi j'avais le bonheur de les découvrir, je leur dirais : il faut que je renonce à Milady Semours : tuez-moi, mes amis, tuez-moi : je n'ai plus beſoin de la vie : & s'ils n'avoient point pitié de mon malheur, je ſaurais prévenir leurs coups, je ſçaurais.....

MILADY.

C'en eſt trop. Cette letrre eſt de mon père. Liſez, Prince, liſez.

LE PRINCE.

C'eſt mon Arrêt, peut-être; mais n'importe, liſons.

« Apprenez, ma fille, qu'enfin la vérité s'eſt fait entendre, & que je ſuis rentré dans tous mes droits; » mais mon bonheur ſerait imparfait ſans le vôtre. Vous » aimez le Prince Salvator, il vous a offert ſa main, je » vous invite à l'accepter, nous célébrerons ce mariage » à votre retour à Londres; croyez, ma chère fille, que » ma joie ſera égale à la vôtre ».

O bonheur! Eh quoi! Madame! vous avez donc voulu m'éprouver?

MILADY.

Oui, Prince, pardonnez-moi ce ſtratagême: en me faiſant lire dans votre ame, il tourne à votre avantage & au profit de notre amour. Allons trouver mon oncle, il ne ſavait pas mon projet, il faut l'en inſtruire. Prions-le de nous conduire à Londres, & jettons-nous, ſous ſes auſpices, dans les bras d'un père qui nous attend.

LE PRINCE.

Allons, Madame, je brûle de m'y rendre avec vous, & de m'allier avec un homme ſi eſtimable.

MILADY, *à Moron.*

Moron, nous reviendrons ici pour ſouper, car il faut ſouper en voyage, & je me ſens de l'appétit.

SCENE XI.

SCENE XI.

MORON, *seul.*

DIEU soit loué ! voilà Milady qui consent à épouser mon maître ; il ne me reste plus qu'à me faire épouser aussi par ma Présidente. J'entends du bruit, c'est elle peut-être, éteignons les lumières.

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE, MORON.

LA PRÉSIDENTE, *au fond du Théâtre.*

IL faut que je sois bien malheureuse, pour être devenue tout-à-coup éprise d'un homme si méprisable. Moi, Présidente ; moi, dont les ayeux ont exercé les premières charges de la Magistrature ! Moi... je frémis d'y songer. Mais, qui ne connaît le pouvoir du Dieu qui me maîtrise ! AMOUR ! CE SONT LA DE TES COUPS ! Il y a quelqu'un ici : j'entends marcher & remuer : c'est sûrement mon cher Capitaine. Mon cher Capitaine, est-ce vous ?

MORON, *contrefaisant sa voix.*

Oui, ma chère Présidente, c'est moi-même.

LA PRÉSIDENTE.

Tout eſt prêt, mon cher Capitaine, les chevaux ſont mis, & la chaiſe & le Poſtillon ſont là-bas qui nous attendent : il n'eſt plus rien qui nous arrête, partons, mon cher Capitaine.

MORON.

Partons, ma chère Préſidente ; avant que de partir néanmoins, permettez que je vous demande....

LA PRÉSIDENTE.

Déjà des demandes ? mon cher Capitaine ! Ah ! modérez-vous, je vous prie : cet empreſſement a droit de me plaire ; mais penſez-vous que je m'oublie au point de vous accorder la moindre choſe avant le mariage ?

MORON.

Juſte Ciel ! ma chère Préſidente ! Quelle idée eſt donc la vôtre ? Penſez-vous que moi-même j'aie aſſez peu de retenue pour vouloir abuſer de votre tendreſſe ? Détrompez-vous, je vous prie. Eh ! qui pourrait ne pas reſpecter autant que ſes ayeux, les charmes de ma chère Préſidente ? (*A part.*) Ils ſont auſſi anciens les uns que les autres.

LA PRÉSIDENTE.

Finiſſez, petit badin, finiſſez, je vous en conjure : tout en me parlant de votre retenue, vous me ſerrez la main d'une force....

MORON.

Je ne l'ai pas touchée, ma chère Préſidente, mais vous

m'y faites ſonger, je vous en remercie ; cette main doit être à moi, n'eſt-ce pas ? Vous me la deſtinez, vous devez me la céder dans trois jours : donnez-la moi, il eſt juſte que je m'empare de mon domaine ?

LA PRESIDENTE.

Vous n'avez pas encore le droit de poſſéder, mon cher Capitaine ; attendez que le Notaire vous ait donné cette puiſſance ; & alors, meubles & immeubles, acquêts & conquêts, tout vous appartiendra, mon cher Capitaine.

MORON.

Un baiſer eſt bien peu de choſe : ne pourriez-vous me l'accorder comme droit d'hypothèque ?

LA PRESIDENTE.

La loi ne s'eſt point expliquée là-deſſus, mon cher Capitaine : prenez donc un baiſer, puiſque c'eſt votre envie ; mais ſongez, ſi vous alliez plus loin, que vous ſeriez condamné à des dommages & intérêts conſidérables. Prenez donc un baiſer, mais un ſeul, mon cher Capitaine. (*Elle lui tend la main.*)

MORON.

Je prends, ma chère Préſidente, je prends. (*A part.*) Mais au diable ſi je reſtitue.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous, mon cher Capitaine ?

MORON.

Que je ſens un feu qui me tue, ma chère Préſidente. (*A part.*) Ou plutôt un dégoût qui me tue.

LA PRESIDENTE.

Je le crois, mon cher Capitaine, je ſens le même feu; je vous jure; mais faiſons-nous violence, & l'hymen, d'accord avec l'amour, récompenſera nos peines.

MORON.

Oui, ma chère Préſidente, faiſons-nous violence. (*A part.*) C'eſt mon rôle depuis un quart d'heure. (*Haut.*) Mais puiſque vous avez ſatisfait à ma première demande, ma chère Préſidente, permettez-moi de vous en faire une ſeconde.

LA PRÉSIDENTE.

Encore une, mon cher Capitaine! Ah! ne m'en faites plus, je vous prie. Savez-vous que l'on va loin de demande en demande?

MORON. (*A part.*)

Elle prend toujours le change: quelle femme! (*Haut.*) Vous ne m'entendez-pas, ma chère Préſidente. La demande que j'ai à vous faire, n'a rien dont vous puiſſiez vous effaroucher. Ecoutez-moi donc ſans colère. Vous m'adorez, ma chère Préſidente?

LA PRÉSIDENTE.

Belle queſtion, mon cher Capitaine! Ce que je fais n'en eſt-il pas la preuve?

MORON.

Vous m'adorez, & vous avez la plus grande envie de m'épouſer, ma chère Préſidente?

LA PRÉSIDENTE.

Sachez, mon cher Capitaine, que dans la Robe on

n'a jamais aimé les gens qu'avec des vues honnêtes : dans l'épée on peut en avoir d'autres.

MORON.

Eh bien ! ma chère Préſidente, pourquoi ne pas m'épouſer tout de ſuite ? Pourquoi retarder mon bonheur ? Quelque modéré que je ſois, quelque violence que je me faſſe, ſi vous me conduiſez à Paris, ſans que l'hymen nous ait joint ; ſavez-vous bien que vous courez des riſques pendant le voyage ?

LA PRÉSIDENTE.

Des riſques, mon cher Capitaine !

MORON.

Oui, ma chère Préſidente, des riſques. Je ſerais au déſeſpoir de vous manquer de reſpect : mais l'amour, ma chère Préſidente, l'amour ne s'accorde guère avec la retenue. Vous venez de me dire qu'un Notaire ſeul pouvait me donner le droit de vous poſſéder. J'en ai fait avertir un qui ne tardera pas à paraître ; épouſons-nous donc tout de ſuite, c'eſt le ſeul moyen de vous mettre à couvert des dangers qui vous menacent.

LA PRÉSIDENTE.

Attendons encore, mon cher Capitaine : trois jours ne ſont pas bien longs.

MORON.

Pas bien longs ! Ce ſont trois ſiècles pour moi, ma chère Préſidente ; & jugez un peu quel malheur ce ſerait pour vous, ſi le mariage ſe conſommoit avant que le

Notaire.... Je frémis, quand j'y penſe, & mes cheveux ſe dreſſent ſur ma tête.

LA PRÉSIDENTE.

Mais comment voulez-vous que cette affaire ſe termine en un jour? Le contrat....

MORON.

N'en ſoyez pas en peine, ma chère Préſidente: meubles & immeubles, acquêts & conquêts, vous me donnez tout, n'eſt-ce pas? Vous me l'aviez déjà dit. J'ai inſtruit le Notaire de vos intentions, il s'eſt mis tout de ſuite à dreſſer le contrat, & nous n'avons qu'à le ſigner. Mais j'entends du bruit, c'eſt lui même, ſans doute. (*A part.*) Il arrive trop vite, cela ne m'arrange pas; d'ailleurs, il me faut des témoins. (*Il va ſouffler la lumière que tient le Notaire, & l'éteint.*

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

QU'EST-CE donc? On m'a demandé un contrat que j'apporte ici tout dreſſé avec les noms en blanc: il n'y a plus qu'à les écrire, & l'on éteint la lumière! On ne peut ſigner ſans voir, cependant... Hem!... Perſonne ne dit mot!... Seroit-ce pour jouer à la clémi

ſette que l'on m'a fait venir ici ?... Ce n'eſt pas d'un homme comme moi que l'on ſe mocque : apprenez que je ſuis Notaire & Avocat de ce village.

MORON.

Eh bien ! ne vous fâchez point, Monſieur le Notaire-Avocat, ne vous fâchez point, je vous prie : on n'a eu aucun deſſein de vous offenſer en vous privant de la lumière. Sachez ſeulement que ma prétendue eſt ſi belle, ſi belle, que j'en ſuis jaloux en diable, & que je ne puis ſouffrir qu'un autre que moi la regarde.

LA PRÉSIDENTE. (*A part.*)

Comme il eſt galant, ce cher Capitaine !

MORON.

Tous nos accords d'ailleurs n'étant pas encore faits entre nous, votre préſence pourrait nous devenir incommode. Retirez-vous donc pour quelques inſtans, Monſieur le Notaire, & ne manquez pas de revenir dans une demi-heure, vous nous trouverez très-diſpoſés à vous bien recevoir.

LE NOTAIRE.

Soit. Je m'en vais à l'inſtant même. (*A part.*) Mais au diable ſi je reviens : ceci m'a l'air d'une Comédie, & je ne veux pas leur ſervir de jouet.

SCENE XIV.

LA PRÉSIDENTE, MORON.

LA PRÉSIDENTE.

QUE votre jalouſie me charme, mon cher Capitaine! Pourquoi néanmoins avoir éteint le flambeau dans les mains du Notaire? Il a eu quelques raiſons de ſe plaindre.

MORON.

Eh! vouliez-vous, ma chère Préſidente, que devant cet homme je vous confiaſſe deux ſecrets de la dernière importance.

LA PRESIDENTE.

Deux ſecrets! mon cher Capitaine; ah! répandez ſans crainte dans mon ſein tous ceux qui vous reſtent encore.

MORON.

Eh bien! ma chère Préſidente, m'épouſeriez-vous, ſi du rang de Capitaine, l'aveugle fortune me faiſait deſcendre à celui de Soldat, par exemple....

LA PRESIDENTE.

De Soldat, mon cher Capitaine? Ah! que n'êtes-vous un Soldat comme on l'eſt d'ordinaire, plutôt que d'être un Capitaine comme on ne l'eſt pas? Vous m'entendez, mon cher Capitaine.

MORON.

Je vous entends; mais vous ne m'entendez pas, ma chère Préſidente, vous ne m'entendez pas. Il arrive bien des évènements dans la vie, bien des accidens imprévus! Aujourd'hui on eſt riche, demain on eſt pauvre: on eſt beau le matin, & le ſoir on devient horrible; tantôt haut, tantôt bas, vous le ſavez, ainſi va la roue de fortune, & c'eſt ſur elle que tourne le monde; il pourrait ſe faire enfin que je fuſſe d'une condition ſi peu relevée.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous, mon cher Capitaine? Vous êtes un homme bien né: vous me l'avez aſſuré vous-même, & pourquoi revenir là-deſſus? J'ai démêlé votre naiſſance à votre bonne mine, à votre air majeſtueux & noble: ceſſez donc de vouloir feindre: allez, ce n'eſt pas moi à qui l'on en fait accroire, ce n'eſt pas moi que l'on attrappe: fuſſiez-vous d'ailleurs de la condition la plus abjecte, penſez-vous qu'une femme ſenſible compte pour beaucoup l'avantage de la naiſſance; & ne ſavez-vous pas que l'amour ſe plaît à rapprocher les diſtances, à confondre les rangs, & qu'il fallait ce Dieu pour me faire oublier ce que je me dois.

MORON.

(*A part.*) Me voilà raſſuré ſur un point, paſſons à l'autre. (*Haut.*) Vous croyez, en m'épouſant, avoir pour mari un homme dont les traits nobles vous ont ravie, un homme qui vous a paru charmant. La nuit maintenant vous empêche de voir ma figure; mais je

suis sujet à des convulsions qui la démontent quelquefois ; & si depuis tantôt j'étais enlaidi au point qu'en me revoyant, vous trouvassiez ma beauté moins frappante & mes traits moins intéressants....

LA PRESIDENTE.

Ah ! mon cher Capitaine, que vous me connaissez mal ! Est-ce par la figure qu'on se laisse prendre, quand on a de la délicatesse ? Et croyez-vous, si je n'avais pas découvert en vous un autre mérite....

MORON.

(*A part.*) Le mérite d'un Capitaine de voleurs ! Quelle délicatesse ! (*Haut.*) Il vous ferait donc égal que je fusse l'Ecuyer d'un Prince, ou le Prince lui-même ; que mes traits fussent beaux ou laids....

LA PRÉSIDENTE.

Est-il jamais laid, celui qu'on aime ? Et celui qui plaît n'est-il pas l'égal des Monarques.

MORON.

Le besoin d'épouser vous fera donc passer par-dessus ma naissance & ma figure ?

LA PRÉSIDENTE.

Dis : le besoin d'aimer, mon cher Capitaine : oui, viens sur l'heure, viens aux lieux où l'hymen doit nous unir, & n'attendons pas davantage le Notaire.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, MILADY.

LE PRINCE.

(*A Milady.*) Nous n'avons, Madame, qu'à attendre votre oncle dans cette ſalle : il ne tardera sûrement pas à revenir. Mais pourquoi n'y a-t-il point ici de lumière? Holà, hée! des flambeaux.

MORON. (*A part.*)

O ciel! je ſuis perdu, tout va ſe découvrir. (*On apporte des flambeaux.*)

LA PRÉSIDENTE.

Qu'entens-je!... Qu'ai-je vu!... Le Capitaine!.. O Ciel! je ſuis trompée... Le Capitaine m'échappe, & c'eſt un vil eſclave, un marmiton que j'allais épouſer, mais je ne ſerai pas leur dupe. Je vais trouver le Juge, & je veux les faire pendre tous : tremblez l'un & l'autre! (*Au Prince.*) Et toi, ſur-tout, qui venois de m'engager ta foi, & qui devais recevoir la mienne, tremble! Le gibet ne ſerait point aſſez pour punir ton crime : il eſt des échaffauds & des roues pour les ſcélérats qui abuſent des Préſidentes. Tu verras à mon retour ſi l'on ſe joue impunément de moi.

MILADY.

Prince, qu'ai-je entendu?.... Serais-je trahie? Auriez-vous en effet donné votre foi à cette femme? Auriez-vous reçu la ſienne?

LA PRÉSIDENTE.

Eh! quoi! Madame, vous pourriez croire....

MILADY.

Eh! qui ne croirait pas que vous m'avez trompée, après les reproches que vous a faits cette Préſidente?... Prince, laiſſez-moi fuir, laiſſez-moi aller trouver mon oncle; & ſur-tout ne me ſuivez pas, votre préſence m'eſt devenue inſupportable.

LE PRINCE.

Moi! ne pas vous ſuivre! Ah! ne l'eſpérez pas. Je mourrais plutôt, que de vous laiſſer dans une erreur qui peut m'être ſi funeſte.

SCENE XVI.

MORON, *ſeul.*

MILADY eſt jalouſe, & vraiment il y a bien de quoi. Les apparences ne ſont pas en faveur de mon maître: il peut réſulter de tout ceci une aſſez forte brouillerie. Tâchons de la prévenir, & ſur-tout rattrapons, s'il eſt poſſible, ma chère Préſidente.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, MORON.

MILORD.

PRINCE, vous avez beau dire, il faut que cette femme ſoit folle, ou que vous ſoyez un trompeur.

LE PRINCE.

Vous ſaurez tout Milord, ſoyez tranquille. Milady n'a point mangé encore, voilà maintenant ce qui m'occupe: vous avez ordonné le ſouper. (*A Moron.*) Moron, va dire qu'on l'apporte.

SCENE II.

MILORD, LE PRINCE, MILADY.

MILORD.

En attendant qu'il arrive, je vais fumer. Vous permettez, Prince? Quant à ma nièce, elle eſt Anglaiſe, & nos uſages n'ont rien qui l'incommode. (*Il arrange ſa pipe, ſe met à fumer dans un coin, & dit à part.* (Voilà ce que c'eſt que d'être beau garçon & Prince, on fait des conquêtes juſques ſur les grandes routes.

LE PRINCE, *à Milady.*

Vous allez vous mettre à table, Madame: vous m'avez dit tantôt que vous aviez de l'appétit.

MILADY.

Tantôt cela pouvait être, mais à préſent j'ai le cœur trop ſerré pour pouvoir manger la moindre choſe; & d'ailleurs, s'il faut tout vous dire, je n'aime point à ſouper avec un infidèle.

LE PRINCE.

Ce reproche a droit de me ſurprendre, Madame.

MILADY.

Et que ſignifient les reproches de la Préſidente? Ils doivent me ſurprendre bien davantage.

LE PRINCE.

Que les discours de cette folle ne suspendent point votre souper plus long-temps : je vous expliquerai tout dans quelques minutes.

MILADY.

Expliquez-le moi sur l'heure : je mourrais de faim, plutôt que de l'ignorer.

LE PRINCE.

Eh bien ! apprenez..... Mais les confidences ne doivent pas être faites devant des importuns, & en voici un qui nous arrive.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR, *au fond du Théâtre.*

UN Valet d'écurie m'a dit qu'il venait d'arriver ici une fort jolie femme. Tâchons d'en faire, ou ma conquête ou ma pratique.

LE PRINCE.

(*A Milady.*) Cet homme vous regarde avec bien de l'attention, Madame. (*A part.*) C'est un de nos originaux : qu'est-ce qu'il peut lui vouloir ?

LE COEFFEUR, *à Milady.*

Eſt-il bien poſſible, Madame, qu'une perſonne auſſi belle que vous, ſe trouve dans un lieu ſi ſauvage ? Je crois voir la lune parmi les étoiles, une roſe environnée de coquelicots, un vaſe de porphyre au milieu de bouteilles noires, le flambeau du jour ; enfin, le ſoleil lui-même ne brillerait pas davantage au ſein de la plus ſombre nuit.

LE PRINCE.

(*A part.*) Il lui parle d'un ton bien familier ! La connaîtrait-il en effet ?

MILADY.

Voilà, Monſieur, un compliment fort bien tourné ſans doute ; mais je ſuis bien fâchée pour vous que tout cet étalage ſoit en pure perte ; car je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LE COEFFEUR.

(*A part.*) L'effronterie réuſſit toujours aupres des Dames : feignons de l'avoir déjà rencontrée. (*Haut.*) Vous ne me connaiſſez point, Mignonne ? Eh ! quoi ! vous avez déjà oublié que nous avons paſſé une année enſemble dans ce Château ſi magnifique, ſitué ſur le bord de la Seine ?

MILADY.

J'ai fort bonne mémoire, je vous jure, & je ne me ſouviens pas de vous avoir rencontré de ma vie.

LE COEFFEUR.

LE COEFFEUR.

Parbleu ! la Belle, il me ſemble pourtant....

LE PRINCE.

Il me ſemble, Monſieur, que vous êtes un impertinent. Sortez tout-à-l'heure, ou craignez de m'échauffer la bile.

LE COEFFEUR.

Doucement, Monſieur l'Intendant ! Ce n'eſt point à un homme de votre état à parler de la ſorte à un homme de mon ordre.

LE PRINCE.

Je me mocque d'un homme de votre ordre. Vous n'êtes qu'un fat en trois lettres, & en voici la preuve. (*Il lui donne un ſoufflet.*)

LE COEFFEUR.

O ciel ! où ſuis-je !... un ſoufflet ! & de la main d'un Intendant ! Tremblez ! je ſaurai quel eſt votre maître : il écoutera la plainte d'un Gentilhomme, & je vous ferai caſſer aux gages.

SCENE IV.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, *toujours fumant.*

MILADY.

Eh bien! Prince, nous voilà seuls. M'expliquerez-vous ce que c'eſt que cette foi donnée par une Préſidente....

LE PRINCE.

Oui, Madame: quand vous m'aurez appris depuis quel temps vous connaiſſez ce Gentilhomme. (*A part.*) J'ai eu l'air infidèle à ſes yeux, feignons de la croire telle.

MILADY.

Je vous jure, Prince, que je le vois ici pour la première fois de ma vie: mais il paraît que cette Préſidente....

LE PRINCE.

Vous n'êtes pas à ne pas ſentir que c'eſt une connaiſſance de voyage: au lieu que ce Gentilhomme....

MILADY.

Je n'ai pas beſoin de vous perſuader que je n'ai jamais eu la moindre liaiſon avec lui: mais vous ne me perſuaderez pas que cette Préſidente....

LE PRINCE.

Cette Présidente ne m'a jamais rien été, vous en êtes bien sûre : mais un homme qui prétend avoir passé un an avec vous dans un Château, & qui vous appelle Mignonne, ne vous est sûrement pas étranger ; & ce Gentilhomme....

MILADY.

Ce Gentilhomme a fait comme la plupart des voyageurs, qui se donnent des libertés qu'on n'excuserait point dans le séjour des villes. D'ailleurs, il est pris de vin, peut-être, & ....

LE PRINCE.

Oh ! pour cela non, Madame : car lui & ses autres camarades, n'ont ni bu, ni mangé depuis la dinée : j'en suis sûr, Madame : ainsi donc, sa tête n'était point troublée quand il a prétendu vous connaître.

MILADY.

Une preuve qu'elle l'était, Prince, c'est qu'il vous a appellé Monsieur l'Intendant ; qu'il vous a menacé d'aller se plaindre à votre maître du soufflet que vous lui avez donné : & à moins qu'on n'ait perdu l'esprit, comment peut-on prendre un Prince pour un Intendant ?

LE PRINCE.

Il a eu des raisons de m'appeller Monsieur l'Intendant : mais peut-il en avoir de vous appeller Mignonne, si ce n'est celles que peut-être ?...

MILADY.

Moi ! j'aurais fourni à cet homme quelques raiſons de m'appeller Mignonne ? Aſſurément, Prince, voilà un reproche auquel je ne me ſerais guères attendue. Je ne lui ai point donné ma foi du moins : vous brûlez de rompre avec moi pour aller joindre cette Préſidente, qui déjà eſt en poſſeſſion de la vôtre : & n'ayant point de prétexte honnête pour me quitter, vous vous en faites un des diſcours d'un inſenſé, qu'enhardit la liberté des voyages. Mais je ne ſuis point votre dupe : un piège ſi groſſier n'eſt point fait pour que j'y tombe. Allez, allez trouver votre Préſidente ; & moi, je vais prier mon oncle de me conduire en Angleterre.

LE PRINCE.

(*A part.*) Fâchons-nous plus qu'elle, afin de l'appaiſer.... (*Haut.*) Allez en Angleterre, Madame ; & moi, cependant, je vais chercher votre Gentilhomme dans cette Auberge ; & ſi je le rencontre, nous nous verrons de près.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MORON.

MORON.

Le ſouper eſt prêt, Monſeigneur : on va le ſervir de nouveau. Ainſi vous pouvez vous remettre à table.

LE PRINCE.

Va te promener avec ton ſouper.

MORON.

Oh, oh ! voilà la ſeconde fois qu'il refuſe de manger. L'amoureuſe ſera plus raiſonnable, peut-être. (*A Milady.*) Vous devez avoir faim, Madame : on vous apporte une admirable dinde aux truffes : vous plairait-il de.....

MILADY.

Laiſſe-moi tranquille avec ta dinde.

MORON.

Voilà qui eſt ſingulier ! tous deux ont la même manie. Quand j'ai lu dans certains livres que les Amans ne mangeaient point, j'ai cru que c'était une fable. Je vois pour le coup que c'eſt une vérité. Comme ils ſoupirent !... C'eſt ce qui les nourrit, peut-être... C'eſt pourtant une viande creuſe, que des ſoupirs, Milord ne paraît point en faire cas, voyons.

s'il voudra m'entendre. (*A Milord.*) Vous avez dit tantôt, Milord, que l'amour ne vous empêchait point de manger. Voudriez-vous bien en ce moment, donner un exemple très-nécessaire à Milady & à mon maître? (*Milord sans répondre, exhale au nez de Moron une gorgée de fumée.*) Voilà, Milord, une réponse fort obscure. Ne pourriez vous pas m'en faire une où il y ait un peu plus de clarté? (*Milord exhale une seconde gorgée.*) Quels Diables de gens! Milord m'enfume sans me rien dire! Milady & le Prince, qui tantôt étaient si charmés de se revoir, maintenant se tournent le dos & gardent un profond silence. Cette bouderie peut les amuser, mais je n'y trouve pas mon compte. N'ayant pu me marier avec la Présidente, il faut du moins que je marie Milady & le Prince. Dans le premier cas, c'est moi qui aurais fait les présens de nôces. Dans le second, c'est moi qui les recevrai; je ne puis que gagner à cette échange. Ainsi, tâchons de les raccommoder. (*Au Prince.*) Puisque vous ne voulez pas manger, Prince, me ferez-vous au moins la grace de me dire d'où peut naître votre colère?

LE PRINCE.

Tu te souviens, Moron, de cet homme qui a dit tantôt qu'il avait fait long-temps sa cour à Milady, & que, s'il avait voulu pousser sa pointe auprès d'elle....

MORON.

Si je m'en souviens, Monseigneur? Je crois vous avoir dit que c'était un Coëffeur de petites maîtresses.

LE PRINCE.

Tu l'as cru, Moron, mais cela n'eſt pas poſſible. Figure-toi que cet homme vient de parler à Milady du ton le plus familier, qu'il l'a appellée Mignonne, & qu'il prétend avoir paſſé un an avec elle dans un Château magnifique....

MORON.

N'avez-vous point contre Milady d'autres chefs d'accuſation?

LE PRINCE.

Il me ſemble que celui-là eſt aſſez fort pour mériter qu'on s'en lave.

MORON.

On s'en lavera, Prince, ſoyez tranquille, & laiſſez-moi maintenant interroger votre partie adverſe. (*A Milady.*) Puiſque vous m'avez caché, Madame, les raiſons qui vous ont empêchée de vous mettre à table, me ſera-t-il permis de ſavoir celles qui vous ont ſi fort irritée contre le Prince?

MILADY.

Tu le ſais bien, Moron: tu étais ici lorſque cette Préſidente....

MORON.

Je me ſouviens en effet, que tantôt j'étais ici avec la Préſidente.

MILADY.

Eh bien! quelles paroles a-t-elle adreſſées au Prince?

Et toi, a-t-elle dit, *qui venais de m'engager ta foi, & que devais recevoir la mienne.* Après cela, Moron, puis-je encore aimer le Prince ?

MORON.

Vous n'avez point d'autre grief contre lui ?

MILADY.

En voilà bien assez, je pense.

MORON.

Approchez-vous donc tous les deux, & puisque vous m'avez choisi pour Juge, écoutez bien : voici mes conclusions. Vous vous plaignez, Madame, qu'une Présidente a rappellé au Prince la foi qu'il lui avait donnée. Sachez, que cette Présidente, est une vieille folle qui a cinquante ans passés : qu'elle s'est amourachée de mon maître, qui me l'a généreusement cédée ; & que je venais, moi, de lui déclarer ma tendre flamme, quand vous m'avez trouvé ici tête à tête avec elle.

MILADY.

Si elle a cinquante ans & qu'elle soit bien laide, il est difficile que j'en veuille davantage au Prince... Et s'il m'avait prévenue de ces deux choses, un mot nous eût épargné bien des chagrins.

MORON.

Eh ! Madame, vous l'avez vue cette Présidente, & ces deux choses ne sont-elles pas gravées sur son front en caractères ineffaçables ?

MILADY.

Laide & cinquante ans ! La pauvre femme ! je ſens qu'elle m'intéreſſe... Et après cet éclairciſſement, il n'eſt guères poſſible que...

MORON.

Que vous ne pardonniez point au Prince, n'eſt-ce pas ? A merveille, Madame, mais cela ne ſuffit pas. Il eſt fâché auſſi, le Prince, & il faut auſſi que je l'appaiſe. Prince, regardez-moi en face, je vous prie. (*Le Prince ſe tourne, & voyant Milady qui le regarde avec tendreſſe, il détourne la vue avec humeur.*) Tournez un peu la tête, Madame, le Prince n'eſt pas en état encore de ſoutenir vos regards : le ſoleil ſe montrera mieux quand j'aurai diſſipé les nuages. (*Au Prince.*) Regardez-moi en face, Monſeigneur : là là, je vous prie, & dites-moi : ai-je l'air d'un imbécille ? (*Le Prince hauſſe les épaules.*) Il n'eſt pas queſtion de hauſſer les épaules, mais de répondre. Ecoutez-moi donc : ſi j'étais un imbécille, je ne connaîtrais point les hommes, je ne les obſerverais point. Ai-je l'air de ne les avoir point obſervés & de ne les pas connaître ?

LE PRINCE.

Où veux-tu en venir avec ce préambule ?

MORON.

Quand je vous ai dit que l'homme de tantôt, que l'homme qui vous donne de la jalouſie, était un Coëffeur de petites maîtreſſes, auriez-vous dû ne pas me

croire. Tenez, liſez l'adreſſe de cette lettre qui eſt tombée de ſa poche, & que je viens de ramaſſer.

LE PRINCE, *liſant.*

A Monſieur Paul-Iſidore de la Fariniere, Maître Coëffeur, rue des Vieilles-Etuves, à Paris. (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MORON.

Vous riez, Prince! C'eſt bien le parti le plus ſage, & celui que d'abord vous auriez dû prendre. Cet homme étant un Coëffeur, quelle vraiſemblance y a-t-il qu'il ait fait ſa cour à Madame, qu'il ait paſſé un an avec elle dans un Château magnifique.

MILADY.

Et comment ſe fait-il que le Prince ait pu croire....

LE PRINCE.

Et penſez-vous que j'aie rien cru, Milady? Penſez-vous qu'un objet ſi mépriſable, ait pu m'inſpirer de la jalouſie? Je ſerais bien mépriſable moi-même, & bien indigne de vous. Je n'aurais pu être vraiment jaloux, que d'un homme qui aurait ſçu vous plaire.

MILADY.

Vous venez de le paraître, cependant....

LE PRINCE.

Pardonnez, belle Milady, pardonnez une ruſe innocente, que votre exemple a autoriſée. Tantôt pour me-

prouver vous en avez employé une, & j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous imiter.

MILADY.

Il eſt vrai que tantôt j'ai voulu éprouver votre amour.

LE PRINCE.

Et moi, votre caractère, Je vous ai vue jalouſe & fâchée, & j'ai feint d'être jaloux & fâché, pour m'aſſurer de l'impreſſion que feraient ſur vous mes reproches. Avant que de s'épouſer, il eſt permis de chercher à ſe connaître : au lieu de vous plaindre, Milady, remerciez-moi ; vous n'avez fait que gagner au piège que je vous ai tendu.

MILADY.

Pourquoi ne pas me dire que vous étiez innocent ? vous vous ſeriez épargné la peine de m'éprouver ; & ni l'un, ni l'autre n'aurions témoigné de la jalouſie.

LE PRINCE.

Je vous l'aurais dit vainement, vous ne m'auriez pas cru : fauſſe ou vraie d'ailleurs, la jalouſie n'eſt point un ſentiment qui puiſſe offenſer la beauté. L'on prouve qu'on aime beaucoup, quand on craint de n'être plus aimé.

MILADY.

Il eſt vrai, Prince, que ce crime, ſi c'en eſt un, porte ſon excuſe avec lui, & ne croyez pas que je ſois offenſée : je vous pardonne, étant auſſi coupable que vous-même, & ayant le même beſoin que vous d'être

pardonnée. Laiſſons donc le prétendu Gentilhomme, ne parlons plus de la Préſidente, mais de vous, Prince. Expliquez-moi.....

MORON.

Un moment, s'il vous plaît, Madame, ne paſſons point ſi légèrement ſur les formes. Lorſqu'un Juge par ſa ſageſſe, a mis d'accord deux ennemis, il les engage à s'embraſſer.

MILADY.

Je viens de dire que je ne me croyais point offenſée; ainſi cette formalité eſt inutile.

LE PRINCE.

Eh bien! Milady, donnez-moi un gage que vous ne l'êtes point, & permettez-moi de le prendre ſur votre main charmante.

MILADY.

J'y conſens. Ne croyez pas néanmoins que l'explication ſoit finie. Pourquoi donc le prétendu Gentilhomme vous a-t-il appellé Monſieur l'Intendant? Pourquoi vous a-t-il menacé d'aller ſe plaindre à votre Maître? Ces propos m'ont plus étonnée encore, que tous ceux qu'il m'a tenus; & je vous ſerai obligée de me donner le mot de cette énigme.

LE PRINCE.

Très-volontiers, Madame. Quoique vraiment riſible, notre double mépriſe l'eſt moins que celle du prétendu Gentilhomme, & vous allez en juger. Je vous ai déjà raconté comment Moron & moi, après avoir été arrêtés,

par des voleurs, avons pris la Diligence : à peine étions-nous dans cette Auberge où cette voiture nous a conduits, que voulant connaître nos compagnons de voyage, nous nous sommes mis en embuscade pour les épier. Il est impossible de vous donner une idée, même imparfaite, de leur extravagance & de leur ridicule.

MILADY.

Combien étaient-ils dans cette voiture ?

LE PRINCE.

Deux femmes & trois hommes, car nous exceptons Milord de cette cohue : le silence qu'il garde, soit par habitude, soit par prudence...

MILORD, *toujours assis & fumant.*

Par habitude & par prudence.

LE PRINCE.

Son silence, marque ordinaire d'un esprit sage, nous a prouvé qu'il fallait le distinguer des autres. Vous saurez donc, Milady, que ces Messieurs & ces Dames nous ont pris d'abord, moi pour un Capitaine de voleurs, & Moron pour un Soldat de ma Compagnie. Ce n'est pas tout ; les entendant vanter leur naissance, faire parade de leur richesse, & s'attribuer des prérogatives, qui, en France, n'appartiennent qu'à la noblesse & aux gens de qualité ; pour me venger de leurs impertinences, j'ai cru devoir me mettre autant au-dessous d'eux, qu'ils se mettaient au-dessus de moi ; en conséquence, lorsqu'ils m'ont interrogé, je leur ai dit que je servais chez

une Dame en qualité d'Intendant, & que Moron remplissait chez la même Dame l'office de Marmiton.

MILADY.

Voilà une plaisante idée ! D'après cela, ils n'auront pas voulu souper avec vous, je gage ?

LE PRINCE.

Vous devinez, Milady : on servait en ce moment ; ils avaient presque tous une faim de voyageurs, c'est tout dire ; & pour ne point souper avec un Intendant, ils ne se sont point mis à table.

MILADY.

Voilà, il faut en convenir, des gens de qualité un peu difficiles.

LE PRINCE.

Des gens de qualité ! Ah ! vous leur faites beaucoup d'honneur, Madame ; leur conversation nous a bientôt décélé leur origine. l'un est Coëffeur de son métier ; & celui là, vous venez de le voir à l'instant, c'est l'insolent qui vient de vous appeller Mignonne, il ne s'est servi que de termes pris de sa profession. L'autre, qui n'a parlé que de mangeaille, est un Maître-d'Hôtel ou un Traiteur ; & tenez, voilà Moron, qui vous dira que le troisième lui a pris mesure d'un habit.

MORON.

Ah ! mon Dieu ! Milady, rien n'est plus vrai. Je servais alors chez le Comte de Célicour, & même cet habit était si étroit, le drôle avait tellement épargné

l'étoffe, qu'il fut ſoupçonné, avec raiſon, d'en avoir gardé la moitié. Mais, Monſeigneur, vous oubliez notre Baronne, qui ne vit qu'au milieu des roſes.

MILADY.

Eh bien! cette Baronne?

MORON.

Malgré les agaceries qu'elle m'a faites, cette Baronne, à ce que je crois, n'eſt qu'une Marchande de Modes.

MILADY.

Eſt-ce que parmi tout ce monde il n'y a pas une perſonne comme il faut?

LE PRINCE.

Cette folle de Préſidente en eſt vraiment une: elle a toute la morgue de la Magiſtrature, & sûrement elle ſera plus punie que moi, quand elle ſaura....

MILADY.

Il faudrait les avertir de ce que vous êtes, pour qu'on vous rendît enfin ce qui vous eſt dû. Ne ferais-je pas bien de vous nommer devant tout ce monde?

LE PRINCE.

Gardez-vous-en bien, Madame, je ne déſire point d'en être connu.

MILADY.

Soit. D'ailleurs, il me paraît juſte de les punir, en ne leur diſant pas qui nous ſommes.

LE PRINCE.

Les voici tous : il eſt temps de nous mettre à table : Milord ne demande pas mieux, à ce qu'il me ſemble : recevons-les donc en mangeant, & ne craignez pas qu'ils daignent nous faire l'honneur de ſouper avec nous. (*Milord, Milady, le Prince ſe mettant à table ; Moron les ſert, une ſerviette ſous le bras. Milord, ſelon ſa coutume, mange ſans rien dire.*

SCENE VI.

Mademoiſelle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, LE PRINCE, MILADY, MILORD, L'HOTESSE.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Eh bien ! Monſieur l'Intendant ! eſt-ce que vous n'avez pas encore ſoupé ?

LE PRINCE, *mangeant.*

Non, aſſurément : je commence à peine de manger ; & il n'y a pas apparence que j'aie fini ſi-tôt.

LE TAILLEUR.

Il eſt tems néanmoins que vous finiſſiez : la promenade que nous venons de faire a redoublé notre appétit, & nous ne pouvons plus attendre.

LE MAITRE-D'HOTEL,

LE MAITRE-D'HOTEL.

Morbleu ! je mangerais des pierres.

LE COEFFEUR.

Je ſens que je vais dévorer.

Mademoiſelle POUE.

Je meurs de beſoin.

LE PRINCE.

Je ſuis bien fâché, Meſſieurs & Madame, de voir que la faim vous preſſe au point que vous le dites ; mais il eſt certain qu'elle va vous preſſer bien davantage, car mon habitude, quand je ſuis en route, eſt de paſſer la nuit à table.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Miſéricorde ! La nuit à table ! Ma chère dinde aux truffes ! c'eſt donc en vain que j'avais jetté ſur toi un dévolu ?

LE TAILLEUR.

La nuit à table ! Et il faudra que durant cet intervalle, nous regardions ſouper Monſieur l'Intendant.

LE COEFFEUR.

Monſieur l'Intendant ſe donne des airs de Prince ; il a un grand couvert comme eux.

MORON.

Qu'y a-t-il donc là de ſi nouveau ? Monſieur l'Intendant ſe donne les airs (*A part.*) de ce qu'il eſt.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il n'eſt pas juſqu'à Monſieur le Marmiton, qui ne veuille auſſi ſe donner des airs. Il eſt tems de rabattre ce caquet; où eſt l'hôteſſe?

L'HOTESSE.

Me voilà, Monſieur: qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Il eſt indécent, Madame l'hôteſſe, qu'un homme comme Monſieur, reſte ſi long-temps à table; & ſurtout, qu'il faſſe attendre des gens comme nous. Voilà près d'une heure qu'il mange, ou plutôt, c'eſt pour la deuxième fois qu'il ſoupe, & nous n'avons rien pris depuis dîner.

LE TAILLEUR.

J'ai fait la folie de ne pas dîner, pour ſouper davantage, & j'en mourrai ſi je ne mange pas à l'heure même.

L'HOTESSE.

Je veux bien croire, Monſieur & Madame, que vous êtes des gens de la plus grande diſtinction, & que votre rang ne vous permet pas de manger avec Monſieur; mais, ma foi, en route, tout le monde eſt égal, &....

LE COEFFEUR.

Comment! tout le monde eſt égal! Vous penſez qu'une Baronne comme Madame, que des gens de qualité comme ces Meſſieurs, & qu'un Gentilhomme

comme moi, ne sont pas à cent piques au-dessus d'un triquet d'Intendant.

LE PRINCE, *à Moron.*

A boire! (*Moron lui verse du vin.*) A votre santé, Madame la Baronne! A votre santé, hauts & puissants Seigneurs! Mes Seigneurs, mes Compagnons de voyage.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Grand bien vous fasse, Monsieur l'Intendant. (*A part.*) Je voudrais que ce fût là son dernier verre.

L'HOTESSE, *au Coeffeur.*

Vous faites sonner bien haut ce nom de Baronne! Parce que Madame est Baronne, vous croyez....

Mademoiselle POUF.

Parlez plus doucement, ma mie; les Baronnes ont le droit de faire mettre en prison les Aubergistes insolentes, & prenez garde de ne point aller y passer la nuit.

L'HOTESSE.

Ma foi, Madame la Baronne, puisque Baronne y a, dussé-je y passer ma vie, cela ne m'empêchera pas de dire qu'on voit dans le monde des gens bien ridicules. Madame que voilà est une Lady, j'en suis sûre, & je l'aurais deviné à l'air de son visage, quand même ses domestiques ne me l'auraient pas dit; une Lady vaut bien une Baronne, je pense; & cependant, voyez si elle a fait tant de façons que vous autres pour se mettre à table? Tenez, Messieurs, qui faites tant les fiers; &

vous, Madame, qui êtes ſi haut montée, faut-il vous parler avec franchiſe ? Les Nobles véritables ne ſont jamais orgueilleux. Il n'y a que les Parvenus ou les Roturiers, qui ſoient.... Dieu me pardonne ! J'allais dire une ſottiſe, & il vaut bien mieux que je m'en aille. (*Elle ſort.*)

LE COEFFEUR, *bas au Maître-d'Hôtel.*

Cette Belle, une Lady ! La pauvre Hôteſſe ! comme elle eſt dupe !

LE MAITRE-D'HOTEL, *bas au Coëffeur.*

C'eſt une Lady comme je danſe.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA PRÉSIDENTE, *ſuivie de pluſieurs* OFFICIERS DE JUSTICE.

LA PRÉSIDENTE, *aux Officiers de Juſtice.*

AVANT de les arrêter, faites-leur décliner leurs noms & qualités ſur l'heure, & commencez par le plus coupable.

LA BARONNE.

Eh quoi ! Madame la Préſidente ! Que ſignifie ce ton de menace ? En quoi avons-nous mérité ?....

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'eſt point à vous que j'en veux, Madame la

Baronne, ni à ces Meſſieurs, que je conſidère : c'eſt au ſcélérat que voici; (*Montrant le Prince.*) il faut que je le faſſe pendre, rouer, écarteler, brûler vif, & que je purge la ſociété d'un Monſtre....

LE PRINCE.

Doucement, Madame la Préſidente! Ne vous êtes-vous point déjà aſſez trompée ſur mon compte? Voulez-vous encore....

LA PRESIDENTE.

Je veux te punir, perfide! je veux te faire traiter comme tu le mérites. Quand tu nous a dit tantôt que tu étois l'Intendant d'une Dame, penſes-tu que j'aie été ta dupe; & lorſque d'abord j'ai dit qui tu étois en effet, eſt-ce alors que je me ſuis trompée? S'il eſt vrai que tu ſois un Intendant de Maiſon, eh bien! dis-nous d'abord le nom de ta maîtreſſe, le nom de ſon mari, ſon nom de famille, ſa demeure, ſon âge, ſes qualités? Voyez-vous comme il ſe trouble à cette demande! Ecrivez, Monſieur le Greffier. (*Le Greffier écrit.*) Ecrivez qu'il s'eſt troublé quand on a voulu ſavoir de lui le nom de ſa maîtreſſe. Eh bien! tu ne peux donc pas le dire, ce nom qu'on attend de toi?

LE PRINCE, *ſe levant de table.*

Le nom de ma maîtreſſe? De celle, qui, régnant ſur mon cœur, a le droit de me tout commander, & d'eſpérer tout de mon obéiſſance? De celle enfin, dont je ſuis le ſerviteur le plus ſoumis & le plus fidèle?

LA PRÉSIDENTE,

Voilà bien de grands mots pour peu de choſe. De celle que tu ſers en qualité d'Intendant, & dont tu es le domeſtique.

LE PRINCE, *montrant Milady.*

Eh bien! la voilà, Madame, la voilà cette maîtreſſe que je ſers: cette ſouveraine dont je ſuis fier d'être l'eſclave. Regardez-la, & jugez ſi je pouvais m'attacher à quelqu'autre?

LA PRÉSIDENTE,

Et tu la nommes cette Dame? Cette Souveraine?

LE PRINCE.

Milady Semours, Madame.

LA PRESIDENTE,

Oh! pour le coup voilà encore un bon menſonge! Ecrivez ce qu'il vient de dire: que Milady Semours était ſa maîtreſſe, & que la Belle ici préſente, eſt Milady Semours. (*au Prince.*) A toi maintenant! Auras-tu bien la complaiſance, ou plutôt l'impudence, de nous dire comment tu te nommes?

LE PRINCE.

Je n'aurai ni l'une ni l'autre, Madame, je ne fais rien par complaiſance, & l'impudence n'eſt pas mon défaut. Je ne vous dirai point comment je me nomme.

LA PRÉSIDENTE, *à Mademoiſelle Pouf.*

Oh! je le crois: quand on eſt, peut-être, le parent de Cartouche...

LE PRINCE.

Et puis, que vous importe de ſavoir comment un pauvre Intendant ſe nomme ?

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-vous comme il revient toujours à cette qualité ſuppoſée d'Intendant ! Vous ſeriez trop heureux, Monſieur le Capitaine, d'être un Intendant honnête ; mais c'eſt en vain que vous voulez nous le faire croire. Excellente tantôt, cette plaiſanterie eſt maintenant très-déplacée : c'eſt au nom de la Juſtice qu'on vous interroge. Répondez donc avec vérité, ſans quoi...

MILADY.

Nommez-vous, Prince, que ſert de vous expoſer plus long-temps aux nobles ſarcaſmes de Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE, *à Mademoiſelle Pouf.*

Prince ! lui dit-elle : ces gens-là s'entendent comme larrons en foire.

MILADY.

Les choſes d'ailleurs en ſont venues au point qu'il faut vous faire connaître.

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute : mais cependant, ne croyez pas qu'il dife ſon nom véritable.

LE PRINCE.

Vous vous trompez, Madame : je le dirai, puiſque Milady l'ordonne. Ecrivez : le Prince Salvator.

TOUS LES ACTEURS, *excepté Milady, Milord & Moron.*

Le Prince Salvator !

LA PRESIDENTE.

Excellent ! Monſieur le Greffier, excellent ! Ecrivez qu'il prend le nom d'un autre : il ne dit pas un mot qui ne fourniſſe des preuves contre lui. O le bon interrogatoire ! le bon interrogatoire !

LE PRINCE, *ſans affectation.*

Oui, Monſieur, Ecrivez que je me nomme le Prince Salvator, & ajoutez que je vous en ai montré la preuve. *Il ouvre ſon habit, & montre les cordons de ſon Ordre.*

LA PRESIDENTE.

Ajoutez qu'il vous en a montré la preuve.

MORON.

En gros caractères, le Prince Salvator ; & plus bas, en lettres majuſcules, Céſar-Alexandre Moron, ſon Ecuyer.

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

Et ſon Complice. Mais il doit en avoir d'autres ; & Monſieur .... (*Montrant Milord.*) ſans doute eſt du nombre, puiſqu'il n'a pas craint de manger avec lui. Madame, (*Montrant Milady.*) croit-elle auſſi qu'il ne craindra point de faire coucher ſon nom ſur ce regiſtre ?

MILADY.

Et pourquoi mon oncle refuſerait-il de dire ſon nom ? N'eſt-il pas aſſez connu & aſſez noble ?

MILORD.

C'eſt Broumton que je me nomme.

LA PRESIDENTE.

Eh quoi ! Broumton tout court ! Monſieur n'eſt-il pas auſſi Souverain de quelque contrée ?

MILORD.

Je le ſuis de moi-même, & voilà le plus bel Empire. Faites ajouter, ſi vous voulez, Lord, Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, dont voici la marque. (*Il montre l'Ordre de la Jarretière.*)

LA PRESIDENTE.

Milord ! Duc ! Milady ! Prince ! Eh bien ! (*Aux Officiers de Juſtice.*) En eſt-ce aſſez pour arrêter ces drôles ? Vous ne doutez pas, je penſe, que ces cordons & ces jarretières, ne ſoient des vols qu'ils aient faits ; & que les titres de Milord & de Prince, ne ſoient de faux titres qu'ils ſe donnent ? Eh quoi ! vous ne bougez pas ! vous ne leur mettez pas tout de ſuite les fers aux pieds & aux mains ? Et lorſqu'une Préſidente vous commande....

UN OFFICIER *de Juſtice.*

Modérez-vous, Madame la Préſidente, modérez-vous. La Juſtice, vous ne l'ignorez pas, doit péſer mûrement les choſes, avant que d'en venir à des voies de fait. Pour prouver que ces Meſſieurs ſont des malfaiteurs, il n'y a que votre délation, & elle n'eſt pas ſuffiſante : vous ſavez la Loi, Madame : *teſtis unus, teſtis nullus.*

LA PRESIDENTE.

Fort bien, Monſieur, à merveille! Vous avez raiſon dans tous les points: mais, interrogez ces Meſſieurs & Madame la Baronne, & vous verrez ſi je ſuis la ſeule ici qui témoigne contre cette troupe.

Mademoiſelle POUF.

Moi! Madame; quand vous avez pris le Prince pour un Capitaine de voleurs, ne vous ai-je pas dit qu'il avait un air noble & diſtingué qui annonçait ſa haute naiſſance?

LA PRESIDENTE.

Oui: mais malgré cet air noble & diſtingué, vous & ces Meſſieurs, vous avez refuſé de vous mettre avec lui à table.

LE TAILLEUR, *d'un air humble & timide.*

Mon appétit n'était pas encore ouvert, quand j'ai refuſé de ſouper avec le Prince.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vous devez vous ſouvenir, Meſſieurs, que je brûlais de lui tenir compagnie, & que vous ſeuls vous y êtes oppoſés.

LE COEFFEUR.

Ce n'eſt pas la figure du Prince qui m'a empêché de ſouper avec lui: c'eſt, je vous l'avoue, celle de Monſieur Alexandre Moron, ſon Ecuyer.

MORON.

(*A part.*) Le fat! il faut le laiſſer dire, il ſera bientôt puni.

Mademoiſelle POUF.

Pour moi, je me ſerais eſtimée fort heureuſe de ſouper avec le Prince, mais lorſqu'il nous a dit qu'il était un Intendant....

L'OFFICIER *de Juſtice.*

Vous voyez, Madame la Preſidente, que Perſonne ne vous ſeconde. Vous prétendez que ces Meſſieurs ont uſurpé ces marques d'une naiſſance auguſte, qu'ils viennent de nous montrer; ces Meſſieurs, quoique vous en diſiez, ne portent point ſur leur phyſionomie les caractères de baſſeſſe & de fauſſeté qui décèlent les criminels: & le fuſſent-ils en effet, n'étant point sûrs que ces marques reſpectables ne ſont point leur bien propre, nous ne pourrions point les arrêter ſans un ordre du Roi lui-même. Raſſurez-vous donc, noble Milady; raſſurez-vous, Prince, & vous auſſi, Milord, ſi notre préſence a pu vous cauſer quelqu'allarme: & puiſque vous avez ſoupé, couchez-vous & dormez tranquilles. D'après les plaintes que Madame la Préſidente a portées, le Juge m'a ordonné de ſavoir les noms de toutes les perſonnes de la Diligence. Il ne me reſte donc plus qu'à ſuivre l'ordre du Juge, & qu'à faire coucher ſur ce regiſtre, le nom de Madame & de ces Meſſieurs, comme on y a couché les vôtres.

LE MAITRE-D'HOTEL.

(*A part.*) Fâcheuſe cérémonie! (*Haut.*) Ne pourriez-vous point repaſſer pour avoir nos ſignatures?

L'OFFICIER *de Juſtice.*

Non, Monſieur : comme voici l'heure où l'on ſe couche dans ce village...

LE MAITRE-D'HOTEL *furieux.*

Eh quoi! Monſieur, eſt-ce que dans ce village on ſe couche ſans ſouper?

L'OFFICIER *de Juſtice.*

Ce n'eſt pas ma faute, ſi ce malheur vous arrive. Vous n'avez pas voulu ſouper avec un Prince & une Milady. A vous d'abord, Madame la Baronne.

Mademoiſelle POUF.

(*A part.*) Je ſens que j'ai trop fait la Bégueule, je vais m'exécuter tout de ſuite. (*Haut.*) Je ne ſuis point une Baronne. Je me nomme Mademoiſelle Pouf, tout court : je ſuis Marchande de Modes, à vous ſervir; & ma demeure eſt à Paris, rue Saint-Honoré, à l'enſeigne du *Trait-Galant.*

LA PRÉSIDENTE.

O Ciel! Et voilà la créature que je prenais pour une Baronne! Je vois qu'on m'a bafouée, vilipendée, jouée. Je voulais faire pendre ce traitre; j'ai eu le malheur de manquer mon coup; je vais me pendre moi-même. (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, MORON, Mademoiselle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, LES OFFICIERS DE JUSTICE.

MORON.

ECRIVEZ: Mademoiselle Pouf. Ce nom est un peu court pour une Baronne.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Allons-nous-en, Messieurs, je crois qu'il ne fait pas bon ici pour nous.

LE PRINCE *les arrêtant.*

Où allez-vous, Messieurs? Ne voyez-vous pas que les portes sont gardées? Arrêtez, s'il vous plaît, arrêtez. (*A part.*) Il faut qu'à mon tour je les interroge. (*Au Maître-d'Hôtel.*) Avant de vous en aller, faites-moi le plaisir de me dire, vous d'abord, en quel temps nous nous sommes trouvés à voyager ensemble, en quel lieu vous avez soupé avec Milord & moi?

LE MAITRE D'HOTEL.

Ne me questionnez pas davantage, Monseigneur:

je ſens combien je vous ai manqué : je mériterais que vous me donnaſſiez cent coups de pied dans le ventre. J'ai voulu me faire paſſer pour un homme d'importance, & je me nomme Jacques de la Rémoulade, & ne ſuis que le Maître-d'Hôtel d'un Fermier-Général.

MORON.

Ecrivez : Jacques de la Rémoulade.

LE PRINCE.

Qui ne vit que de Faiſans & de Gelinotes. (*Au Tailleur.*) Et vous, qui vous êtes dit le couſin de Milord à la mode de Bretagne, peut-on ſavoir votre origine, & le nom illuſtre que vous portez ? Il eſt auſſi noble, je gage, & auſſi harmonieux que le ſien.

LE TAILLEUR.

Hélas ! Monſeigneur, vous avez deviné. Je me nomme Nicolas Frippart, & ne ſuis qu'un honnête Tailleur.

LE PRINCE.

Honnête ! c'eſt beaucoup dire. Vous faites les habits bien courts, Monſieur Frippart. (*A l'Officier.*) Ecrivez Nicolas Frippart.

MORON.

Nicolas Frippart, Tailleur : qu'il ſache à ſon tour ce qu'en vaut l'aune.

LE PRINCE, *au Coëffeur.*

Et vous, Monſieur, qui vous cachez maintenant, & qui faites ſi bien, après vos impertinences ; me direz-

vous qui vous a présenté à Milady, en quels lieux vous l'avez connue, & dans quels temps sur-tout elle vous a témoigné les bontés infinies dont vous avez eu l'insolence de vous prévaloir ?

LE COEFFEUR.

Regardez ma joue, Monseigneur : elle a porté la peine de mon crime. Ne pousſez pas plus loin votre vengeance, & prenez pitié du Coëffeur Paul-Isidore de la Farinière.

L'OFFICIER *de Justice.*

Ecrivez : Paul-Isidore de la Farinière... Voilà donc les gens qui ont osé vous manquer de respect ! Prince, ordonnez de leur sort : si vous dites un mot, nous allons les conduire en prison tout de suite.

LE MAITRE-D'HOTEL, LE TAILLEUR, LE COEFFEUR, *aux genoux du Prince.*

Pardonnez-nous, Monseigneur : nous n'avions pas l'honneur de vous connaître.

LE PRINCE.

Levez-vous tous, & ne craignez rien de ma colère : vous n'êtes dignes que de pitié.

L'OFFICIER *de Justice.*

Rendez grace à la bonté du Prince, & allez vous coucher sans bruit : nous, retournons faire notre rapport au Juge.

SCENE IX.

LE PRINCE, MILADY, MILORD, Mademoiſelle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE COEFFEUR, LE TAILLEUR.

LE PRINCE.

ENCORE un mot, Meſſieurs: il eſt juſte que je vous donne mes ordres, après avoir eſſuyé vos dédains. Je dois me marier inceſſamment, & c'eſt Milady que j'épouſe. Vous, Mademoiſelle Pouf, vous fournirez les ajuſtements & modes nouvelles.

Mademoiſelle POUF.

Je ſerai très-honorée de ſervir Milady.

LE PRINCE.

Vous, Monſieur Frippart; vous ferez les habits de mes gens, à condition qu'ils ne ſeront pas trop étroits.

LE TAILLEUR.

Soyez sûr de ma probité.

LE PRINCE.

Quant à vous, Monſieur de la Rémoulade, vous ferez le repas de nôces, & n'oubliez pas ſur-tout la dinde aux truffes.

LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ne doutez point de mon zèle.

LE COEFFEUR.

Et moi, Monſeigneur, ne me donnez-vous aucun emploi?

LE PRINCE.

Vous viendrez demain faire la barbe à Moron.

MORON.

Qui ſaura bien le lui rendre.

LE PRINCE.

Les chevaux doivent être prêts; rien ne nous retient plus: partons, Milord; partons, Milady, & hâtons-nous d'aller remercier votre père. Adieu, Madame la Baronne.

MILORD.

Adieu, mes chers couſins.

SCENE X, ET DERNIERE.

MORON, Mademoiſelle POUF, LE MAITRE-D'HOTEL, LE COEFFEUR, LE TAILLEUR.

MORON, *les raſſemblant.*

Vous voyez ce qui arrive, quand on a de la morgue & de la hauteur : on ſe trouve, ſans le ſavoir, avec de plus grands que ſoi : on devient leur riſée, on ſe couvre d'humiliation & de honte, & l'on eſt obligé d'aller ſe coucher ſans ſouper.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

L'ÉPREUVE SINGULIERE,

OU

LA JAMBE DE BOIS.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

Omnia vincit Amor .....

VIRGILE.

PERSONNAGES.

LE LORD DAMBI.

LADY WELTON.

TOM, Valet du Lord Dambi.

BETSI, Suivante de Lady Welton.

LE DOCTEUR JONESMANN.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à Londres.

L'ÉPREUVE SINGULIERE, OU LA JAMBE DE BOIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LADY WELTON, BETSI.

BETSI.

Vous paraîssez rêveuse, Milady, qu'eſt-ce donc qui vous chagrine? Vous êtes veuve, vous avez de la fortune, de la beauté, de la liberté ſur-tout: rien ne

vous manque enfin. Qu'eſt-ce donc qui peut répandre ſur votre front les nuages qui l'obſcurciſſent ?

LADY WELTON.

Ah ! Betſi, tu me juges ſur les apparences ; & pour bien connaître mon état, il faudrait lire dans mon cœur.

BETSI.

J'y lis plus que vous ne penſez, peut-être. D'abord, ma chère maîtreſſe, il n'y a à votre âge qu'une choſe qui puiſſe vraiment tourmenter, c'eſt l'amour : & ſi j'en crois mes ſoupçons, le Lord Dambi eſt la cauſe unique de votre inquiétude.

LADY WELTON.

Betſi, tu ne l'ignores pas, depuis long-tems je l'aime : mais hélas ! ſuis-je payée de retour ?

BETSI.

Et pourquoi Dambi ne vous aimerait-il plus ?

LADY WELTON.

Il arrive aujourd'hui de Paris, où il a paſſé deux ans : & quel homme fit jamais ce voyage, ſans en revenir infidèle ?

BETSI.

Il eſt vrai que les Français paſſent pour très-volages, & que leur ſociété peut nuire à un homme qui a des principes ; mais ceux de Dambi ſont inébranlables.

LADY WELTON.

Ah ! Dambi eſt homme, & faible par conſéquent.

En arrivant à Paris, il aura voulu étudier les mœurs, les uſages, les ridicules même : il ſe ſera fait préſenter dans les maiſons les plus opulentes ; & une fois entraîné par le tourbillon, a-t-on le tems de penſer à ce qu'on aime ? Je crois voir Liſe, Eglé, Doris, Célimène, ſe diſputer à l'envi l'honneur de ſa conquête. L'une l'invite à un Bal, l'autre à un ſouper tête à tête. Celle-ci lui donne un rendez-vous, en feignant de vouloir le conſulter ſur une affaire ; celle-là l'emmène à la campagne ſous prétexte de lui faire admirer la beauté du Printems, & y paſſe avec lui tout le tems de cette ſaiſon dangereuſe. Entouré de tant de pièges, aſſailli de tant de périls, quel homme pourrait ne pas y ſuccomber ! Dambi s'efforce en vain de me conſerver ſon cœur : ſon cœur m'eſt enlevé par une coquette ; ſon cœur, mon ſeul tréſor, devient le partage de quelque femme frivole, qui n'en ſent point le prix : mes traits y ſont remplacés par une image nouvelle, & tu veux que je ſois inſenſible à un pareil malheur ?

BETSI.

Non, Milady, ſi ce malheur était réel, mais vos allarmes me ſemblent très-peu fondées.

LADY WELTON.

Tu ſais, Betſi, combien les Françaiſes ſont jolies.

BETSI.

Soit : mais les Anglaiſes ſont belles.

LADY WELTON.

La beauté, j'en conviens, peut quelquefois l'em-

porter ſur les graces, mais tu ne parles point de la coquetterie des Françaiſes, de cet art inſidieux qu'elles mettent dans leur parure, dans leurs regards, dans leurs moindres diſcours; art d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus caché, & qu'il paraît toujours être un ſimple effet de la Nature. Nous ne ſavons qu'aimer, Betſi, & les Françaiſes ſavent plaire.

BETSI.

Eh bien! elles doivent inſpirer des goûts, & nous des paſſions.

LADY WELTON.

A la bonne heure. Mais les paſſions ne ſont que trop ſouvent détruites par les goûts. Dambi laſſé de ſa chaîne, aura fait comme tant d'autres; il l'aura briſée une fois, pour en prendre que l'on briſe tous les jours.

BETSI.

Comment pouvez-vous, Milady, le calomnier à ce point? Avez-vous oublié qu'il a refuſé pour vous la main d'une Ducheſſe? Et que....

LADY WELTON.

On refuſe une fois, une ſeconde même; une troiſième on cède, on ſe rend, & Dambi aura cédé.

BETSI.

Vous comptez donc pour rien l'attention qu'il a eue de ſe choiſir un logement dans le même Hôtel que vous, les lettres qu'il vous a régulièrement écrites à tous les paquebots: ces égards, ces attentions, ces reſpects....

LADY WELTON.

Eh! ne ſait-on pas qu'à Paris on eſt d'une politeſſe extrême ? Dambi aura vu les Français en avoir beaucoup avec le beau ſexe, & il aura cru devoir les imiter.

BETSI.

Vous ne croyez donc pas qu'il vous ſoit reſté fidèle ?

LADY WELTON.

Non, je ne le crois pas.

BETSI.

Eh bien! il y a un moyen bien ſimple de s'en aſſurer.

LADY WELTON.

Et lequel ?

BETSI.

C'eſt de l'éprouver.

LADY WELTON.

L'éprouver! Et comment ?

BETSI.

Vous avez eu la petite vérole pendant l'abſence de Milord.

LADY WELTON, *avec vivacité & inquiétude.*

Tu me fais trembler, Betſi. Eh quoi! ce mal m'aurait-il enlaidie ?

BETSI.

Enlaidie! Ah! vous ſavez bien que ce fléau de la

beauté n'a point osé toucher à la vôtre, & votre miroir a dû vous rassurer.

LADY WELTON.

Eh bien! comment veux-tu ....

BETSI.

Ne pourrait-on pas supposer que tout le mal s'est porté sur une jambe ?

LADY WELTON.

Ensuite ?

BETSI.

Qu'il s'est formé un dépôt sur cette jambe infortunée, & que pour vous sauver la vie, on a été obligé de la couper ?

LADY WELTON.

Voilà bien la supposition la plus folle....

BETSI.

Soit. Mais cette supposition peut vous faire lire dans l'ame de Milord; & pourvu qu'elle vous éclaire sur ses vrais sentimens, qu'importe qu'elle soit folle ou raisonnable ? Si Milord vous aime encore, malgré votre jambe de moins, s'il conserve le desir de vous épouser, e vous réponds de sa fidélité sur ma vie.

LADY WELTON.

Je veux le croire: mais si cet accident le dégoûte de moi, s'il cesse de m'aimer, en ne me voyant point telle que j'étais avant qu'il partît d'Angleterre ?

BETSI.

Eh bien ! vous ne l'épouſerez point, & certes vous n'y perdrez pas grand choſe : un homme qui renonce à ſa maîtreſſe parce qu'elle eſt boiteuſe, n'eſt ſûrement pas un Amant à regretter. Pour moi, qui connois l'humeur volage de Tom, Valet-de-Chambre de Milord, & qui le ſoupçonne avec plus de raiſon d'avoir violé ſa foi : voici le moyen que je prends pour l'éprouver à mon tour. (*Elle s'étend un ruban noir ſur l'œil gauche.*

LADY WELTON.

Que fais-tu donc, Betſi ?

BETSI.

Ne le devinez-vous pas en me voyant étendre ce ruban noir ſur mon œil ? Vous n'avez pas oublié, Milady, que j'ai eu auſſi la petite vérole pendant l'abſence de Milord ; qu'ayant voulu vous garder nuit & jour durant votre maladie, je l'ai gagnée de vous, en vous rendant des ſoins ; que ſans le vouloir enfin, vous m'avez inoculée, je ſuppoſerai à mon tour que j'ai perdu un œil. Me voilà borgne enfin, autant qu'il ſoit poſſible de l'être. Vous n'avez plus qu'une jambe, & je ne vois plus que d'un côté. Ne trouvez-vous pas l'idée heureuſe, quoiqu'extravagante ; & n'imaginez-vous pas que ce double ſtratagême..., Mais j'entends du bruit : il ne faut pas qu'on vous voie encore, rentrez, Milady. Si c'eſt Milord, je vais ſonder ſon cœur en lui apprenant votre prétendue infortune, & je vous

apprendrai bientôt à vous-même ſi vous pouvez encore compter ſur lui.

LADY WELTON.

Ah ! Betſi ! que tu as d'empire ſur mon ame ! Tu fais bien de moi ce que tu veux.

BETSI.

Ce n'eſt pas moi qui ai cet empire, c'eſt l'amour : c'eſt lui ſeul qui vous rend ſi docile : & qui pourrait réſiſter à un tel maître ?

SCENE II.

BETSI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MILORD arrive à l'inſtant, ſes équipages ſont déjà dans la cour, & je viens pour vous l'annoncer.

BETSI.

Que Milord ſoit le bien arrivé ! nous l'attendions avec impatience. Et Tom, a-t-il ſuivi ſon maître ?

LE LAQUAIS.

Tom deſcend de cheval à l'heure même, & Milord & lui ne tarderont pas à paraître.

BETSI.

(*Apart.*) Bon! je craignais qu'il n'eût pas accompagné Milord. (*Au Laquais.*) Vous pouvez vous retirer, j'inſtruirai Milady de votre meſſage.

SCENE III.

BETSI, *ſeule.*

ENFIN, après deux ans d'abſence, le Lord Dambi & Tom, vont reparaître dans cette Ville. J'ignore de quel œil Tom reverra celui qui me manque. Un œil de plus ou de moins ſerait pour moi peu de choſes. Les femmes, quand elles aiment bien, ne regardent point à ces misères. Les femmes!... oui, les femmes, quoiqu'on en diſe, ont une façon de ſentir plus délicate que celle des hommes. Tom devrait avoir appris de moi à ſentir de la ſorte; mais Tom n'eſt point de ces Amans héroïques, dont le ſentiment croît au ſein des revers, & tire toute ſon énergie de l'infortune. Je crains bien que ce lugubre bandeau ne l'effraye: je crains bien qu'il ne me trouve enlaidie, & qu'ayant perdu à ſes regards mon peu de beauté, je ne perde auſſi ſon amour, & même ſon eſtime. Quant à Milord, quelque choſe que ma maîtreſſe en penſe, celui-là eſt au-deſſus du vulgaire, celui-là eſt un homme que rien ne peut faire changer, & je ne doute pas qu'il ne ſorte vainqueur de

l'épreuve : mais je vois Tom arriver ; feignons, & tâchons de bien jouer notre rôle.

SCENE IV.

TOM, BETSI.

TOM.

EH ! te voilà, ma Belle ! Que je ſuis charmé de te revoir ! Qu'il me tardait de partir de France pour avoir ce plaiſir ! Ah çà ! tu te rappelles ſans doute la promeſſe que tu m'as faite avant mon départ ?

BETSI.

Quoi donc ?

TOM.

Qu'à mon retour de Paris tu me rendrais poſſeſſeur de ta jolie petite perſonne ; que je ſerais ton époux, que tu ſerais ma femme ; que le mariage enfin, nous unirait l'un & l'autre. Tu ne peux pas avoir deux paroles, & puiſque l'hymenée va bientôt couronner mes vœux, tu me permettras, j'eſpère, de t'embraſſer, & de prendre un à compte ſur... (*Il va pour l'embraſſer, & recule appercevant le bandeau.*) Mais, que vois-je ? Quel eſt ce ruban qui te couvre le front ? Eſt-ce une parure nouvellement adoptée en Angleterre ? Et fait-on ici comme en France ? Y change-t-on de mode tous les huit jours ?

BETSI.

Hélas, mon pauvre Tom....

TOM.

Ah! je vois ta ruſe, friponne : tu n'auras pris ce bandeau, que pour mieux reſſembler à l'Amour? Pourquoi recourir à un pareil ſtratagême?

L'Art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

BETSI.

Ah! Tom! que tes plaiſanteries ſont déplacées! Et qu'il eſt malhonnête de ſe mocquer des gens, quand ils ſont malheureux!

TOM.

Tu m'allarmes! Eh quoi! Quelqu'accident fâcheux t'aurait-il miſe dans cet état? L'uſage en Angleterre eſt de ſe battre à coups de poing, & de ſe porter les ongles dans la viſière : me voilà au fait; ton humeur eſt vive & pétulante, quelque voiſine t'aura cherché querelle, vous aurez commencé par les gros mots, vous aurez fini par les gourmades, & l'œil de ma Betſi....

BETSI.

Tu continues de plaiſanter, & tu n'as pas honte de rire, quand tout le monde eſt ici dans les pleurs.

TOM.

Dans les pleurs! Apprends-moi donc vîte pourquoi, & je te promets, non-ſeulement de ne plus rire, mais de bien larmoyer à mon tour.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 27 SEP 1958 OF OXFORD LIBRARY

BETSI.

Tu ſais que durant l'abſence de ton maître, Milady a eu la petite vérole.

TOM.

Oui, on l'a écrit à Milord après que Milady a été guérie, ſans cela il n'aurait pas manqué de venir la voir.

BETSI.

Vous a-t-on écrit auſſi que je l'avais eue en même-tems que ma maitreſſe.

TOM.

Je l'ai ſçu par Milord; mais te voilà bien portante, & Dieu merci, tu t'en es tirée ſans accident.

BETSI.

Sans accident! Ah! mon ami, ce ruban ne te dit-il pas le contraire?

TOM.

Quoi! ton œil.....

BETSI.

Tout le poiſon de la maladie s'eſt raſſemblé ſur lui, il a été fondu comme de la cire; & pour tout dire enfin, je ſuis devenue borgne.

TOM.

Qu'entends-je! Borgne!

BETSI.

Abſolument.

TOM.

TOM, *voulant ôter le bandeau.*

Quoi! ſi j'ôtais le bandeau qui couvre cet œil, & qu'avec la main je fermaſſe l'autre, aucun objet ne frapperait ta vue! Cet œil, autrefois ſi brillant, eſt confiſqué ſans reſſource.

BETSI.

Ah! garde-toi bien d'y toucher, tu me cauſerais des douleurs inſupportables. Non, mon cher, non, je ne vois plus goutte de cet œil malheureux, il ne me ſert plus de rien; mais par bonheur, il m'en reſte un autre pour te regarder; & mon cœur, qui n'a point ſouffert de la maladie, eſt tout plein encore de ton image.

TOM.

O beaux yeux! où j'aimais tant à lire mon plaiſir & ma peine, je ne vous verrai donc plus qu'à moitié? Où ſuis-je? Que vais-je devenir depuis que votre clarté m'eſt ravie? La nuit m'environne, j'erre dans les ténèbres: qui pourra m'indiquer la route pour ſortir de ces lieux? (*Il veut ſortir.*)

BETSI *l'arrêtant.*

Eh quoi! déjà tu m'abandonnes! Quoi! l'œil qui me reſte n'eſt-il pas aſſez beau pour te captiver?

TOM.

Eh! que m'importe, hélas! qu'il n'ait pas ſubi le ſort de ſon camarade? Tu ne peux plus me voir que d'un côté: & moi, infortuné! Moi! qui aimais tes yeux plus

que les miens, je ne pourrai plus dire en parlant de ces yeux adorables : ô beaux yeux ! mes flambeaux ! mes étoiles polaires ! mes soleils !

BETSI.

Eh bien ! tu diras : ô bel œil ! mon flambeau ! mon étoile polaire ! mon soleil !

TOM.

Fi donc ! ma chère : depuis que j'ai été en France, j'ai une horreur invincible pour le singulier : il n'y a plus que le pluriel qui me charme.

BETSI.

(*A part.*) Le perfide ! comme il me traite !

TOM.

Et puis, je reviens de Paris avec deux yeux pour te voir, deux oreilles pour t'entendre, deux pieds pour te suivre par-tout ; je m'apporte enfin tout entier, & je voudrais qu'à ton tour il ne te manquât rien ; que tu eusses aussi deux yeux pour me contempler, deux...

BETSI.

N'ai-je pas deux mains que tu pourras serrer dans les tiennes ? Deux joues que tu pourras baiser ? Deux...

TOM.

Soit. Mais si tu venais à perdre ton autre œil ; tu ne serais plus qu'une maison sans fenêtres : & comment veux-tu...

BETSI.

C'eſt-à-dire que tu ne m'aimes plus ! Tu voulais cependant m'embraſſer tout-à-l'heure, & tu me demandais même de hâter le jour de notre mariage.

TOM.

Oui, certes, je voulais t'embraſſer, mais ton bandeau m'a fait peur : le noir eſt la couleur de l'enfer, & je la crains comme un damné.... Je ſuis certain d'ailleurs, que la femme du Diable eſt borgneſſe.

BETSI.

Traitre ! je t'entends. Tes yeux ne veulent plus me regarder : tes yeux me dédaignent depuis qu'il ne m'en reſte plus qu'un ! Ah ! que Milady avait bien raiſon de ſe défier des hommes, & de les croire tous volages & inconſtants. C'eſt un œil de moins qui me défigure aux tiens, qui m'enlaidit, qui me rend odieuſe. Tu m'aimais, & tu me déteſtes ! Une misère ! un rien t'a refroidi ; tandis que moi, je ſuis toujours la même.

TOM.

Toujours la même ! Ah ! regarde-toi dans le miroir, & tu verras s'il eſt poſſible de te reconnaître ! Ce n'eſt pas moi qui ai changé, ma pauvre enfant, c'eſt toi qui eſt changée. Redeviens belle comme tu étais, & je t'aimerai avec la même tendreſſe, & mes yeux ne quitteront plus les tiens.

BETSI.

Tais-toi, & ne m'importune pas davantage. Je t'abhorre autant que je t'adorais.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE LORD DAMBI.

DAMBI.

EH bien ! ma chère Betſi, comment ſe porte ta maîtreſſe ? Où eſt-elle ? Que fait-elle ? J'arrive impatient de la voir, de la ſaluer, de lui renouveller des ſentiments.... Mais, qu'apperçois-je ! Que veut dire cette liſière noire qui te couvre une partie du front ?

BETSI.

Ah ! Milord, ne m'interrogez pas ſi votre repos vous eſt cher ; tremblez d'en trop apprendre, tremblez que...

MILORD.

Tu me fais frémir avec cette réticence. Serait-il arrivé quelque malheur à Milady ? Quelque accident que j'ignore ? (*A Tom.*) Toi, que je viens d'envoyer ici pour ſavoir de ſes nouvelles, en as-tu à me donner ? Parle, & diſſipe mes inquiétudes.

TOM.

Je crois, Milord, que Milady ſe porte à merveilles. Quant à Betſi, hélas ! elle a bien raiſon de s'affliger : la petite vérole lui a joué un tour affreux.

DAMBI.

Quoi donc ?

TOM.

Ce ruban noir qu'elle porte, cache la place où fut son œil.

DAMBI.

Et Milady?

TOM.

J'ignore si le destin l'a maltraitée; mais pour Betsi, Milord, il est décidé qu'elle est borgne.

DAMBI.

(*A Betsi.*) Tu es borgne, ma pauvre Betsi! mon Dieu que j'en suis fâché! (*A Tom.*) Mais tu ne m'entretiens que de la Suivante, quand je ne te parle que de la Maitresse! Dis-moi donc ce que fait Milady?

TOM.

Je vous répète que je l'ignore.

DAMBI.

Qu'importe donc que tu me répondes!

TOM.

Ma foi, Milord, vous ne pensez qu'à votre maîtresse, & je ne suis occupé que de la mienne. (*A part.*) Un peu moins, cependant, depuis qu'elle n'a plus qu'un œil.

DAMBI.

Réponds-moi plus clairement, Betsi, supplée à son ignorance. Ce mal qui détruit la beauté, t'a enlevé un œil; ce mal affreux aurait-il causé le même ravage sur

les traits de celle que j'aime? Ta douleur semble m'annoncer....

BETSI.

Ah! Milord, il lui eſt arrivé bien pis.

DAMBI.

Qu'entends-je! Ah! ne m'en dis pas davantage: le mal qui t'a ravi un œil en a enlevé deux à Milady! La belle Milady eſt aveugle.

BETSI.

Vous me forcez de tout découvrir, Milord: eh bien! c'eſt pis encore.

DAMBI.

Pis encore! Puiſſances céleſtes, quel ſort me réſervez-vous? (*A Betſi.*) Ah! dis-moi tout, je t'en conjure, duſſes-tu me donner la mort.

BETSI.

Eh bien, Milord! celle que vous aimez n'eſt point aveugle, elle n'eſt point borgne: ſes yeux, ſon viſage, n'ont rien perdu de leur éclat ni de leur beauté: mais hélas! elle a perdu... (*Elle ſanglotte.*)

DAMBI.

Quoi donc?... Acheve.... Elle a perdu...

BETSI.

Une jambe.

DAMBI & TOM, *enſemble.*

Une jambe! (*Dambi ſe trouve mal.*)

BETSI.

Les ſiennes ſe dérobent ſous lui : Tom, un fauteuil.

DAMBI, *dans un fauteuil.*

O Milady ! je ne croyais pas que mon amour fût ſuſceptible d'accroiſſement. Mais comme je me trompais ! Je vais vous aimer cent fois davantage.

BETSI. (*à part.*)

Quelle différence entre le Maître & le Valet !

DAMBI *ſe levant, & avec tranſport.*

Où eſt-elle ! Il faut que je la voye, il faut que je lui parle, Betſi ; mène-moi vers elle : elle ne peut point marcher peut-être, viens avec moi, que je la prenne dans mes bras, que je la charge ſur mes épaules, que je la tranſporte en tous lieux, à la Ville, à la Cour, à la Campagne, au bout du monde, s'il le faut ; que je lui ſerve éternellement de ſoutien, de conducteur & de guide. Ah ! ſi en ſacrifiant mes deux jambes, je pouvais lui rendre la ſienne ! Si je pouvais lui faire de tout mon corps un bâton noueux & ſolide, dont elle pût ſe ſervir comme d'un appui ! Si je pouvais, rival de Prométhée, dérober les feux du Ciel, animer une argile façonnée, l'attacher à la place où ce membre utile n'eſt plus, l'y fixer par des reſſorts inconnus, leur donner le mouvement, le jeu, la ſoupleſſe néceſſaires ! Si je pouvais, en détachant la jambe d'une ſtatue... Celle de Vénus... de Junon... de Diane... Si le marbre, l'airain ou le porphyre amollis & palpitans ſous mes doigts... Que

dis je!... je m'égare, ma raiſon ſe perd, je n'entends plus, je ne vois plus, la douleur me tue, & je ſens tout mon cœur s'élancer hors de moi, pour voler aux pieds de l'infortunée Milady. (*Il retombe dans le fauteuil.*)

BETSI, *à Tom.*

Tu l'entends, & ne meurs pas de honte de lui reſſembler ſi peu! Voilà un véritable Amant! Voilà un Héros!

TOM.

Ecoute donc, ma chère, la perte d'une jambe eſt bien plus grande que celle d'un œil: pourquoi n'en as-tu pas perdu une comme Milady? J'aurais fait un bien autre tapage.

BETSI.

Grand merci du ſouhait, il eſt tendre & touchant. Vas, tu es indigne de ſervir un tel Maître, & je ſuis bien honteuſe d'avoir eu la moindre amitié pour toi.

DAMBI, *rapidement & avec feu.*

Dis-moi, Betſi: eſt-elle aſſiſe? Eſt-elle couchée? Qui eſt-ce qui la ſoutient? Qui eſt-ce qui lui donne le bras quand elle veut faire quelque pas dans ſa chambre? Quand elle ſort, comment fait-elle pour monter en voiture, pour deſcendre un eſcalier? La porte-t-on, la roule-t-on, la traîne-t-on? Eſt-ce un fauteuil, une chaiſe longue, un lit à reſſorts, qui lui ſert de demeure ordinaire? Ah! ſi on la porte, c'eſt moi, c'eſt moi ſeul qui veux avoir cet emploi: je veux qu'un ſi doux fardeau ne quitte jamais mes épaules. Athlas! puiſſant

Athlas ! donne-moi ta force, & ta taille ſur-tout, qui te fait toucher les Cieux : j'y éleverai peu-à-peu ma maîtreſſe ; & placée par moi au rang des Divinités, je la ferai adorer comme telle, par tous les faibles Mortels qui rampent ainſi que moi ſur la terre.

BETSI.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, Milord, ſur tous les détails que vous demandez. Milady n'eſt point toujours couchée, ni toujours aſſiſe : elle ſe tient debout, elle marche, elle ſe promène même, preſque auſſi facilement que nous.

MILORD.

Elle marche ! Elle ſe promène ! O Ciel ! Et quel Dieu opère ce prodige ?

BETSI.

Il n'y a point de Dieu en tout cela : un Méchanicien habile, & le plus fameux qu'il y ait dans Londres, a imaginé uniquement pour elle, une jambe de bois dont tous les reſſorts ſont admirables, & qui lui tient lieu de celle qu'elle n'a plus. Cette jambe ſe plie comme les nôtres, s'allonge, ſe courbe, ſe redreſſe : elle a la même flexibilité, les mêmes articulations : Milady enfin, par le moyen de ce chef-d'œuvre, artiſtement attaché, Milady boîte à peine quand elle marche : cependant j'ai toujours ſoin de lui donner le bras.

DAMBI.

Elle pourrait donc, à la rigueur, aller & venir ſeule ?

BETSI.

Oui, Milord : depuis même qu'elle a cette jambe factice, perſonne ne s'eſt apperçu que la véritable lui manque ; & ſi je ne vous avois point prévenu, vous y auriez peut-être été trompé vous-même : ces renſeignements vous ſurprennent, je le vois, & c'eſt l'effet qu'ils doivent produire ; mais ils doivent auſſi vous raſſurer un peu ſur l'état de Milady.

DAMBI.

Ils me raſſurent, je l'avoue, ils me raſſurent, mais ſans me conſoler. Puiſque les choſes vont de la ſorte, comment ſe fait-il donc que Milady, qui m'a écrit ſouvent, dont une lettre même m'a donné à Paris la nouvelle de ſa petite vérole ; comment ſe fait-il qu'elle ne m'ait jamais rien dit des ſuites funeſtes de ſa maladie ? Comment ſe fait-il que ſes parents, ſes amis & les miens ne m'en ayent rien appris ?

BETSI.

Cela n'eſt pas étonnant, Milord. Depuis ſon accident, Milady n'eſt point ſortie, elle n'a vu que très-peu de perſonnes, & les Médecins ont gardé le ſecret.

DAMBI.

Mais ces perſonnes ont pu appercevoir....

BETSI.

Non, Milord, non, vous dis-je, elles n'ont rien apperçu du tout, graces au chef-d'œuvre de méchanique. Cet accident même eſt un myſtère que je ne

vous aurais point révélé, ſi je ne connaiſſais point vos ſentiments pour ma maîtreſſe.

DAMBI.

Ah! qu'elle compte à jamais ſur ma diſcrétion: depuis long-temps elle en doit être sûre. Devait-elle cependant me cacher un malheur dont elle n'eſt point coupable?

BETSI.

Vous ſavez, Milord, combien ſon ame eſt ſenſible & délicate. Vouliez-vous qu'elle affligeât la vôtre, qui ne l'eſt pas moins, par une confidence qui vient de vous mettre au déſeſpoir? Je vous dirai plus: ſans moi vous ne ſauriez rien, peut-être, de l'accident affreux de ma maîtreſſe. C'eſt vraiment malgré elle que je vous l'ai dévoilé, & je ne doute pas qu'elle n'en ſoit très-fâchée.

DAMBI.

Et que craint-elle, hélas! Elle m'avait promis qu'au bout de deux ans de voyage, nous ſerions unis par les plus tendres liens. Ces deux ans ſont écoulés: ſon malheur, qui me la rend plus chère, aurait-il apporté quelque changement dans ſon cœur? Je viens de te prier, Betſi, de me conduire vers elle: pourquoi te le fais-tu redire? Il faut que je la voye ſur l'heure: où eſt-elle? que je la raſſure, que je diſſipe ſes terreurs, ſi elle en peut avoir; que je la conſole, que je calme ſes tourments, que je lui offre de nouveau ma main; & que je lui demande la ſienne.

BETSI.

Permettez, Milord, que je la prévienne de votre visite, que je la dispose à vous recevoir. Je vais lui rendre compte de votre impatience : attendez-moi ici, & je reviendrai vous instruire de ses intentions : elle-même, peut-être, viendra vous témoigner sa reconnaissance.

DAMBI.

Va donc vîte, & ne tarde pas à revenir.

SCENE VI.

DAMBI, TOM.

TOM.

Eh quoi! Milord, l'accident survenu à Milady ne changera rien à vos sentiments, & vous l'épouserez quoiqu'elle ait une jambe de moins.

DAMBI, *se promenant sur la Scène.*

Si je l'épouserai! Si je l'épouserai! Ah! que n'est-elle déjà ma femme! Que j'aurais de plaisir à lui prodiguer les soins que son état exige, à passer tous mes instans auprès d'elle, à courir, à voler au moindre signal de sa volonté! Milady me paraît cent fois plus aimable depuis qu'elle est malheureuse.

TOM.

Il eſt vrai que Milady ne pourrait plus courir après les galants, ſuppoſé qu'elle en eût envie. Il eſt vrai qu'elle ne pourra plus danſer, plus aller au Parc Saint-James ; & peut-être que les hommes ne feraient pas ſi mal de n'épouſer que des femmes boiteuſes. Les maris ſe plaindraient moins d'elles, il y en aurait moins qui.... je m'entends,... & j'épouſerais peut-être Betſi, ſi elle avait perdu une jambe.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BETSI.

BETSI.

MILADY m'envoie vous dire qu'elle ne peut point vous recevoir encore, ſouhaitant que votre imagination ſoit un peu plus familiariſée avec ſon infortune. Elle vous demande quelques moments de plus : vous reviendrez tantôt, & elle eſpère alors ſoutenir une entrevue qu'elle deſire, mais qui lui coûte aſſez pour la retarder. Je vais même la rejoindre bien vîte, elle peut avoir beſoin de mes ſecours.

DAMBI.

J'obéïs aux ordres de Milady : aſſure-la, Betſi, aſſure-la bien, je te prie, que tout mon deſir eſt de

m'unir à elle par les nœuds les plus saints ; & que je mourrais, si elle retardait aussi notre mariage. Suis-moi, Tom, j'ai des ordres à te donner.

TOM, *à Betsi.*

Adieu, mon Etoile Polaire !

BETSI.

Adieu, chien de Français.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TOM, *seul.*

MILORD m'envoie ici pour m'informer de l'heure où il pourra voir Milady. C'eſt un homme ſingulier que mon maître ! S'obſtiner à vouloir épouſer une femme.... Quelle femme.... Bon Dieu ! Il n'y a qu'un Anglais capable d'un pareil amour : Il n'y a que Londres où l'on voye de pareilles choſes. Mais je crois entendre Betſi : c'eſt elle-même. Eh bien ! ta maîtreſſe eſt-elle enfin viſible ?

SCENE II.

BETSI, TOM.

BETSI.

OUI, ma maîtreſſe ne tardera pas à ſe rendre ici : Tom peut aller avertir ſon maître.

TOM, *d'un air careſſant.*

Sais-tu bien que malgré ce bandeau je te trouve encore fort jolie.

BETSI.

En vérité !

TOM.

Tu es charmante, ou Dieu me damne. On eſt d'abord effarouché de ce ruban, dont la couleur eſt un peu lugubre ; mais ta friponne de mine, fait qu'on s'y accoutume vîte.

BETSI.

Il me ſemble que tantôt cette parure ne te plaiſait guères.... Tu diſais que le noir eſt la couleur de l'enfer, que la femme du Diable eſt borgneſſe.

TOM.

Cela eſt vrai : mais quand on a d'auſſi beaux yeux que.... Lorſqu'on a un auſſi bel œil que le tien, eſt-il ſi laide parure qui puiſſe détruire ſon éclat ?

BETSI.

Tu crois réparer tes injures de tantôt par de froides galanteries ; mais, va, va, je te connais, mon pauvre Tom : tu reviens d'un pays où l'on ſe gâte. Les Français n'ont guères que des ſens, il n'y a que les Anglais qui ayent une ame ; & tu n'es plus Anglais depuis que tu as vu Paris.

TOM.

Veux-tu que je le redevienne ? Suis le conſeil que je vais te donner. Ta maîtreſſe a ſubſtitué une belle jambe de bois, à celle de chair qu'elle a perdue. C'eſt un habile Méchanicien qui a fait ce prodige : imite-la, ſi tu m'en crois : vas trouver cet homme habile, & prie-le....

BETSI.

BETSI.

Quoi ! tu veux que pour me faire un œil, j'aille trouver l'homme qui a fait une jambe à ma maîtresse....

TOM.

Pourquoi non ! Ne pourrait-il pas, avec un peu de terre glaise, ou quelque compoſition plus ſavante, boucher le trou que tu as au front ?

BETSI.

C'eſt un Oculiſte, qui pourrait ſubſtituer un œil de verre à celui que j'ai perdu, & non pas un Méchanicien.... Que tu es groſſier ! Que tu es ignorant ! Va, je remercie le Ciel de n'avoir plus qu'un œil à fermer, pour ne plus voir ta figure.

TOM.

Et moi, je remercie le Ciel de m'en avoir donné deux, pour contempler celui qui te reſte. Adieu.

SCENE III.

BETSI, *ſeule.*

L'EXEMPLE ſublime de Milord, lui a peut-être fait ſentir qu'il m'avait trop maltraitée. Il voudrait revenir à moi, mais ſes efforts ſont vains ; je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir trouvée moins jolie.

SCENE IV.

LADI WELTON, BETSI.

LADY.

Eh bien ! Betsi, comment Milord a-t-il pris le refus que j'ai fait de le recevoir ?

BETSI.

Fort triſtement, je vous jure : il avait l'air déſeſpéré.

LADY.

Et lorſqu'il a appris qu'il me manquait une jambe.

BETSI.

Ah ! Milady : il eſt impoſſible de vous peindre tout ce qu'il a ſouffert au récit menteur que je lui ai fait de votre prétendue infortune. Un torrent de larmes eſt tombé auſſi-tôt de ſes yeux, une ſueur froide lui a couru ſur tout le viſage ; Tom & moi l'avons mis doucement dans un fauteuil pour le faire revenir à lui.

LADY.

Et ſes ſens ont été bientôt calmés, ſans doute.

BETSI.

Bientôt calmés ! ah ! ſortez de votre erreur. Il s'eſt relevé tout-à-coup, & s'eſt écrié d'une voix déchirante : où eſt-elle ? que je la voie : il faut que je la voie, que je la

charge sur mes épaules, que je la transporte au bout de l'Univers ; que je lui serve d'appui, de soutien, de guide : il n'est point de termes passionnés, point d'expressions, qu'il n'ait employées pour rendre ce qui se passait dans son ame ; ses transports étaient brûlants, sa douleur terrible, & le désespoir l'avait presque abruti. Que je suis fâchée de vous avoir conseillé une épreuve si dangereuse !

LADY.

Ne crains rien, Betsi, ne crains rien. Le croirais-tu ? Sa douleur, son désespoir, ses transports, tout était feint, tout était simulé.

BETSI.

Que dites-vous, ô Ciel ! Milord feindre ! Milord vous tromper ! Non, non, il en est incapable. Milord vous aime, il vous est fidèle ; il est impossible que Milord vous ait manqué de foi.

LADY.

Tu ne connais point les hommes, Betsi ; leur cœur ne s'est jamais dévoilé à toi : tes regards n'ont jamais pénétré dans cet abîme. Tiens, lis cette lettre que je viens de recevoir à l'instant de Paris, & tu verras s'il faut se fier à ce sexe trompeur.

BETSI, *lisant.*

« Instruite, belle Milady, de l'estime tendre que » vous avez pour un perfide, je crois devoir vous infor» mer de la conduite qu'il a tenue à Paris. Faible &

» inconſtant, ainſi que les autres hommes, il s'eſt amou-
» raché d'une Mademoiſelle Siphillis, qui l'a ruiné, &
» l'a affiché en tous lieux comme la conquête la plus
» honorable pour elle. L'avis que je vous donne eſt cer-
» tain, & vous voudrez m'en remercier, peut-être:
» mais, permettez qu'en vous taiſant mon nom, je me
» dérobe à votre reconnaiſſance; j'ai toujours fait le
» bien pour le plaiſir de le faire, & je ſerai trop heu-
» reuſe, ſi j'ai pu vous détromper ».

LADY.

Tu le vois, Betſi : & tu veux que je croie encore à ſa douleur, à ſon déſeſpoir, & à ſes perfides tranſports? Il m'a jouée, il m'a trahie pendant ſon ſéjour à Paris, & il ne revient à Londres que pour me jouer encore.

BETSI.

Eſt-ce bien à vous, Milady, que cette lettre eſt adreſſée?

LADY.

Lis le deſſus. N'eſt-ce pas à Milady, Milady Welton?

BETSI,

En effet, voilà bien votre nom; mais il peut ſe faire que d'autres perſonnes....

LADY.

Non, Betſi, non. Feu mon mari étant le dernier de la famille, il n'y a que moi en Angleterre qui le porte.

BETSI.

Et le perfide! Eſt-ce bien Milord Dambi?

LADY.

Un perfide! dit-on, pour qui j'ai une eſtime tendre. Une eſtime tendre! Quel autre que Dambi m'a jamais inſpiré ce ſentiment?

BETSI.

Je reſte confondue : j'étais d'avis d'interrompre l'épreuve ; mais je vois bien qu'il faut la continuer ; elle ſeule pourra nous apprendre ſi Dambi eſt coupable ou innocent.

LADY.

Tu m'as fait entendre ſouvent que j'étais défiante, inquiète & ombrageuſe, & que ces défauts gâtaient mon caractère : tu vois ſi j'avais tort de me défier.

BETSI.

Ce que c'eſt que les hommes! J'aurais parié que Milord était le plus conſtant de tous ; & le traître vous donnait une rivale! Le traître vous trompait, lorſque ſes lettres vous aſſuraient de l'amour le plus fidèle!

LADY.

Avais-je tort de te dire que Paris était un ſéjour dangereux?

BETSI.

Je doute encore, pardonnez : je doute qu'il ait commis ce crime.

LADY.

Tu en doutes! Je parie, moi, que dans le fond de ſon ame il n'aime que ſa Demoiſelle, qu'il brûle de l'épouſer, peut-être....

BETSI.

Occupons-nous donc, je vous prie, occupons-nous inceſſamment des moyens de faire réuſſir l'épreuve. Si malgré votre jambe de moins, Milord perſiſte à vouloir vous épouſer, il eſt impoſſible que ſon infidélité ne ſoit pas controuvée, & que l'avis qu'on vous donne, ne ſoit un tour malicieux de quelque Françaiſe.

LADY.

Je deſire bien autant que toi, Betſi, que l'épreuve réuſſiſſe. Si elle vient à manquer, ce ne ſera ſûrement pas ma faute. Mais, ſais-tu bien que tu m'as impoſé une tâche fort difficile, en m'engageant à feindre qu'il me manquait une jambe? Comment m'y prendre pour jouer ce rôle ſingulier?

BETSI.

Rien de plus aiſé, je vous jure: j'ai perſuadé à Milord qu'un Artiſte habile avait inventé pour vous une jambe ſi ingénieuſe & ſi adroitement poſée en la place de celle qui vous manque, qu'elle vous en tenait lieu.

LADY.

Ainſi donc, je ſuis cenſée pouvoir marcher toute ſeule, comme s'il ne m'était point ſurvenu d'accident.

BETSI.

Non, il faudra que je vous conduiſe: une jambe artificielle, quelque bien faite qu'elle ſoit, ne peut point remplir exactement toutes les fonctions d'une autre.

Prenez mon bras & marchez. (*Milady prend le bras de Betsi, & fait quelques pas sur le Théâtre.*)

LADY.

Volontiers. Est-ce ainsi qu'il faudra que j'aille?

BETSI.

A merveille! Ayez la bonté seulement de rallentir un peu votre marche, & prenez bien garde que devant Milord il faudra que vous soyez toujours assise.

LADY.

Quel supplice pour un cœur délicat, d'être obligé de descendre à la feinte! C'est vous, Milord, c'est vous seul qui en êtes cause. Ah! sans votre infidélité, aurais-je jamais songé à tromper ce que j'aime? (*A Betsi.*) Puisque la fausse jambe est si bien faite, Betsi, je pourrais me tenir debout.

BETSI.

Oui, quelques minutes: mais cela ne peut pas durer pendant toute une conversation. Ne détruisons point, par trop peu d'attention, la vraisemblance d'un piège qui demande d'autant plus de soin, qu'il est rare qu'on en ait tendu de semblable.

LADY.

Me voilà instruite si bien, que, graces à tes leçons, j'espère m'en tirer avec gloire. J'entends du bruit: si ce pouvait être Milord!...

BETSI.

C'est lui-même. Vite dans le fauteuil. (*Elle s'assied.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, LORD DAMBI.

DAMBI.

ENFIN donc, belle Milady, il m'eſt permis de vous revoir ! Pourquoi m'avoir privé ſi long-temps de votre préſence adorée ? C'eſt d'elle ſeule que dépend mon bonheur : vous ne l'ignorez pas.

LADY.

Je n'ai point douté de votre empreſſement, Milord ; mais il eſt des évènements dans la vie, qui ne permettent point, même à l'Amant le plus tendre, de revoir du même œil les mêmes objets.

DAMBI.

Qu'entendez-vous par-là, Milady ? Qui pourrait m'empêcher d'avoir pour vous les mêmes ſentiments ?

LADY.

Vous ſavez l'accident qui m'eſt arrivé ?

DAMBI.

Je ne le ſais que trop, hélas ! mais n'en parlons jamais, je vous prie : rien ne vous manque à mes yeux, vous êtes belle comme vous l'étiez : je ne ſuis pas moins fidèle, & nous n'avons changé, ni l'un, ni l'autre.

LADY.

(*A part.*) Ni l'un, ni l'autre! Comme il ment! (*Haut.*) Vous avez beau dire, Milord, vous ne me perſuaderez point que je ſois la même, & nous devons être bien changés tous les deux.

DAMBI.

Vous, changée! Milady; en quoi donc, je vous prie? Je ne parle point de vos traits, qui ſont toujours les mêmes; de ces graces nobles & touchantes, qui ne vous quittent jamais, & qui vous rendent la plus aimable & la plus ſéduiſante perſonne des trois Royaumes. Le fléau de la beauté n'a porté aucune atteinte à la vôtre; mais, ce qui vaut mieux cent fois que la beauté même; la bonté du cœur, l'égalité du caractère, & le piquant de l'eſprit, ne les avez-vous pas conſervés? Ne ſont-ils pas encore votre partage? N'êtes-vous pas toujours auſſi ſenſible, auſſi délicate, auſſi courageuſe? N'avez-vous pas toujours la même tendreſſe pour les infortunés, le même mépris pour les méchants, la même grace dans tout ce que vous dites? Ne treſſaillez-vous pas encore au récit d'une action vertueuſe? Un vice, quel qu'il ſoit, ne vous inſpire-t-il pas la même indignation & la même horreur? Voilà, voilà, Milady, ce qui m'a ſéduit en vous, autant que les charmes de votre viſage. Voilà ce qui m'a ſubjugué, ce qui m'a enchaîné à vous par les liens les plus forts. Qu'eſt-ce qu'un bras? qu'eſt-ce qu'un œil ou une jambe de moins, pour un être qui vous reſſemble? C'eſt par le cœur que nous exiſtons, c'eſt le

cœur qui nous fait vivre de cette vie morale qui met un prix à l'exiſtence ; de cette vie morale, la ſeule qu'on doive eſtimer, la ſeule qu'on doive préférer à toute autre ? Et votre cœur, ne vous demeure-t-il pas tout entier. Ah ! Milady, ne fuſſiez-vous qu'un tronc mutilé, qu'un informe reſte échappé au trépas, pourvu que ce cœur l'animât, & que je le ſentiſſe palpiter ſous ma main tremblante ; je ſuis sûr, oui, je ſuis sûr que je vous adorerais encore.

LADY.

(*A part.*) Ah ! pourquoi n'eſt-il qu'un trompeur ? (*Haut.*) L'amour vous aveugle, Milord : ah ! ſi vous me voyiez telle que je ſuis, comme vous changeriez de langage !

DAMBI.

Pourquoi cela, Milady ? Je vous vois telle que vous êtes, ne viens-je pas de le prouver par le portrait que j'ai fait de vous ? Je vous adore toujours, telle que vous êtes ; & telle que vous êtes enfin, je brûle de vous épouſer. J'avais fait part de mon vœu à Betſi avant de vous revoir, elle a dû vous le dire, elle a dû vous aſſurer que rien n'avait refroidi mon cœur. Vous m'aviez promis de couronner ma flamme au bout de deux années : elles viennent d'expirer, (*Il tombe à ſes genoux.*) & c'eſt à vos genoux que j'oſe vous ſommer de votre parole.

LADY.

Levez-vous, Milord, je pouvais diſpoſer de ma

ain quand je vous l'ai promiſe : ce droit m'eſt enlevé maintenant.

DAMBL.

Eh quoi ! Milady, en auriez-vous diſpoſé en faveur d'un autre ? Exiſte-t-il ? Peut-il exiſter un homme plus digne que moi de vous poſſéder ?

LADY.

Vous ne m'entendez pas, Milord : ſouffrez que je m'explique. Un homme heureux, qui s'unit à une infortunée, a l'air de lui faire une grace ; & j'ai l'ame trop fière pour en recevoir, même de mon Amant : je n'ai point fait d'autre choix ; mais le premier, mais le plus cher à mon cœur, eſt détruit par mon infortune.

DAMBL.

Qu'entends-je ! Votre infortune vous embellit à mes yeux. Que me devrez-vous donc ſi je vous épouſe ? Vous trouvant cent fois plus aimable que vous n'étiez, n'eſt-ce pas moi qui recevrai le bienfait, & qui ſerai ſeul obligé à la reconnaiſſance ? Rendez graces à ce malheur dont vous vous plaignez. J'aurais pu, quand vous étiez heureuſe, j'aurais peut-être pu vous manquer de foi : je vous aimais, Milady, je vous aimais, & je vous idolâtre. L'amour avait tiſſu les liens qui m'enchaînaient à vous : la pitié... Que dis-je ! la pitié ! Pardon, ce mot m'échappe, & je le déſavoue : c'eſt l'humanité, c'eſt la ſainte humanité qui les reſſerre ; & qui, ſe joignant à l'amour, en a fait des chaînes que le Ciel même ne pourrait briſer.

LADY.

Bon! il vient preſque de m'avouer qu'il m'a été infidèle. (*Haut.*) Conſervez, Milord, conſervez ces diſpoſitions heureuſes; continuez de m'aimer avec la même pureté & la même tendreſſe; & ſi mon malheur ne vous refroidit point, s'il ne vous éloigne point de moi, dans un an je vous tiendrai ma promeſſe: dans un an je ſerai à vous.

DAMBI.

Dans un an, Milady! y penſez-vous! En voilà deux que je viens de paſſer dans les tourments: me croyez-vous un Dieu, pour pouvoir ſupporter encore un ſiècle de ſouffrance?

LADY.

Pardonnez ces nouveaux retards, ils ſont néceſſaires, indiſpenſables. Vous venez d'un pays où l'on n'eſt guères fidèle; & puis, les hommes ſont ſi trompeurs! Il y en a qui ſavent ſi bien jouer le ſentiment, ſi bien feindre la paſſion auprès de leur maitreſſe; & qui, en leur abſence, oublient ſi vîte leurs ſerments! Je vous ai aimé Milord, & j'oſe en faire gloire. Deux ans que j'ai paſſés ſans vous voir ne m'ont point refroidie; mais ils ont dû ſubſtituer l'inquiétude & les ſoupçons, à la ſécurité & à la confiance. Enfin, Milord, ce maudit voyage que vous avez fait en France, le changement ſurvenu en moi, mes craintes pour l'avenir, mes doutes ſur le paſſé; tout veut que nous attendions encore une année, tout m'ordonne de vous éprouver.

DAMBI.

Ah! je ſuis tout éprouvé, Milady, & je ſerai au bout d'un an, tel que vous me voyez à cette heure. Me promettez-vous à votre tour, de redevenir pour moi ce que vous fûtes avant mon départ funeſte?

LADI.

Oui, Milord, je vous le jure.

DAMBI.

Eh bien! puiſque j'ai été aſſez heureux pour trouver un logement dans le même Hôtel que vous, permettez que je n'en ſorte point d'ici à une année. Permettez que je ſois toujours près de vous, que j'écarte de vous la douleur, l'ennui & la mélancolie; qu'à toute heure enfin, je veille ſur votre ſanté, devenue plus fragile depuis votre infortune. Votre état exige des ſoins ſans nombre: permettez que je prenne ces ſoins, & qu'ils me dédommagent de la plus longue attente: permettez enfin, que je ne vous quitte plus, que je ſois votre Chirurgien, votre Médecin, votre Garde-Malade.

BETSI.

Doucement, Milord: ces ſoins me regardent ſeule, & croyez-vous que je vous les abandonne?

DAMBI.

Ah! Betſi, que tu es heureuſe! Que ne puis-je être à ta place pendant une année!

LADY.

Vous ne ſavez pas à quoi vous vous engagez, Mi-

lord, en me faiſant cette demande. Oubliez-vous que vos affaires, que vos plaiſirs, peut-être, vous éloigneraient de moi ſans ceſſe? Vous! ne plus ſortir de la maiſon pendant une année! (*Souriant.*) Si le ſort vous avait traité ainſi que moi, & que vous fuſſiez mon époux, c'eſt tout au plus ce que vous pourriez promettre.

DAMBI.

Eh bien! conſentez à mes vœux, & vous verrez ſi rien pourra me ſéparer de vous!

LADY.

Non, Milord, non: je ſuis loin d'exiger un pareil ſacrifice. Point de gêne avec moi, liberté entière: je vous verrai tous les jours aux heures accoutumées: & puiſſent les moments que vous paſſerez avec moi, ne pas vous ſembler trop longs! Adieu, Milord: je ſouffre dans la ſituation où je ſuis: permettez-moi d'aller en prendre une autre, loin de votre préſence. Mon état demande de la ſolitude, & je crois que ſi je faiſais bien, je ne me trouverais jamais en compagnie.

DAMBI.

Eh quoi! vous me quittez ſi-tôt! Permettez au moins que je vous conduiſe.

LADY.

Non, Milord, non: Betſi eſt plus faite que vous à cet exercice: elle s'y oppoſerait d'ailleurs, vous n'avez point encore traité avec elle de ſa charge.

SCENE VI.

MILORD, *ſeul.*

ELLE craindrait que je ne fuſſe pas toujours auprès d'elle ! Elle craindrait que mes affaires, mes plaiſirs, ne m'en éloignaſſent trop ſouvent. Mes plaiſirs, dit-elle, mes plaiſirs ! En eſt-il, en peut-il être pour un Amant, lorſque ſa Maitreſſe a des peines ? Si le ſort vous avait traité ainſi que moi, a-t-elle ajouté en ſouriant, c'eſt tout au plus ce que vous auriez pu promettre. Que ſignifient ces mots ? A-t-elle voulu parler de la perte d'une jambe ?.. Ah ! je ſerais trop heureux qu'un pareil malheur me fût arrivé. Quelle idée effrayante & ſublime, ces mots, dits innocemment, font naître tout-à-coup dans mon ame ! Qu'il ſerait beau de ſuppléer à la négligence du ſort ! Qu'il ſerait grand ! Qu'il ſerait généreux, de me rendre moi-même auſſi infortuné que mon Amante ! Je ne puis y ſonger, ſans treſſaillir à-la-fois de joie & de terreur. J'apperçois Betſi... interrogeons-la avant de me réſoudre à ce ſacrifice.

SCENE VII.

DAMBI, BETSI.

DAMBI.

Eh bien! Betsi : ſuis-je aſſez malheureux ? aſſez accablé par la deſtinée & par la cruelle Milady ? Je vais en France pour m'inſtruire, pour obſerver les mœurs d'un Peuple que tout Anglais doit connaître : j'en reviens tout plein de Milady ; j'en reviens avec le projet de lui demander ſa main, qu'elle m'a promiſe avant que je parte ; de lui offrir de nouveau la mienne, qu'elle a acceptée ; l'impatience & l'amour me dévorant, j'accours, je me préſente. On me dit d'abord que Milady n'eſt point viſible, qu'il faut avant de lui parler, que mon imagination ſe familiariſe avec ſon malheur ; je me retire, je reviens, elle paraît, & c'eſt pour me traiter avec une rigueur dont il n'y eut jamais d'exemple. Je l'aſſure qu'elle n'eſt point changée à mes regards ; qu'elle eſt toujours auſſi belle, auſſi aimable : elle s'obſtine à me ſoutenir le contraire : je lui rappelle la promeſſe qu'elle m'a faite de m'accorder ſa main : ſon choix eſt, dit-elle, détruit par ſon infortune : une délicateſſe mal entendue lui fournit, pour excuſer ſon refus, des raiſons pitoyables, des ſophiſmes que le cœur n'entendit jamais, & l'on dirait qu'elle ſe plaît à me rendre malheureux, quand je ne vis que pour ſoulager ſes peines.

BETSI.

BETSI.

Je conviens, Milord, qu'elle vous a fait un accueil un peu froid.

DAMBI.

Un peu froid! Un peu froid! Elle m'a assassiné par ses réponses désespérantes & ambigues. Chaque mot qu'elle m'a dit a enfoncé un poignard dans mon cœur, & son refus y a porté les coups de mille poignards ensemble.

BETSI.

Elle n'a point refusé, ce me semble, de s'unir à vous.

DAMBI.

Non, mais elle a retardé notre mariage : & n'est-ce pas la même chose pour un Amant passionné ?

BETSI.

Je suis très-éloignée d'approuver sa conduite avec vous : mais vous-même, n'avez-vous rien à vous reprocher à son égard ? Vous venez d'un pays où les infidélités sont bien communes.

DAMBI.

Voilà encore un reproche qu'elle a eu l'air de m'adresser ! mais qu'il est injuste ! & que ses craintes à cet égard sont déplacées !

BETSI.

N'est-il pas vrai qu'à Paris on change de maitresse tous les mois, & même toutes les semaines ?

DAMBI.

Oui : on ſe fait là un jeu de ce qui eſt pour nous une affaire ſérieuſe, j'en conviens : la paſſion dominante des Français, eſt de n'en point avoir de durable, pour les objets même les plus intéreſſants & les plus dignes de plaire. Les deux ſexes en France, unis par des liens de fleurs, ſe prennent, ſe quittent, ſe reprennent, ſans autre objet que l'amuſement : c'eſt la mode, ſouvent, qui les rend épris l'un de l'autre : auſſi, rien de plus léger que leurs ſerments, rien de plus frivole que leur tendreſſe.

BETSI.

D'après ce portrait, Milord, les Français ſont de jolies Marionettes que le plaiſir fait mouvoir. N'auriez-vous pas été un peu Marionette ?

DAMBI.

Non, Betſi : tel que certains Médecins, qui doivent à un préſervatif qu'ils portent, de vivre au ſein de la contagion, ſans contracter de maladie ; j'ai vécu à Paris, comme j'aurais vécu à Londres.

BETSI.

Vous avez donc auſſi un préſervatif, une amulette merveilleuſe ?

DAMBI, *frappant ſur ſon cœur.*

La voilà, mon amulette : le voilà, mon préſervatif : graces à lui, l'air du vice n'a pu m'atteindre, & j'ai échappé à la corruption, quoique reſpirant au milieu

d'elle. Les grandes passions rendent non-seulement fidèle, mais chaste; & d'ailleurs, quoique loin de Milady, je me la peignais sans cesse : son image ayant toujours été présente à mon esprit, je ne l'ai quittée que pour la retrouver : elle n'a pas dû oublier enfin, que j'ai refusé pour elle la main d'une Duchesse, qui m'offrait, non un rang, mais des biens immenses, mais un crédit étendu, & tous les agréments de la vie.

BETSI.

Sans moi, peut-être, elle l'aurait oublié; mais je le lui ai rappellé tantôt, & elle s'en est souvenue avec reconnaissance.

DAMBI.

Sais-tu, Betsi, ce que j'ai répondu à cette Duchesse, lorsqu'elle m'a proposé sa main? Je lui ai nommé Milady, & me suis retiré en silence?

BETSI.

C'est fort bien, fait; mais vous l'avez revue, peut-être, & de nouvelles propositions....

DAMBI.

Non, Betsi, je n'ai plus remis le pied chez elle. Elle m'a écrit plusieurs fois pour m'y ramener : elle m'a fait parler par tous ses amis & les miens; & toujours inébranlable, je suis resté ferme comme le roc au sein des flots; ou plutôt, je me suis bouché les oreilles comme Ulysse, & n'ai plus voulu entendre le chant de la Syrène.

BETSI.

A propos de Syrènes : on dit qu'il y en a de bien séduisantes à l'Opéra de Paris.

DAMBI.

Bien séduisantes ! Pour un Français, je l'avoue.

BETSI.

Vous êtes-vous aussi bouché les oreilles pour ne point les entendre ?

DAMBI.

Je n'en ai pas eu besoin.

BETSI.

Elles ne vous ont point inspiré de crainte ?

DAMBI.

Peut-on craindre ce qu'on mépriſe ? Ah ! ſi Milady me ſoupçonnait d'avoir été ſéduit par elles, qu'elle ſerait injuſte ! Raſſure-la bien là-deſſus, je te prie : on calomnie quelquefois les Amans les plus vrais. Dis-lui bien....

BETSI.

Les Amans les plus vrais, ne le ſont jamais beaucoup ſur de certains articles. Si vous êtes innocent, comme j'aime à le croire, c'eſt le tems ſeul, c'eſt le tems qui pourra le lui prouver ; & voilà pourquoi elle a eu recours à ce Juge incorruptible.

DAMBI.

Eh bien ! ſoit, que le tems me juſtifie, Milady

n'ignore pas qu'une ame comme la mienne, qu'on enchaîne par des vertus autant que par des attraits, n'a point pu s'attacher à des êtres vils & corrompus, nés seulement pour être les idoles du vice. N'importe, Betsi, n'en parlons plus. Que le tems me justifie, puisqu'elle le veut : je rougirais que ce fût moi-même. Dis-moi cependant ce qui a pu m'attirer de sa part un accueil aussi froid? Pourquoi m'a-t-elle refusé sa main, après me l'avoir promise? Pourquoi, sur-tout, veut-elle m'éprouver encore durant une année? Pourquoi enfin, ne suis-je plus ce que j'étais à ses yeux, lorsqu'aux miens elle n'est point changée?

BETSI.

Milady, vous le savez, est naturellement un peu défiante. C'est-là son seul défaut. Je crois bien qu'elle vous aime, je crois bien qu'elle vous paye du plus tendre retour : mais si elle vous épouse, elle craint qu'à la longue vous ne soyez peut-être fatigué de son malheur, elle craint que vous ne l'abandonniez peut être.

DAMBI.

Ah! voilà le grand mot enfin! Voilà pourquoi elle suspend notre mariage. Elle craint que je ne l'abandonne; elle craint, que, fatigué de son malheur, je ne me lasse de passer mes moments auprès d'elle. Eh bien! je saurai dissiper ses craintes, je saurai la rassurer : j'ai un moyen infaillible; (*A part.*) & quoiqu'il puisse m'en couter, il est tems de le mettre en usage. (*Haut.*) Betsi, tu peux

me rendre un grand ſervice. Dis-moi, je te prie, le nom & l'adreſſe de cet Artiſte qui a fait pour Betſi un chef-d'œuvre de méchanique?...

BETSI.

A part. Je ne m'attendais pas à cette queſtion. (*Haut avec embarras.*) Cet Artiſte qui a ſubſtitué une jambe ſi ingénieuſe à celle de Milady!

DAMBI.

Oui; ce Méchanicien habile dont tu m'as tantôt fait l'éloge.

BETSI.

Ma foi, Milord, comme cet Artiſte n'eſt pas fort connu, je crois que vous aurez de la peine à...

DAMBI.

Tu m'as dit que c'était le plus fameux qu'il y eût dans Londres.

BETSI.

Fameux! Oui; j'oubliais qu'il l'eſt aſſez: mais, comme je vous l'ai déjà dit, l'opération s'eſt faite avec le plus grand myſtère. On ne m'a révélé, à moi, que ce qu'on ne pouvait point me cacher; & le nom du Méchanicien eſt préciſément une des choſes que l'on m'a tues.

DAMBI.

Eh bien, cela étant, j'irai chez un autre: il y a plus d'un Méchanicien à Londres, & pour de l'argent on a bientôt trouvé tout ce qu'on veut.

BETSI. (*A part.*)

Voudrait-il faire préſent à ma Maitreſſe d'une jolie demi-douzaine de jambes, pour en changer au beſoin ?

DAMBI.

Je t'ai retenue ici bien long-tems : je crains que ta Maitreſſe n'ait eu beſoin de toi. Va la rejoindre vîte : redouble tes attentions pour elle, & c'eſt moi que tu obligeras.

BETSI.

Ce motif ne peut rien ajouter à mon zèle. J'aime Milady autant que moi-même, & quand je lui rends quelque ſervice, c'eſt bien autant pour mon plaiſir que pour le vôtre.

DAMBI, *lui offrant une bourſe.*

Eh bien ! Betſi, prends cette bourſe.

BETSI.

Pourquoi donc, Milord ?

DAMBI.

Pour te payer de ta réponſe. Elle m'a tant ſatisfait !

BETSI.

(*A part.*) La lettre le diſait ruiné, & il m'offre une bourſe.

DAMBI.

Accepte-la, c'eſt tout ce que je te demande.

BETSI.

Je l'accepte. (*A part.*) Pour voir ſi la lettre a dit vrai.

DAMBI.

Adieu, Betſi, va retrouver ta Maitreſſe.

BETSI.

Adieu, Milord. (*A part.*) Cet homme, quoiqu'on en diſe, n'a point du tout l'air d'un infidèle.

SCENE VIII.

MILORD DAMBI, *ſeul.*

Tu craindrais donc, ſi je continuais d'être heureux, que ton malheur ne me fatiguât! Tu craindrais que ta préſence ne me devint onéreuſe! Eh bien! raſſure-toi, divine Milady, raſſure-toi: je vais te reſſembler ſi parfaitement, qu'il faudra bien que tes allarmes ſe diſſipent, qu'il faudra bien que tu croies à mes ſentiments..... Qu'elle ſera ſurpriſe & ſatisfaite, lorſqu'elle me verra privé d'une partie de moi-même, & qu'elle ſaura pour qui j'ai fait ce ſacrifice... Je dis ſatisfaite, & l'on ne ſaurait m'en blâmer. Ne ſentir pas une douleur qu'un autre ne partage, ne pouſſer pas un ſoupir qui ne ſoit répété; eſt-il rien de plus doux, eſt-il rien de plus conſolant pour un être qui ſouffre?... Eh bien! Milady, tu la goûteras, cette conſolation céleſte. Sujet aux mêmes tourments que toi, aux mêmes privations, aux mêmes peines, le malheur va reſſerrer nos liens; le malheur va nous unir mille fois plus que nous ne l'avons été: nous

allons gémir, nous allons pleurer enſemble. Que dis-je! le même jour, peut-être, nous verra mourir. Ah! puiſſe à jamais, puiſſe la même chambre nous ſervir d'aſyle, & le même lit de tombeau! Puiſſe la mort s'entendre avec la douleur pour nous faire expirer enſemble. Juſqu'ici j'ai été le ſeul à m'attendrir ſur le ſort d'une infortunée. Mon ſort te touchera auſſi, ô ma belle Maîtreſſe! Tu me plaindras à ton tour, quand tu me verras dépouillé (*montrant ſa jambe*) de ce morceau de pouſſière organiſée: tu me donneras quelques larmes; tu ne diras plus alors, tu n'oſeras plus dire qu'un heureux qui s'unit à une infortunée, a l'air de lui faire une grace; & je pourrai t'épouſer, je pourrai t'offrir ma main, ſans te paraître généreux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TOM, *posant sur une table une jambe de bois.*

Je ne conçois rien aux idées de mon Maître. Il achète une belle jambe de bois, qu'il me fait apporter ici; il m'ordonne de tenir prêts dans la chambre voisine, tout ce qui est nécessaire pour panser une plaie... Qu'est-ce donc que tout cela signifie? Milady a eu le malheur de perdre une jambe des suites de la petite vérole: mon Maître, par un excès d'amour qui n'aurait jamais eu d'exemple, voudrait-il lui sacrifier!... Je frémis quand j'y songe... Il est assez fou pour cela: ou plutôt, il est assez amoureux... Est-il rien où cette passion n'engage, quand elle a pris racine dans une ame forte?... Comme il avait l'air pensif & préoccupé, quand il a fait cette emplette!... Hélas! mon pauvre Maître! Je crains en vérité que l'amour ne lui ait fait tourner la tête. (*Maniant la jambe.*) Ne voilà-t-il pas un beau meuble, & cela ne vaut-il pas bien cent guinées?... J'entends du bruit... Sauvons-nous, & allons là-dedans achever en enrageant les apprêts qu'il m'a commandés.

SCENE II.

LADY WELTON, BETSI.

BETSI.

JE vous jure, noble Lady, que Milord n'a point du tout l'air d'un perfide. Les diſcours qu'il m'a tenus tantôt, la douleur vraie qu'il a reſſentie de l'accueil froid que vous lui avez fait; ſes regards, ſon air, ſon maintien, tout, tout m'a annoncé qu'il vous a toujours aimée, & qu'il vous aime encore avec la plus vive ardeur.

LADY.

Mais cette lettre, Betſi, cette lettre que j'ai reçue....

BETSI, *montrant une bourſe.*

Mais cette bourſe, Milady, cette bourſe qu'il m'a donnée.

LADY.

Cette bourſe n'a rien de commun avec la lettre que j'ai lue....

BETSI.

Pardonnez-moi, Milady. Cette lettre eſt anonyme; ce ſont des menſonges peut-être qu'elle renferme, & voici du ſolide dans cette bourſe: j'y ai trouvé cent bonnes guinées bien trébuchantes, qui détruiſent tous ces menſonges.

LADY.

Qu'importe ! Cet or ne prouve pas....

BETSI.

Cet or prouve que votre Amant n'eſt pas ruiné, comme on vous l'aſſure, & vous feriez bien mieux de croire la bourſe que la lettre. (*Appercevant la jambe de bois.*) Mais que vois-je ſur cette table ?.... Oh ! oh ! voilà qui eſt ſingulier ! Une jambe de bois des plus jolies ! des mieux travaillées ! des plus élégantes, même ! Seroit-ce à vous Milady, que Milord deſtine ce beau préſent ? Non : elle eſt trop longue & trop groſſe pour une femme, c'eſt pour un homme qu'elle paraît être faite. Milord aurait-il le projet ?... Je ne puis y ſonger ſans frémir... Il m'a demandé tantôt le nom & la demeure du Méchanicien qui vous a fait une jambe. je n'ai pu le lui dire, comme vous penſez bien. Il m'a dit qu'il s'adreſſerait à un autre, il m'a aſſurée qu'il diſſiperait vos craintes, qu'il avait un moyen infaillible de vous prouver ſon amour. Je l'ai laiſſé ici tout penſif, tout rêveur, tout triſte ; ah ! ma bonne maitreſſe ! je ne doute point que Milord ne veuille ſe porter à quelque extrêmité terrible....

LADY.

Tu me fais trembler, Betſi ! Entrons bien vîte dans ce cabinet pour l'en empêcher.

BETSI.

Vous ne croyez donc plus qu'il vous ait manqué de foi !

LADY.

Eh ! ſais-je ce que je crois en ce moment ? Milord eſt en danger, voilà tout ce qui m'occupe, voilà tout ce que je vois. Viens donc, ſuis-moi, & cachons-nous à l'inſtant pour venir à ſon ſecours. Cette feinte ſera ſans doute la dernière où je ſerai obligée de deſcendre, & Milord va m'apprendre ſi je dois, ou non, compter ſur ſon cœur. (*Elles ſe cachent dans le cabinet.*)

SCENE III.

MILORD DAMBI, *ſeul.*

Je reviens de chez le Docteur Jonneſmann : il était abſent, mais j'ai dit à ſon élève de me l'envoyer ici, & ſans doute il ne manquera pas de s'y rendre. Qu'il me tarde de le voir arriver, pour remplir le projet que l'amour m'inſpire ! Ce projet ne pouvait naître que dans une grande ame. Combien je m'applaudis de l'avoir trouvé ſeul !... & d'être le premier à l'exécuter, peut-être... Tel que je ſuis maintenant, je ſerais reſté volontairement auprès de Milady, je l'avoue, mais ce bienfait avec le tems l'aurait humiliée : tel que je vais être, je ſerai forcé d'y demeurer toujours ; elle aura la joie pure de ne me rien devoir, & ſa fierté & ſon amour ſeront également ſatisfaits. (*Avec effroi.*) Mais ſi la mort eſt la ſuite de mon ſacrifice !.. Pourrais-je la craindre ?.

Non, non. Comme il ſort de l'ordre des choſes ordinaires, le Ciel veillera ſur moi, le Ciel me doit un miracle... Mais ſi la douleur... La douleur?.. Je la crains bien moins que la mort. Je ſuis Amant & Anglais: avec deux titres ſi beaux, peut-on manquer de courage?.... (*Maniant la jambe.*) Et puis, les reſſorts de cette machine me paraiſſent fort déliés, fort ſouples, & point du tout peſants. (*Avec ſérénité, & d'un ton de plaiſanterie douce.*) Et ſi Milady eſt auſſi bien chauſſée que moi, j'eſpère que nous irons de temps en temps faire une promenade au jardin de Kinſington. Mais, où eſt Tom?... Hola, hée! Tom! Tom!

SCENE IV.

TOM, DAMBI.

TOM.

MILORD, me voilà.

DAMBI.

Tout eſt-il préparé?

TOM.

Oui, Milord, tout eſt rangé dans la chambre voiſine.

DAMBI.

Fort bien.

TOM, *d'une voix tremblante.*

(*Bas.*) Fort mal.... Milord?

DAMBI.

Eh bien!

TOM.

Me ſera-t-il permis de vous faire une queſtion?

DAMBI.

Parle.

TOM.

Que ſignifient tous ces apprêts que je viens de faire? Tout cet attirail de la douleur eſt peut-être de la mort?

DAMBI.

Ce n'eſt rien, mon ami, ce n'eſt rien.

TOM.

Ce n'eſt rien! Ah! vous voulez en vain me le cacher, Milord: je devine tous vos projets; je lis, malgré vous, dans votre ame. Milady Welton a eu le malheur de perdre une jambe des ſuites de ſa maladie, & par un excès de tendreſſe, auquel je ne comprends rien, vous brûlez de vous en faire ôter une, vous brûlez de lui reſſembler! Quelle idée! Et vous avez pu la concevoir de ſang-froid! La mûrir en ſilence dans votre tête! Les cheveux ſe dreſſent ſur la mienne quand j'y ſonge.

DAMBI.

Tu n'as jamais été bien courageux.

TOM.

Cela eſt vrai, Milord, je ſuis poltron: mais je ne ſuis pas inſenſible. Je ne voudrais pas qu'on me fît une piqûre d'épingle, mais je ne puis voir couler le ſang d'autrui ſans effroi; & la douleur que je n'éprouve pas, me fait ſouffrir autant que la mienne propre.

DAMBI.

Tom, la douleur n'eſt point un mal!

TOM.

La douleur n'eſt point un mal! Qu'entends-je! O blaſphême! La douleur n'eſt point un mal! O Philoſophes maudits! Race abominable & perverſe, qui avez perſuadé cette folie à certains hommes, où ſont vos livres? que je les brûle, que je les réduiſe en cendres à l'inſtant! Où êtes-vous, vous-mêmes, véritables ennemis de l'humanité? Où êtes-vous? Ah! ſi je vous tenais... que j'aimerais à vous brûler auſſi... Que j'aimerais à vous faire cuire... à vous faire rôtir comme un Mutton-chop; & lorſque j'entendrais vos cris douloureux, lorſque je verrais vos grimaces effroyables, que j'aurais de joie à vous dire: la douleur n'eſt point un mal.

DAMBI.

C'eſt bien vainement, que tu déclames ſi fort contre la Philoſophie. Ce n'eſt point par Philoſophie que je m'immole, c'eſt par amour.

TOM.

Par amour! Par amour! Et quel néceſſité y a-t-il, que

que vous faſſiez préſent de votre jambe à Milady ? Croyez-vous que les femmes veuillent des époux mutilés ? J'aime auſſi, moi, j'aime Betſi preſqu'autant que vous aimez ſa maîtreſſe : Betſi eſt borgne depuis quelque temps ; penſez-vous que pour lui plaire j'irai me faire arracher un œil ? Ah ! je m'en garderai bien, Milord, je m'en garderai bien ; je n'ai pas trop de mes deux yeux pour lorgner ſa jolie mine, & s'il ne m'en reſtait qu'un, de quoi me ſervirait que pour me reſſembler, ma maîtreſſe renonçât à l'un des ſiens ? Celui qu'elle perdrait, me rendrait-il celui que je n'aurais plus ? Ah ! je ſerais bien fâché qu'elle me ſacrifiât ſeulement un cil de ſa paupière.

DAMBI.

Tu le crois, mon ami ? Que ton erreur m'étonne ! Deux malheureux, ſont comme deux timides voyageurs, que cherchent des aſſaſſins au milieu d'une forêt obſcure. C'eſt pour ſe fortifier contre la crainte, qu'ils ſe tiennent étroitement ſerrés, & la mort leur paraît moins cruelle, s'ils la reçoivent en s'embraſſant. Et quel être dans la nature ne croit pas moins ſouffrir, s'il eſt aſſuré de ne pas ſouffrir ſeul ? C'eſt pour diminuer les tourments de Milady, que je brûle de les partager : elle ſentira moins ſes maux, j'en ſuis sûr, quand nous les ſentirons enſemble. Que dis-je ! je lui paraîtrai plus aimable, quand je ſerai auſſi infortuné qu'elle ; & ſi tu étais borgne, les viſages les plus beaux pour toi, ſeraient ceux qui n'auraient qu'un œil.

TOM.

Non ; de par tous les Diables, non. Un bel œil n'eſt jamais de trop, ſur-tout quand il appartient à un joli viſage ; & ſi j'étais borgne....

DAMBI *ſouriant, mais ſans affectation & avec calme.*

Malgré tes répugnances, mon cher Tom, j'eſpère bien te recommander au Docteur qui va venir ici pour ſatisfaire à ma demande. Je ne ſouffrirai pas qu'un homme qui eſt à moi, ne cherche point à m'imiter dans ce que je fais de bien.

TOM.

Milord, je vous remercie de votre attention ; mais, point de recommandation, je vous prie : je n'aime point les Docteurs tranchans, & n'ai rien de trop à leur offrir dans toute ma perſonne.

DAMBI.

Je ſuis fatigué des courſes que je viens de faire : un fauteuil. (*Tom lui avance un fauteuil, & il s'aſſied.*) On heurte à la porte ; c'eſt sûrement le Docteur : va vite lui ouvrir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR JONESMANN.

LE DOCTEUR, *à Tom.*

Est-ce ici que demeure Milord Dambi?

TOM.

Tenez, le voilà, qu'il vous réponde lui-même; je ne veux pas être son complice.

DAMBI, *au Docteur.*

Approchez, Docteur, approchez.

LE DOCTEUR.

On dit que vous m'avez mandé, Milord.

DAMBI.

Cela eſt vrai, Docteur Joneſmann.

LE DOCTEUR.

Que puis-je faire pour votre ſervice?

DAMBI.

Vous allez le ſavoir, Docteur..... Tom, fermé toutes les portes.

TOM., *en fermant les portes.*

Que ce Monſieur Joneſmann a la figure rébarbative!

DAMBI.

Vous connaiſſant de réputation, Monſieur Joneſmant, ſachant combien vous êtes habile dans votre Art, je vous ai choiſi pour me couper une jambe.

LE DOCTEUR.

Une jambe!

DAMBI.

Oui, Docteur. Serait-ce pour la première fois qu'on vous fait cette demande?

LE DOCTEUR.

Non, Milord: mais ne pourrait-on la guérir, ſans en venir à cette extrêmité?

DAMBI.

La guérir! Il faudrait pour cela qu'elle fût malade.

LE DOCTEUR.

Vous avez fait quelque chute, peut-être... Et bleſſé dans cette partie....

DAMBI.

Non, Docteur: je ne ſuis, ni bleſſé, ni incommodé dans aucune partie du corps. J'ai les deux jambes les plus fortes & les plus ſaines qu'on puiſſe avoir; & en voici la preuve. (*Il ſe lève.*) La manière dont je marche & me tiens debout, n'annonce pas que je ſois impotent.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc, Milord, voulez-vous?...

DAMBI.

J'ai mes raiſons, qu'il eſt inutile de vous apprendre : ſongez ſeulement à me ſatisfaire, & vous n'aurez point à vous plaindre de moi.

LE DOCTEUR.

Mais, Milord, il y aurait de la cruauté, de la folie même.....

DAMBI, *ſe raſſeyant.*

Ah ! voici les repréſentations..... Je m'attendais bien qu'elles ſeraient éternelles : il eſt temps de les faire ceſſer, ou plutôt de les prévenir. Docteur, voici un piſtolet & une bourſe. L'un eſt chargé de trois balles, l'autre renferme trois cents guinées : la dernière eſt à vous ſi vous faites ce que je déſire : ſi vous me réſiſtez, l'autre.... (*A part.*) Il faut lui faire peur..... (*Haut.*) Docteur, vous m'entendez, ne m'en faites pas dire davantage.

LE DOCTEUR. *avec une fermeté ſimulée.*

Je vous entends, Milord, & je vois bien qu'il faut vous obéir.

TOM. (*A part.*)

O le vilain homme ! Le méchant homme que Monſieur Joneſmann.

LE DOCTEUR.

Mais le jeune homme à qui l'on a parlé chez moi, ne m'ayant point dit pour quel objet on me demandait à votre Hôtel, je n'ai point apporté mes inſtruments.

TOM. (*A part.*)

Oh l'honnête homme ! le charmant homme que Monſieur Joneſmann !

DAMBI.

(*A part.*) O circonſtance fâcheuſe ! (*Haut.*) C'eſt-à-dire, Monſieur Joneſmann, que vos inſtruments ſont chez vous, & qu'il faut que vous les alliez chercher.

LE DOCTEUR.

Oui, Milord. Sans eux il eſt impoſſible que j'opère. Mais ne craignez pas que je ſois long-temps à faire ce meſſage ; je demeure aſſez près d'ici pour être de retour dans un quart-d'heure. (*A part.*) Au Diable, ſi je reviens.

TOM.

Milord, j'accompagnerai le Docteur, ſi vous le jugez néceſſaire.

DAMBI. (*A part.*)

Ils brûlent de s'en aller pour ne plus revenir. (*Haut.*) Non, Meſſieurs, vous ne ſortirez d'ici, ni l'un, ni l'autre ; vous permettrez même que je vous y renferme. J'ai déjà été chez le Docteur ; je ſais où il demeure. Votre élève, Docteur, doit connaître votre écriture.

LE DOCTEUR.

Oui, Milord, il la connaît.

DAMBI.

Eh bien ! écrivez tout de ſuite, & donnez-moi un

billet pour ce jeune homme à qui j'ai déjà parlé: il me remettra vos instruments: d'après la demande que vous allez lui en faire, je les rapporterai ici, & nous nous mettrons à l'œuvre tout de suite.

LE DOCTEUR.

Votre idée est bonne, Milord: mais qui sait si mon jeune élève pourra trouver ce qu'il me faut.

DAMBI.

Oui, Docteur, il le trouvera, si votre demande est claire. Je l'aiderai d'ailleurs dans ses recherches, & je vous assure que rien ne nous manquera. Voilà du papier, une plume, & une écritoire: allons, écrivez, écrivez vîte. (*Tom donne au Docteur tout ce qu'il lui faut, & le Docteur écrit.*)

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Je croyais que nous en serions quitte pour la peur, mais ma foi, il n'y a pas moyen de reculer. (*Remettant le billet à Milord.*) Tenez, Milord, il faut faire tout ce que vous voulez: mais en vérité, quand je songe.....

DAMBI.

Encore des remontrances! (*Il lit le billet tout bas.*) C'est fort bien, Docteur, c'est fort bien... (*Il se lève.*) Au lieu de tant prêcher, Docteur, amusez-vous pendant mon absence, à examiner si Tom n'a pas quelque tache dans l'œil.

TOM.

Je vous assure, Milord, que j'ai les visières très-nettes, & qu'il est inutile que le Docteur y regarde.

DAMBI.

Vous devez toujouts porter sur vous les instruments nécessaires à la conservation de cet organe; on a l'habitude à Londres de se donner tant de coups de poings dans les yeux!

LE DOCTEUR.

Cela est vrai, Milord, & je viens à l'instant même, d'en arracher deux dans le voisinage, qui incommodaient furieusement leur maître.

DAMBI.

Eh bien! Docteur, je vous recommande cet homme.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, TOM.

LE DOCTEUR.

EST-IL vrai, Monsieur, que vous ayez un œil qui vous gêne, & que mes secours vous soient necessaires pour vous en débarasser.

TOM.

Non, Docteur: grand merci de votre offre obligeante.

Je vois à merveille de mes deux yeux, & ſi c'eſt une incommodité que de bien voir, je ſuis réſigné à la ſupporter toute ma vie.

LE DOCTEUR.

Milord n'eſt pas homme cependant à dire une choſe pour l'autre; puiſqu'il m'a chargé d'examiner ſi vous n'aviez pas quelque tache dans l'œil, il faut bien qu'il y en ait quelqu'une. Venez donc, que j'y regarde de près, & ne vous laiſſez point dominer par une fauſſe honte.

TOM.

Et pourquoi ſerais-je honteux de bien voir? Eſt-ce un crime d'avoir deux beaux yeux, deux grands yeux auſſi brillants que des eſcarboucles?

LE DOCTEUR.

Non: mais quelquefois les perſonnes infirmes ne veulent pas qu'on ſache....

TOM.

Je ne ſuis point infirme, Docteur, & n'ai nulle envie de le devenir. Milord voudrait peut-être, parce qu'il va ſe faire couper une jambe pour plaire à ſa maitreſſe, que pour plaire à la mienne je me fiſſe arracher un œil: mais je ne ſuis, Dieu merci, ni auſſi fou, ni auſſi amoureux que lui.

LE DOCTEUR.

Eh quoi! c'eſt par amour que Milord veut ſe faire couper une jambe!

TOM.

Eà! mon Dieu, oui. La femme qu'il aime en a perdu une; & c'eſt, dit-il, pour diminuer ſes tourments, qu'il veut s'expoſer aux plus terribles; celle que j'aime a bien perdu un œil auſſi, mais au diable ſi je me fais éborgner pour le bel œil qui lui reſte.

LE DOCTEUR.

Voilà donc la ſeule raiſon qui engage Milord, . . .

TOM.

Je ſuis certain qu'il n'en a point d'autres.

LE DOCTEUR.

Milord eſt un homme bien ſingulier!

TOM.

Ah! Docteur, c'eſt le Roi des hommes. Généreux, ſenſible, humain; s'il n'était pas ſi amoureux, il ſerait parfait. C'eſt là ſon ſeul défaut.

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Je ne puis pas croire qu'il pouſſe à bout ſon entrepriſe. En attendant, amuſons-nous de ſon Valet. (*Haut.*) Vous n'avez donc nulle envie d'imiter votre Maître.

TOM.

Non, Docteur, pas la moindre. Je n'ai rien de trop, Dieu merci, pas même un cheveu ſur ma tête.

LE DOCTEUR, *avec un ton emphatique.*

Ame faible & puſillanime! Vous ne connaiſſez donc

pas les devoirs que l'amour impoſe aux vrais Amans ? Vous ne ſavez donc pas, que, les uns pour obtenir un ſourire de leur maitreſſe, ont ſacrifié, je ne dis pas leurs biens, leur fortune, leurs poſſeſſions de tout genre ; mais leur repos, leur honneur & leur vie ? Que les autres, pour les délivrer d'un péril paſſager, ont affronté des monſtres & des géans : que ceux-là ſe ſont fait eſclaves, pour avoir le plaiſir de ramper ſous leurs ordres ; que ceux-ci, plus grands encore, & plus courageux, ont attaqué ſeuls des armées entières : que tous enfin, que preſque tous, ont ſubi une mort cruelle & quelquefois ignominieuſe, pour épargner à l'objet de leur culte... Quoi !... Un inſtant de douleur, une égratignure, une piqûre d'épingle. Vous ne ſavez donc pas....

TOM.

Je ſais, Docteur, que ces exemples-là ſont admirables, mais que dans ce ſiècle ils ne ſont guères imités ; & qu'en homme prudent & ſenſé, je me conforme aux uſages de mon ſiècle. Je ſais qu'on eſt fort laid avec un œil de moins, qu'il n'y a rien de plus délicat que cette partie ; que je ſouffre en damné, ſi par haſard il y entre un fétu ; & que ce ſerait bien pis, ſi vos inſtruments....

LE DOCTEUR.

Homme ſans courage ! Savez-vous ce que c'eſt que l'œil ?

TOM.

Ma foi, l'œil eſt un meuble fort utile, voilà tout ce que je ſais.

LE DOCTEUR.

Bath! utile! A Paris d'où vous venez, vous avez dû rencontrer des Quinze-vingts dans la rue.

TOM.

Oui, ce ſont des aveugles qui vont ſans accident dans tous les quartiers de la Ville, & qui même les indiquent aux plus clair-voyants.

LE DOCTEUR.

Vous voyez donc bien que l'œil n'eſt pas un meuble ſi utile que vous l'imaginez, & que l'on peut s'en paſſer facilement. Savez-vous d'ailleurs comment il eſt fait, cet organe que vous craignez tant de perdre? L'œil eſt une eſpèce de fève, une lentille, où les rayons du jour ſe réuniſſant ſur une eſpèce de lacis, qu'on nomme la rétine, portent ſoudain à l'ame, l'image des objets ſenſibles. Cette lentille eſt moins que rien: c'eſt un point ſur une grande ſurface, un grain de ſable ſur une montagne; une verrue imperceptible, ſur un arbre de cent pieds de haut.

TOM.

Ma foi, lentille ou fève, peu m'importe. Qu'un autre explique les myſtères de la vue, je me contente d'en jouir, & c'eſt ainſi que l'on devrait faire pour tous les objets de la vie.

LE DOCTEUR.

Que ce diſcours eſt bien celui d'un homme qui ne parviendra amais à rien de grand! Qu'il peint bien une

âme vulgaire ! Faut-il, pour vous donner un peu de cœur, que je vous cite les borgnes fameux qui se sont immortalisés, & dont les noms vivront éternellement au temple de mémoire !

TOM.

Je veux croire, Docteur, qu'il y en a beaucoup; mais pour moi, je ne porte point mon vol si haut. j'aime l'obscurité, je l'avoue, non celle qui nous couvrant les yeux d'un voile épais, nous empêche de voir la lumière, mais celle qui nous met à l'abri de tous les regards. Je voudrais enfin pouvoir considérer tout le monde à mon aise, & n'être vu de personne : je voudrais.... (*Le Docteur tire de sa poche un fer à toupet.*) Ah ! l'horrible instrument !

LE DOCTEUR. (*Rapidement, & poursuivant Tom son fer à la main.*)

Vous craignez d'être borgne ! Et le grand Annibal ! Horatius Coclès ! Le fameux Général Ziska ! le Prince Antigone ! Ignorez-vous que tous ces grands hommes furent privés d'un œil ? J'irai plus loin : notre illustre Milton, qui perdit la vue si jeune ; ce Théologien, qui se creva les yeux pour mieux méditer ; Origène, qui fit bien plus encore ; Origène, qui....

TOM.

Ah ! Docteur, cessez de m'approcher : cessez de me poursuivre : cet instrument a une certaine odeur qui me ferait expirer sur la place.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, ne faites plus l'enfant, rendez-vous le digne émule de ces hommes illuſtres : la poſtérité vous en récompenſera avec uſure ; & pour une miſérable lentille que je vais vous ôter du front....

TOM.

Docteur, ayez moins faim de ma pauvre lentille, & je vous promets de vous en faire manger d'excellentes. Je vous promets de vous en régaler, vous & toute votre famille ; me refuſerez-vous une grace que je vous demande à genoux ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DAMBI, *avec un petit coffre ſous le bras.*

DAMBI.

Qué vois-je ! Tom à genoux ! Et les yeux tout baignés de larmes !

TOM, *larmoyant.*

Ah ! Milord, prenez pitié de moi !

DAMBI.

D'où vient donc la terreur que je vois peinte ſur ton viſage ?

TOM.

Le Docteur Jonesmann qui veut m'arracher un œil.

DAMBI.

Et c'est là ce qui te désole ? Il est clair d'après cela que tu renonces à Betsi.

TOM.

Si j'y renonce ! ah ! je promets bien de n'être plus amoureux de ma vie.

DAMBI.

Eh bien ! lève-toi, & sois désormais tranquille. Mon dessein n'est pas de te violenter. Pour moi, qui adore Milady plus que jamais, & qui aspire à lui en donner la preuve. Docteur, voici tous vos instruments renfermés dans ce petit coffre ; vous n'auriez plus à présent que de vaines excuses à m'opposer. Disposez-vous donc à remplir mes vœux, & que ma félicité commence le plutôt possible. (*Il s'assied ; & prend un air riant.*) Avant de nous mettre en train, cependant, je voudrais bien savoir lequel est le plus utile à l'homme, de la jambe ou de l'œil. Cette question n'est point oiseuse, Tom ; c'est toi que j'invite à y répondre.

TOM.

Assurément, Milord : c'est l'œil qui est le plus utile à l'homme : de quoi n'est-on pas privé quand on l'est de la vue ? On ne voit plus le soleil, on ne voit plus la lune, on ne peut faire un pas sans tomber, on a besoin d'un guide pour se conduire....

DAMBI, *avec sérénité & gaieté.*

Eh bien! Tom, j'ai une propoſition à te faire, qui peut-être ne te déplaira pas: laiſſe-toi couper une jambe & moi j'offrirai mon œil à arracher: allons, troc pour troc.

TOM, *rapidement.*

Milord, je me trompais, c'eſt la jambe certainement qui eſt plus utile à l'homme que ſa vue. Un homme qui n'a qu'une jambe tombe bien plus facilement, & bien plus ſouvent encore que celui qui ne voit pas; ou plutôt, il lui eſt impoſſible de faire un pas, à moins qu'on ne le porte. Quelle ſituation affreuſe! Il eſt, ou cul-de-jatte, ou condamné à ſe faire traîner par-tout: il ne peut plus danſer; il ne peut plus ſur-tout, courir après les jeunes filles. Ah!.... Il eſt le plus malheureux de tous les hommes.

DAMBI.

Je vois par tes réponſes, que tu ne voudrais perdre, ni ton œil, ni ta jambe. Eh bien! n'en parlons plus, & conſerve-les l'un & l'autre le plus long-temps que tu pourras.

TOM. (*A part, avec ſentiment.*)

Il plaiſantait, le cruel! & l'on va le martyriſer.

DAMBI, *d'un ton ſérieux, mais calme.*

Allons, Docteur, rien ne peut plus nous arrêter. Commençons, je vous prie.

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. (*A part.*)

Ceci redevient sérieux ! J'enrage. (*Haut.*) Permettez, Milord, que je vous représente....

DAMBI, *avec une fermeté tranquille.*

Vos représentations me sont insupportables ; je vous l'ai déjà dit, Docteur. (*Lui montrant de nouveau le pistolet & la bourse.*) Voyez & choisissez.

LE DOCTEUR, *avec noblesse.*

Gardez votre argent, Milord : les menaces ne m'effrayent guères, & les présents ne me tentent pas. Mais je suis père de quatre enfants : c'est mon talent qui les fait vivre ; leur trépas suivrait le mien de près, & puisque vous l'ordonnez, je vais vous obéir : je vous préviens cependant, que l'opération faite, j'en avertirai le Ministère Public.

DAMBI.

Tout comme il vous plaira. Je suis Membre de ce Ministère, je l'en instruirai moi-même si vous voulez, & ne craignez pas qu'il vous arrive rien de funeste.

LE DOCTEUR, *les larmes aux yeux.*

Le mien est un ministère d'humanité que j'avais béni jusqu'à ce moment : mais, Milord, que vous me le faites maudire ! Je vais le remplir en le détestant. (*Il s'apprête à ouvrir le petit coffre.*)

TOM, *l'arrêtant & tombant à ses genoux.*

Ah ! Docteur, arrêtez : je viens de vous demander

grace pour un de mes yeux : je me rétracte, arrachez-les moi tous deux, je vous en ſupplie, arrachez-les moi à l'inſtant. J'aime mieux les perdre, j'aime mieux mourir, que de voir mon bon Maître ſe faire faire tant de mal.

DAMBI, *avec une colère qui va en diminuant.*

Retire-toi, maraut, relève toi, & ceſſe de nous importuner l'un & l'autre. Tes larmes ſont inutiles, le ſort en eſt jetté ; on ne meurt point d'ailleurs d'une jambe coupée : ne crains rien, mon ami.

TOM, *au Docteur.*

Docteur, ne l'écoutez pas. (*A ſoi-même.*) Oh ! ſi j'avais une épée, comme je m'en percerais, tout poltron que je ſuis !.... Dieu !... Je crois l'entendre pouſſer des cris terribles ; je crois voir couler ſon ſang... Il ne ſera pas dit au moins, que j'aurai été préſent à cet affreux ſpectacle, & voici pour m'y dérober. (*Il ſe couvre la tête avec un mouchoir.*)

DAMBI.

Allons, Docteur, j'attends l'effet de vos bontés.

(*Le Docteur ouvre le petit coffre. Au bruit qu'il fait, Milady & Betſi ſortent du cabinet : Milady eſt pâle, échevelée, & dans le plus grand déſordre.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MILADY, BETSI.

MILADY, *accourant & reſtant évanouie.*

ARRETEZ, arrêtez.

DAMBI, *ſe retournant.*

Quoi! Milady, c'eſt vous!

TOM, *ſe découvrant la tête.*

Quoi! Betſi, tu n'es plus borgne, & ta Maîtreſſe n'eſt plus boiteuſe? Les friponnes! Elles ſe ſont jouées de nous.

MILORD, *ſe levant & allant au ſecours de Milady.*

Ah! Docteur! Betſi! Tom! venez, venez tous la ſecourir.... Que vois-je, Milady! vous pleurez!

MILADY, *d'une voix étouffée.*

Ah! Dambi!

DAMBI.

Ciel! la parole expire ſur ſes lèvres! Mais comment a-t-elle pu accourir vers moi? Ce miracle... Que vois-je! Betſi n'a plus ſon bandeau!... Ah! Milady, m'auriez-vous trompé?

BETSI.

Non, Milord, ma Maîtreſſe eſt innocente; c'eſt moi

ſeule qui ſuis coupable, c'eſt moi qui lui ai conſeillé de feindre, c'eſt moi qui ai tout conduit, c'eſt de ma façon qu'elle avait une jambe de moins, & je me ſuis rendue borgne pour éprouver ce maraut.

DAMBI.

Que vois-je ſur ſon front? Quel ſentiment douloureux ſemble l'agiter?

BETSI.

Ce ſentiment eſt le repentir. Milady ne ſe pardonnera jamais une épreuve qui a failli vous être ſi funeſte.

DAMBI.

Ah! Milady, pourquoi cette ſévérité? Pourquoi cette cruauté envers vous-même? L'épreuve où Betſi vient de vous engager, vous a fait connaître mon cœur, elle eſt toute à mon avantage.

MILADY.

Quoi! j'ai expoſé vos jours & vous me pardonnez!

DAMBI.

Vous pardonner! moi! Pour avoir ce droit, il faudrait que je fuſſe votre Epoux. M'allez-vous enfin accorder ce titre?

MILADY.

Miſord, je ſuis coupable; mais ne l'avez-vous pas été à votre tour? Cette lettre, où l'on m'apprend qu'une Demoiſelle.... Liſez-là, Miſord, liſez cette lettre.

DAMBI, *prenant la lettre.*

Que vois je ? L'écriture de la Ducheſſe ! de cette femme dont j'ai refuſé la main.

MILADY, *reprenant la lettre.*

En voilà aſſez, Milord : n'achevez point la lettre ; vous n'y verriez que des calomnies. Si j'avais ſçu de qui elle venait, je ſerais bien moins coupable. Voilà ma main, vous la méritez plus que jamais. Et que ne ſuis-je plus digne d'être votre épouſe ! J'ai commis deux crimes en ce jour : celui de vous avoir fait croire à un malheur imaginaire, & celui d'avoir ſoupçonné votre vertu d'après une lettre de ma rivale. Mais ces crimes, Milord, c'eſt l'amour qui me les a fait commettre, & l'amour....

DAMBI.

Sera votre excuſe :... Ne ſongeons plus qu'au bonheur qui nous attend.

LE DOCTEUR.

Il me paraît, Milord, que vous n'avez plus beſoin de mon miniſtère ?

DAMBI.

Non, Docteur : je n'oublierai point cependant le ſervice que vous m'avez rendu, en vous oppoſant à mon deſſein funeſte ; & voulez-vous bien en récompenſe, agréer cette bourſe pour vos enfants.

LE DOCTEUR.

Milord, je ſuis laborieux & honnête ; & mes enfants n'ont beſoin de rien.

DAMBL.

Quoi, vous me refuſez une ſomme ſi modique !

LE DOCTEUR.

Qu'en ferais-je, Milord ! ne ſuis-je pas aſſez payé ? J'ai rempli mon devoir. Adieu, Milady ; adieu, Milord. Pour vous, Monſieur Tom, ſavez-vous que l'inſtrument qui vous a fait tant de peur, n'était qu'un fer à toupet : mais j'en ai ici de plus tranchants, qui ſont fort à votre ſervice.

TOM.

Grand merci, Docteur. On ne ſaurait voir trop clair quand on a cette jolie mine à lorgner.

LE DOCTEUR.

Salut donc à la jolie Betſi & à Monſieur Tom.

DAMBL.

Adieu, Docteur, vous aurez de mes nouvelles. Il me paraît que Tom s'eſt raccommodé avec Betſi, depuis qu'elle n'eſt plus borgne : qu'elle reçoive donc cette ſomme pour dot, ſi elle veut l'épouſer.

TOM.

Betſi, tu ne réponds rien ; ſerais-tu la ſeule à m'en vouloir, lorſque nos Maîtres ſe pardonnent ?... Betſi !.. Betſi !... Prends pitié de mes tourments.

BETSI, *recevant la bourſe.*

Je reçois la bourſe : mais ſonge bien, quand nous ſerons unis ; ſonge bien, malgré ton amour pour tes yeux, qu'un bon mari doit toujours les fermer ſur les défauts de ſa femme.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

GALATHÉE,

OU

SUITE DE LA SCENE LYRIQUE

DE PIGMALION

Par J. J. ROUSSEAU,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS LIBRES.

Représentée au Palais Royal le 19 Janvier, par les Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois, pour l'ouverture de leur Théâtre.

La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur.

COLARDEAU.

AVERTISSEMENT.

Cette Pièce a été représentée à Versailles par les Comédiens de la Cour, le 21 Septembre 1777; & à Fontainebleau, devant la Famille Royale, le 8 Novembre de la même année. Elle l'a été au Palais Royal; & en différents temps, dans les principales Villes de Province. J'ai voulu y prouver que la femme était fidelle & vertueuse en sortant des mains de la Nature, & que la Société seule pouvait la corrompre. La Lettre suivante était à la tête de la première Edition de cette bagatelle, la seule des Pièces de ce Volume, qui ait eu les honneurs de la représentation.

LETTRE

Au ſage SOULROUKIS *& à la belle* ZÉARBÉ.

BELLE Zéarbé, vous êtes ce que j'aime. Sage Soulroukis, vous êtes ce que j'admire. Recevez donc l'hommage que je vous fais de cette production de ma jeuneſſe. Soulroukis, vous êtes célèbre. Zéarbé, vous êtes jolie. Le génie & la beauté ſont les plus doux préſents de la Nature : l'un ne s'acquiert pas plus que l'autre. Vous voilà égaux à mes yeux. Ne vous étonnez pas de me voir ainſi confondre vos droits & vos empires. Chacun de vous eſt ſûrement très-fier de ſon partage. Je ne veux pas entretenir votre orgueil en vous louant. Vous êtes les objets de ma première Dédicace, il ſera bien glorieux pour moi de ne l'avoir point ſouillée par des éloges, lorſqu'il était ſi difficile de m'en diſpenſer.

P. S. Sage Soulroukis, il me reſte encore deux mots à vous dire. C'eſt à vous que je dois l'idée de ma Pièce : ſans votre Scène lyrique de

Pigmalion, je n'aurais point fait *Galathée*. Cette dernière eſt en quelque ſorte votre enfant, ainſi vous devez avoir pour elle une eſpèce de tendreſſe paternelle. Les Critiques de Tyr, qui ont la manie des parallèles, compareront peut-être la cadette à l'aîné. Je vous prie de leur dire vous-même, que non-ſeulement par l'âge, mais encore par le mérite, le frère l'emporte ſur la ſœur, & qu'on leur trouve à peine un air de famille. Ils vous croiront, par l'uſage où vous êtes, depuis long-temps, de leur annoncer des vérités. Ces Meſſieurs ne manqueront pas de me faire encore quelques mauvaiſes chicanes : ils demanderont, par exemple, s'il eſt bien vrai qu'Alcamène le Sculpteur, vécut du temps de Pigmalion le Sculpteur. Quoique ces Meſſieurs ſoient très-ſavants, vous l'êtes, je crois, un peu plus qu'eux. Ainſi, il vous ſera facile de leur répondre, que, comme on ignore le temps auquel vivait Pigmalion le Sculpteur, puiſque c'eſt un perſonnage de la Fable, il m'a été libre d'en faire le contemporain d'Alcamène, qui eſt un perſonnage de l'Hiſtoire. S'ils veulent inſiſter, vous pourrez leur prouver que Pigmalion le Sculpteur n'a jamais exiſté, en leur

rappellant l'origine de cette Fable, que je vais moi-même vous rappeller. Vous ſavez que Pigmalion, Roi de Tyr, aimait très-peu les femmes. Les Poëtes ont feint que les Dieux, pour le punir d'une indifférence auſſi criminelle, l'avaient rendu amoureux d'une ſtatue. Si Meſſieurs les Critiques ne ſe contentaient pas de ces raiſons, qui cependant me ſemblent aſſez bonnes, & que le nom d'Alcamène leur fît toujours ombrage; vous pourriez les prier de le changer en celui d'*Orcomène*, ou tel autre auſſi harmonieux, & les aſſurer que cela m'eſt abſolument égal. Cela ſerait, je crois, auſſi indifférent au Public: Ainſi, graces à vous, j'aurais contenté à-peu-près tout le monde, ce qui eſt vraiment mon unique deſir. Vous m'auriez de plus épargné la peine de faire une Préface, choſe ſi inutile, lorſqu'on n'a rien à dire d'intéreſſant au Public. Adieu, ſage Soulroukis, je vais lire quelques pages de votre ſublime *Héloïſe*, ce qui eſt très-bon; enſuite j'irai ſouper chez la belle Zéarbé, ce qui vaut encore mieux.

PERSONNAGES.

PIGMALION.

GALATHÉE.

PARMENON, Eſclave de Pigmalion.

La Scène eſt à Tyr, dans un jardin de Pigmalion.

GALATHÉE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Boſquet. On voit au milieu quelques arbres épars ; & dans le fond, ou ſur l'un des côtés, la ſtatue de Pigmalion ſous un ceintre de verdure, cachée un peu par des branches d'arbres.

SCENE PREMIERE.

GALATHÉE, PIGMALION, *tenant une lettre à la main.*

GALATHÉE.

EH ! quoi ? Si-tôt nous ſéparer !

PIGMALION.

Hélas ! ma Galathée, il faut t'y préparer.

GALATHÉE.

Que ſervait de me faire naître?
Je vais ſouffrir ſans ceſſe, & nuit & jour pleurer:
Il vaudrait bien mieux ne pas être.

PIGMALION.

Et tu comptes pour rien, peut-être,
Les tourments qu'à mon tour, je ſuis prêt d'endurer?
Crois qu'ils ſeront égaux à ceux que je te donne.

GALATHÉE.

Vas-tu bien loin?

PIGMALION.

A Babylone.
Le Souverain de ces climats
Me fait dans cette lettre une vive demande.

GALATHÉE.

Comment donc! eſt-ce qu'il te mande?

PIGMALION.

Oui, Galathée, il faut que je me rende
Inceſſamment dans ſes Etats.
Au puiſſant Apollon que ſon Peuple y révère,
Il fait bâtir un Sanctuaire;
Et c'eſt moi qu'il choiſit pour embellir ce lieu,
Pour y repréſenter l'Hiſtoire de ce Dieu,
Et la tranſmettre à la Mémoire.

GALATHÉE.

Et quel motif t'engage à te rendre à ſes vœux?

PIGMALION.

Le beſoin des cœurs généreux,
La gloire.

GALATHÉE.

Hélas ! toujours la gloire,
La devrait-on préférer à l'amour ?
Que ſert de vivre plus d'un jour,
Alors que ce n'eſt point pour l'objet qu'on adore ?

PIGMALION.

Bannis un ſoupçon que j'abhorre,
Et dont s'indigne ma vertu.
Ma chère Galathée, eh ! quoi donc ? Penſes-tu
Que la gloire en mon cœur étouffant la tendreſſe,
En écarte jamais ma femme ? Ma maitreſſe ?
Ah ! juge mieux de mon ardeur :
Je ne veux de mon nom relever la ſplendeur,
Que pour pouvoir un jour, comparable aux Dieux même,
Paraître plus aimable aux yeux de ce que j'aime.

GALATHÉE.

Eh bien ! puiſque la gloire a faſciné ton cœur,
Vas chercher, vas ſaiſir ce phantôme trompeur ;
Tu le peux, j'y conſens, & n'en ſuis point jalouſe ;
Mais ſouffre au moins que ton épouſe
Accompagne tes pas . . .

PIGMALION.

Ah ! ſi je te ſuis cher,

Tu ne me ſuivras point.

GALATHÉE.

Qui peut m'en empêcher ?

PIGMALION.

Tout. La Ville où je vais, du vice eſt le repaire ;
Le vice y règne ſeul ſous les traits du plaiſir :
L'art de tromper y prend le nom de l'art de plaire ;
Là pudeur n'y fait plus rougir.
Là, pour ſéduire la plus belle,
L'amour, coupable enfant du volage deſir,
Prend chaque jour une forme nouvelle :
Là, des Satrapes orgueilleux,
Feignant pour toi de la tendreſſe,
Environneraient ta jeuneſſe
De mille écueils voluptueux :
Indignés de ta réſiſtance,
Ils nous ſépareraient pour prix de ta conſtance !
En vain je me plaindrais de cet injuſte ſort ;
Ma plainte ſerait rejettée,
On nous condamnerait à l'exil, à la mort,
Et je perdrais ma Galathée.
Ah ! de grace, abandonne un dangereux deſſein.
Les Dieux, touchés de ma prière,
Ont animé le marbre, ont fait vivre la pierre,
La pierre façonnée, ouvrage de ma main ;
Ces Dieux ont achevé par leur toute-puiſſance
Ce que je venais d'ébaucher,
Tu leur dois la lumière, & ſur-tout l'innocence :

Conſerve

Conſerve ce tréſor, & qu'il te ſoit plus cher,
Plus précieux que l'exiſtence.

GALATHÉE.

Je ne pourrai jamais ſupporter ton abſence:
Tu veux en vain m'y faire conſentir.

PIGMALION.

Ecoute : on peut te l'adoucir,
Ou du moins endormir ta peine.
Tu vois là ma Statue....

GALATHÉE.

Eh bien ! oui, je la voi,

PIGMALION.

C'eſt le chef-d'œuvre d'Alcamène,
Sculpteur plus habile que moi.

GALATHÉE.

Ah ! fort bien ! Peut-être tu croi
Que l'aſpect d'une image vaine,
Va me dédommager de ce plaiſir ſi pur,
Qu'avec toi....

PIGMALION.

Cette nuit Vénus m'eſt apparue;
Elle m'a fait connaître un moyen sûr, très-sûr;
Pour animer cette Statue.

GALATHÉE.

Pigmalion ! O Ciel ! Se peut-il ? Quel bonheur !
Pour cela, que faudra-t-il faire ?

PIGMALION.

A Vénus seulement, adresser ta prière.

GALATHÉE.

Quelle prière ?

PIGMALION.

Un hymne en son honneur,
Tel que celui que mon amour sincère
Composa pour fléchir la puissante Cypris,
Quand je voulus faire descendre une ame
Dans le marbre, objet de ma flamme,
Qui devint Galathée à mes regards surpris.

GALATHÉE.

Oh ! rien n'est plus aisé : mais cet homme de pierre,
Sera-ce une ombre, une chimère,
Ou bien une réalité ?
Pourrai-je au moins l'aimer en sûreté ?
Pourrai-je voir en lui l'objet de mes tendresses,
Et lui prodiguer mes caresses
Sans crainte d'infidélité ?

PIGMALION.

Non. Cet homme en effet sera ma vraie image,
Sans être moi pourtant. Il aura mon visage,
Mes yeux, mes mains, tous mes dehors;
Même il imitera mes amoureux transports;
En un mot, ce sera l'ombre la plus palpable ....
Tu ne pourrais l'aimer sans devenir coupable,
Il faut t'en défier aussi-bien que d'un corps.

GALATHÉE.

Qu'un autre donc le faſſe naître ;
Je n'aurai point cette indiſcrétion ;
Je rougirais de donner l'être
Au rival de Pigmalion.

PIGMALION.

Que ton cœur te dirige, & qu'il ſoit ſeul le maître.
Mais, Ciel ! que je ſuis étourdi !
Tout ſemble contre moi conſpirer aujourd'hui.
Je vais à Babylone entreprendre un Ouvrage,
Qui me peut mériter le renom le plus beau ;
Et j'oublie en homme peu ſage,
Et mon maillet, & mon ciſeau :
J'allais vraiment faire un joli voyage !
Voudrais-tu bien me les aller quérir,
Tandis qu'ici je vais finir
De mon départ les apprêts néceſſaires ;
Puis je y compter ?

GALATHÉE.

J'y cours, tu m'attends ?

PIGMALION.

Oui.
Tu me retrouveras ici,
(*A part.*)
J'y ſerai, mais tu ne le croiras guères.

SCENE II.

PIGMALION, *ſeul.*

COMBIEN je m'applaudis de l'avoir inventé,
Ce ſtratagême heureux, dont ma vive tendreſſe
Va ſe ſervir, pour lire au cœur de ma Maîtreſſe
Les témoignages sûrs de ſa fidélité!

(*Il regarde ſa Statue.*)

Cette Statue en tous points me reſſemble;
Mes traits y ſont dans le plus juſte enſemble.
Sa draperie & tous ſes vêtements,
Alcamène les fit d'après ceux que je porte:
L'illuſion même eſt ſi forte,
Que l'on s'y trompe en de certains moments.
Galathée à ſon tour ſe trompera, je penſe,
Remplie encor du ſouvenir charmant
De ſa merveilleuſe naiſſance:
A la pierre ſans mouvement
Elle croira pouvoir donner la vie,
Et dans une maſſe engourdie,
Verſer les feux du ſentiment.
De ce frivole eſpoir, d'avance elle eſt flattée,
Et ſon cœur.... pauvre Galathée!
Rien n'eſt plus étendu que le pouvoir des Dieux;
Mais de ce grand pouvoir, combien ils ſont avares!

Les miracles deviennent rares :
Ils n'en fatiguent point nos yeux :
S'ils ont, pour moi, de la Nature
Interverti l'ordre & les loix,
C'eſt en faveur d'une flamme ſi pure....
Un prodige pareil n'arrive pas deux fois.

SCENE III.

PIGMALION, PARMENON.

PIGMALION.

PARMENON !

PARMENON.

Me voilà.

PIGMALION.

Tu ſais mon ſtratagême,
Le billet que je t'ai remis,
Songe à le rendre à la Beauté que j'aime,
Dès qu'en ces lieux....

PARMENON.

Je l'ai promis,
Et n'y manquerai pas.

PIGMALION.

Tu vois que ſur la tête

De la Statue eſt le laurier des Arts,
Qui s'entremêle à ſes cheveux épars :
Pour la reſſemblance parfaite
Il m'en faut un auſſi.

PARMENON.

Votre couronne eſt prête ;
Et je vais de ce pas, . . .

PIGMALION.

Arrête :
Il faut en ce moment remplir un autre ſoin.
Ce n'eſt pas ſans beaucoup de peine
Que l'on peut déplacer l'ouvrage d'Alcamène :
De ton ſecours pour cela j'ai beſoin.
Aide-moi.

PARMENON.

Volontiers. Je ne ſuis pas Hercule,
Et la voilà par terre cependant.

(*Tous deux pouſſent la Statue, & la renverſent dans la couliſſe. Pigmalion monte ſur le piédeſtal à ſa place, & prend la même attitude. Parmenon continue,*)

Puis-je me retirer en grave confident ?

PIGMALION.

Non, elle vient. Demeure, & ſur-tout diſſimule.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, GALATHÉE.

(*Pigmalion eſt ſur le piédeſtal.*)

GALATHÉE.

PIGMALION!... Pigmalion!....
Où donc eſt-il? vainement je l'appelle;
Rien n'égale mon trouble & mon affliction.
Pigmalion, hélas! ſerait-il infidèle?
O Mortel trop aimable, à qui je dois le jour,
Eſt-ce pour aller voir une Amante nouvelle,
Qu'auſſi prompt que l'éclair, tu quittes ce ſéjour?
Non, c'eſt à tort que je t'accuſe:
Tu n'as ſans doute abandonné ces lieux,
Qu'afin de m'épargner la douleur des adieux,
Et dans ton amour même, oui, je vois ton excuſe.

PARMENON.

Ah! vous le connaiſſez au mieux,
Madame: il m'a chargé lui-même de vous dire
Ce que vous dites là... Son départ vous déchire,
Il le ſait; il a craint, en partant, à vos yeux
De redoubler encor votre tendre martyre.

GALATHÉE.

Il eſt donc parti !

PARMENON.

Sans retard,
Et vous pouvez en juger par mes larmes :
Car auſſi-bien qu'à vous, Madame, ſon départ
Me cauſe de vives allarmes.

GALATHÉE, *voulant ſortir.*

En courant après lui, ne pourrions-nous pas....

PARMENON, *l'arrêtant.*

Rien ne ſerait plus inutile,
Nous perdrions notre peine & nos pas :
Peut-être il a déjà fait trois ou quatre mille.

GALATHÉE.

Comment cela ?

PARMENON.

Le char qui le conduit,
Par ſix chevaux traîné, roule moins qu'il ne vole ;
Un éclair au ſein de la nuit
Brille moins promptement de l'un à l'autre pôle.
Ce qui me cauſe un mortel déplaiſir,
C'eſt la défenſe qu'il m'a faite
De ſortir de cette retraite.
Depuis long-temps j'ai le plus vif deſir
De voir ces beaux jardins qu'une fameuſe Reine
Dans l'air, dit-on, a fait bâtir

Pigmalion comble ma peine
En me défendant de partir.
Je ſuis eſclave, il eſt maître, il ordonne,
Il faut que je demeure ici;
Et les jardins de Babylone
Doivent être pourtant plus beaux que celui-ci.
Mais parcourez le billet que voici,
Qu'il m'a chargé de vous remettre.

GALATHÉE, *avec impatience.*

Donne donc, malheureux, donne donc cette lettre!
Tu me la rends bien tard!

PARMENON.

Hélas! que voulez-vous?
L'affliction me fait extravaguer, je penſe.

GALATHÉE, *liſant.*

» Je prends, pour te quitter, l'inſtant de ton abſence:
» Pardonne, tout le veut; il m'eut été bien doux
» De t'embraſſer encor, de jouïr en ſilence
» De ta douleur mêlée au plus tendre courroux.
» Mais la gloire m'appelle, elle a pour moi des charmes;
» Que dis-je! elle partage avec toi tout mon cœur:
» Je n'aurais jamais pu réſiſter à tes larmes,
» Et l'amour ne doit point l'emporter ſur l'honneur.

(*Pendant la lecture de cette lettre, Pigmalion du haut du piédeſtal, fait ſigne à Parmenon qu'il lui manque une couronne; & celui-ci lui en donne une en faiſant quelques lazzis. Pigmalion l'arrange ſur ſa tête; Galathée continue.*)

Laiſſe-moi ſeule à ma douleur,
Parmenon, laiſſe-moi m'y livrer toute entière :
Peut-être en y rêvant je pourrai la calmer.

SCENE V.

GALATHÉE, PIGMALION *ſur le piédeſtal.*

GALATHÉE, *regardant la fauſſe Statue.*

LA voilà donc cette inſenſible pierre,
Qu'en faiſant certaine prière,
En homme je puis transformer !
Je veux... Non, étouffons un deſir téméraire,
Autant qu'à mon amour, à ma gloire contraire.
Nul, hors Pigmalion, n'a droit de me charmer :
A lui ſeul je veux plaire. Au lieu de l'animer,
Détruiſons-la, cette Statue :
Que ma main à la déformer,
A la défigurer hardiment s'évertue !
Oui, mon devoir l'exige : allons, ferme ! mon bras !
Frappons, ſans que rien me retienne
Ce beau chef-d'œuvre d'Alcamène !
Ebrêchons ces contours ſi fins, ſi délicats !...

(*Elle s'approche de la fauſſe Statue, le maillet d'une main & le ciſeau de l'autre, & ſe diſpoſe à la frapper.*)

Quoi ! de Pigmalion je vais briſer l'image !
Cette image ſacrée, objet de mon hommage,
Dont l'aſpect ſeul adoucit mon tourment,
Dont l'aſpect ſeul me dédommage
De l'abſence de mon Amant !
Ah ! plutôt que de la détruire,
Je voudrais la multiplier.
Il me vient une idée, & le Ciel me l'inſpire :
Que je dois l'en remercier !
Un Prêtre de Minerve, un vieillard vénérable,
Que les ſecrets de ſon Art redoutable
Ont rendu le rival de la Divinité,
M'a fait préſent, pour prix de l'hoſpitalité,
D'un cryſtal merveilleux, magique, inconcevable,
Où chaque objet eſt ſi bien répété,
Que par un charme inexprimable,
On confond le menſonge avec la vérité,
On prend l'illuſion pour la réalité.
Je vais quérir ſoudain ce cryſtal admirable :
Il ne me rendra point mon cher Pigmalion ;
Mais il me doublera ſon image adorable,
Et mon cœur a beſoin de cette illuſion,
Pour adoucir le chagrin qui l'accable.

SCENE VI.

PIGMALION *ſeul, deſcendant du piédeſtal.*

D'UN aſſez grand danger, vraiment je ſuis ſorti!
De ſa nature un marbre eſt impaſſible;
Sous les coups du maillet terrible,
Pour la première fois la nature eût menti,
Et Galathée eût trop ſenti
Que je n'étais rien moins qu'une pierre inſenſible.
C'eſt pour multiplier l'objet de ſes amours,
Qu'elle va d'un miroir emprunter le ſecours.
Que ſon ame en eſt un, pour moi, clair & fidèle.
J'y lis que rien jamais ne m'éloignera d'elle.
Mais ne vais-je point abuſer
De cette ardeur dont je la vois épriſe?
Non. Je veux ſeulement jouïr de ſa ſurpriſe:
Il eſt permis de s'amuſer.
(*Il remonte ſur le piédeſtal.*)

SCENE VII.

GALATHÉE, *un miroir à la main*; PIGMALION, *ſur le piédeſtal.*

GALATHÉE, *au miroir.*

D'UNE manière avantageuſe,
D'abord tâchons de te placer.
Tiendras-tu là? Voyons. Oui: la place eſt heureuſe;
Mais ne vas pas au moins tomber & te caſſer.

(*Elle ſuſpend le miroir à une branche d'arbre, de manière que Pigmalion puiſſe ſe voir dedans, ſans ceſſer d'être vu du Spectateur.*)

Le preſtige opère d'avance.
Voilà Pigmalion! oui: voilà mon Amant!
Je ſuis à ſes côtés! Ciel! quel tableau charmant!
C'eſt celui de l'amour, celui de l'innocence.
Mais, que vois-je? O prodige! O miracle imprévu!

(*Pigmalion ſourit.*)

La Statue!... On dirait... Que faut-il que j'en penſe?
On dirait... O Ciel! qu'ai-je vu!..
Que vois-je encor! d'un aimable ſourire
Sa bouche eſt embellie: un léger mouvement

A paru dans ſes yeux où naît le ſentiment.
La Statue à coup sûr reſpire.

(*Elle ſe tourne avec précipitation vers la fauſſe Statue, & la regarde attentivement*).

Non. J'étais le jouet d'un charme ſéducteur :
La Statue eſt toujours dans la même poſture;
Le calme eſt ſur ſes traits, le trouble dans mon cœur.

(*Au miroir.*)

Le voilà, je crois, l'enchanteur
D'où provient toute l'impoſture !
Puiſqu'il trompe ainſi mon deſir,
Qu'il faſſe ailleurs briller ſon preſtige infidèle !
Je n'en veux plus : une peine réelle
M'afflige moins qu'un faux plaiſir.

(*Elle jette le miroir, & ſe promène quelque-temps d'un air agité.*)

Me voilà condamnée à vivre avec un marbre,
Et cela durera peut-être un ou deux ans.
L'heureux deſtin ! Le joli paſſe-temps !
Autant vaudrait-il être un arbre.
Ah ! loin de m'expoſer à ce cruel tourment,
Animons la Statue : eſt-ce un crime ſi grand ?
Je ne prétends donner la vie
A ce nouveau Pigmalion,
Que pour faire avec lui la converſation,
Qu'afin de vivre en compagnie.

Mais ce Pigmalion, ſi reſſemblant au mien,
N'étant plus une pierre, aura des ſens, une ame,
Les Dieux le formeront, ſans qu'il lui manque rien;
Ils en feront un homme, & je ſuis une femme.
S'il avait quelqu'envie en effet de m'aimer,
Comme cela me ferait rire!
Combien je me plairais à cauſer ſon martyre!
L'aſpect des malheureux ne ſaurait me charmer;
Mais pour le coup, la raiſon, la juſtice,
Autoriſeraient ma rigueur.
Au vrai Pigmalion, ſeul maître de mon cœur,
Je dois offrir le faux en ſacrifice.
Je dois immoler tout à ma fidélité;
Rien ne m'arrête plus, puiſſe la Déïté,
Que je vais implorer ſous cet heureux auſpice,
Prêter à mes accens une oreille propice!

(*Elle chante les Vers ſuivants.*)

Il faut changer les loix du ſort:
Il faut donner la vie à ce marbre inſenſible.
A Vénus rien n'eſt impoſſible,
Voudra-t-elle pour moi faire cet effort?

PIGMALION, *contrefaiſant l'écho, mais ſi doucement, que Galathée ne peut l'entendre.*

Fort.

GALATHÉE, *continuant de chanter.*

« Ta puiſſance que je reclame
» D'un marbre inanimé fit éclore une femme:

» O Vénus ! à mon tour j'implore ta faveur :
» Rends Pigmalion à ma flamme,
» Tu feras naître dans mon ame
» Plus de plaiſir que de terreur.

PIGMALION, *contrefaiſant l'écho d'une voix plus forte.*

Erreur.

GALATHÉE.

Qu'entends-je ? Quelle voix a frappé mon oreille ?
Eſt-ce Vénus qui me répond ?
Non. Cette voix eſt trop pareille
A celle du Mortel... Hélas ! tout me confond.
S'il n'était pas abſent, je croirais... Qu'elle eſt tendre
Cette voix ! Puiſſe-t-elle encor ſe faire entendre !

(*Elle s'avance au fond du Théâtre, & chante de nouveau ces Vers.*)

O Vénus ! à mon tour j'implore ta faveur :
Rends Pigmalion à ma flamme,
Tu feras naître dans mon ame
Plus de plaiſir que de terreur.

(*Une voix contrefaiſant l'écho derrière le Théâtre.*)

Erreur.

GALATHÉE.

Malheureuſe !... Le Dieu dont je porte les chaînes
M'environne d'illuſions,
Et pour des vérités, m'offre des fictions.

C'eſt

C'eſt l'écho des roches lointaines
Qui vient de répondre à ma voix,
Et je n'entends, & je ne vois
Que Pigmalion ſeul : en dépit de l'abſence
Pigmalion en tout lieu me pourſuit :
Pendant le jour, c'eſt à lui que je penſe,
J'y rêverai pendant la nuit.

(*Elle regarde la Statue.*)

Mais voyons un peu la Statue.
J'ai beau la regarder, rien encor ne remue :
Que dis-je ! un voile épais vient d'obſcurcir les airs !
A travers ces palmiers, brillent de longs éclairs,
Le tonnerre a grondé dans la voûte éternelle :
Ah ! j'ai commis un crime, en voulant animer
Ce marbre déteſtable ; & contre une infidèle,
C'eſt le Ciel qui vient de s'armer.
Mon coupable deſir excite la tempête,
A ſa fureur tâchons de dérober ma tête.

(*Elle ſort de la Scène en déſordre, le tonnerre ceſſe de gronder.*)

SCENE VIII.

PIGMALION *ſeul, deſcendant du Piédeſtal.*

Le tonnerre gronde à propos:
Rien n'eſt plus fatiguant qu'un éternel repos.
Je n'en puis plus. Toujours dans la même attitude!
Oh! finiſſons: le ſupplice eſt trop rude.
D'ailleurs à Galathée il faut tout découvrir,
C'eſt aſſez s'amuſer de ſon inquiétude.
Que ſon trouble m'a fait plaiſir!
Que j'aime ſa tendre colère
Contre mon prétendu rival!
Elle va me traiter fort mal:
C'eſt le vrai moyen de me plaire.
Je ſouhaite qu'à mon ardeur
Elle ne laiſſe pas les moindres eſpérances:
Son courroux fera mon bonheur,
Et ſes rigueurs pour moi, feront des jouiſſances.
Je crois l'entendre revenir.
Pour changer enfin de poſture,
Voici fort à propos un ſiège de verdure
Où je vais feindre de dormir.

(*Il ſe met ſur un banc de gazon.*)

SCENE IX.

GALATHÉE, PIGMALION, *feignant de dormir ſur un banc de gazon.*

GALATHÉE.

Il faut avoir bien de l'audace
Pour revenir ici braver les Dieux !
C'eſt un charme ſecret qui m'attire en ces lieux,
C'eſt la ſtatue... O Ciel ! elle a changé de place,
Elle a quitté le Piédeſtal.
Ah ! c'en eſt fait. Vénus, exauçant ma prière,
En homme aura changé la pierre.
Je ne me trompe point... O prodige fatal !...
Le voilà !.. Plus je l'enviſage,
Plus je crois voir celui qu'idolâtre mon cœur :
C'eſt là ſa taille, ſon viſage,
Il eſt charmant... Il eſt... Il eſt à faire peur !
Je ne ſais... Il me prend des accès de fureur....
Si j'avais à préſent mes flèches.... Inſenſée.
Un tel projet doit-il entrer dans ma penſée ?
Dois-je ainſi me mettre en courroux
Contre un objet que je mépriſe ?
Il eſt indigne de mes coups.
A cette reſſemblance, une autre ſerait priſe.

Une autre... Il faut que je lui dise
Que d'une vaine illusion,
Je sais défendre un cœur tout à Pigmalion;
Approchons, je crois qu'il sommeille;
Comment lui dire?... Il faut que je l'éveille
Oui; sans attendre plus long-temps,
Il faut lui dévoiler mes moindres sentiments.
Seigneur...

PIGMALION, *feignant de s'éveiller.*

Dieux! quel objet se présente à ma vue!
Il porte dans mon ame une joie imprévue.

GALATHÉE.

Je vois à votre joie, à votre étonnement,
Que vous me trouvez fort jolie.

PIGMALION.

Vous êtes, pour mes yeux, l'objet le plus charmant,
Le plus...

GALATHÉE.

Eh bien! j'en suis ravie,
Et vous m'aimez probablement.

PIGMALION.

Oui, je sens que je vous adore.

GALATHÉE.

Eh bien! j'en suis ravie encore;
Moi, je vous hais mortellement.

PIGMALION.

Un tel discours me met en peine:
Apprenez-moi ce que c'est que la haine.

GALATHÉE.

C'est le contraire de l'amour.

PIGMALION.

Je ne vous entends pas.

GALATHÉE.

C'est clair comme le jour.
Ecoutez-moi: tenez, avant que d'être un homme,
Vous étiez ce qu'ici l'on nomme
Une Statue, & sur ce piédestal
Vous figuriez tant bien que mal;
Enfin, vous n'étiez qu'une pierre.
C'est moi, qui par une prière,
Qu'a suivie un prompt repentir,
Vous ai fait transformer en homme. A l'instant même,
Je voudrais que le Ciel, propice à mon desir,
Vous fît pierre redevenir:
J'en aurais une joie extrême;
Voilà ce que c'est que haïr.

PIGMALION.

La définition, pour moi, n'est plus obscure;
Et de vos sentiments, j'aurais tort de douter.

GALATHÉE.

Si sur le piédestal vous vouliez remonter,

J'imagine, je conjecture,
Que peut-être les Dieux....

PIGMALION.

Exauçant vos souhaits;
Me feraient devenir marbre comme j'étais.

GALATHÉE.

Je le desire autant que je l'espère.

PIGMALION.

Eh bien! il faut vous satisfaire:
Je vais....

(*Il fait quelques pas vers le piédestal.*)

GALATHÉE.

Non, arrêtez.

PIGMALION.

Vous retenez mes pas?

GALATHÉE.

Oui; j'ai pitié de vous. Vous avez été pierre
Assez long-temps.

PIGMALION.

Vous voulez mon trépas.

GALATHÉE.

Non. Je vous laisse la lumière,
Pourvu que de vos feux vous ne me parliez pas.
Votre amour offense ma gloire;
Je le répète: je vous hais;

Et ſi vous perſiſtez à m'aimer, déſormais
Je vous haïrai plus : vous pouvez bien le croire.

PIGMALION.

Etrange aveuglement !... Et pourquoi me haïr
Alors que je ſuis votre ouvrage ?

GALATHÉE.

C'eſt que du ſeul mortel que je doive chérir
Vous êtes la parfaite image ;
Que vous avez ſes traits, le même ſon de voix ;
Que je penſe le voir, alors que je vous vois ;
Et que plus je ſuis expoſée
A vous confondre avec Pigmalion,
Plus je dois me conduire en perſonne aviſée,
Pour éviter toute diſtraction.

PIGMALION.

L'image d'un époux n'a donc rien qui vous charme ?

GALATHÉE.

Je goûte, en la voyant, le plaiſir le plus doux :
Mais un portrait qui parle & qui marche, entre nous,
Eſt fait pour cauſer quelqu'alarme.

PIGMALION.

Je vois à cet aveu ſi rempli de candeur,
Que c'eſt Pigmalion qui ſeul a votre cœur ;
Que vainement j'oſe y prétendre.

GALATHÉE.

Oui : mon amour pour lui ne ſaurait ſe comprendre.

PIGMALION.

Le croyez-vous payé d'un ſincère retour,
Et que ſa flamme égale mon amour ?
Le Ciel vous prodigua les charmes
C'eſt peut-être à leur vain éclat
Que Pigmalion rend les armes.
Que mon amour eſt bien plus délicat !
Que mon feu, né de la reconnaiſſance,
M'enchaîne à vous par un plus pur lien !
Pigmalion ne vous doit rien ;
C'eſt de vous que je tiens ma nouvelle exiſtence.
Peut-être il n'aime en vous que la beauté ;
Et ſon feu paſſager, qu'elle ſeule a fait naître,
Avec elle bientôt s'envolera peut-être.
Tout me fait un devoir de la fidélité.

GALATHÉE.

Tout à Pigmalion, tout m'enchaîne de même ;
Tout me fait une loi d'aimer celui que j'aime.
Ainſi que vous, je fus un bloc long-temps :
Je le ſerais peut-être encore,
Si de Pigmalion l'amour & les talents
D'un bloc ne m'euſſent fait éclore.
C'eſt lui qui m'a créé des ſens,
C'eſt de lui que je tiens une ame ;
C'eſt à lui que je veux conſacrer ſes préſents.
Le marbre enfin, qui fit naître ſa flamme,
Doit l'en récompenſer à préſent qu'il eſt femme.
Je m'embarraſſe peu qu'il ſe laiſſe charmer

Par quelque nouvelle Bergère :
Mon bonheur eſt de lui plaire,
Mon devoir eſt de l'aimer.

PIGMALION.

Pourquoi donc cherchez-vous à redoubler mes peines!
J'ignore encor ſi les ingrats
Sont punis par les loix humaines;
Mais je crois que le Ciel ne leur pardonne pas.
Eh bien! vous me forcez à l'être,
Quand vous m'ordonnez d'étouffer
Un feu dont je ne ſuis pas maître,
Et dont même les Dieux ne pourraient triompher.
En vous obéiſſant, cruelle, je les bleſſe,
Ces Dieux dont la juſtice approuve ma tendreſſe:
Voulez-vous voir ſur moi s'appeſantir leurs bras?
C'eſt le ſort qui m'attend. Voulez-vous voir la foudre
Réduire votre ouvrage en poudre,
Et peut-être ſur vous retomber en éclats?

(*Il tombe à ſes genoux.*)

Etre, à qui je dois tout! Etre vraiment céleſte!
Etre, par qui le jour eſt venu m'éclairer,
Ah! permets-moi de t'adorer,
Ou reprends ton préſent funeſte.

GALATHÉE, *avec attendriſſement.*

Levez-vous : de vos maux j'ai pitié, je le ſens;
Je voudrais les guérir, & ne puis que les plaindre:
J'aime Pigmalion, j'ignore l'art de feindre,

Et je ne changerai jamais de ſentiments.

PIGMALION, *à part.*

Mon triomphe eſt complet ; ô fortunés moments !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PARMENON, *déguiſé.*

PARMENON, *à la cantonade, d'un ton emphatique.*

PEUPLE, attendez-moi là. Dans ces lieux redoutables,
Que les Dieux immortels viennent de conſacrer
Par des prodiges mémorables,
Un Prêtre de Vénus a ſeul le droit d'entrer.

(*Avec courroux, comme ſi le peuple voulait entrer malgré lui.*)

Eh quoi ! vous y voulez malgré moi pénétrer ?
Demeurez, malheureux ! ou craignez d'attirer
Le courroux de Vénus ſur vos têtes coupables.

(*A Pigmalion.*)

N'êtes-vous pas, Seigneur, ce marbre que les Dieux
Viennent d'animer ?

PIGMALION.

C'eſt moi-même,
Si j'en crois le rapport, que m'a fait en ces lieux
Cette Beauté qui me hait & que j'aime.

PARMENON, *à Galathée.*

Ce myſtère par vous lui fut donc révélé ?

GALATHÉE.

Oui : j'ai prié les Dieux. Les Dieux m'ont entendue ;
Dans le marbre à ma voix la vie eſt deſcendue,
J'ai dit, & le marbre a parlé.

PARMENON, *à Pigmalion.*

Eh bien, Seigneur, ſoyez prêt à me ſuivre.

GALATHÉE, *vivement.*

Emmenez-le bien loin d'ici,
Mon unique deſir eſt que l'on m'en délivre.

PARMENON, *à Galathée.*

Vous pourriez bien toujours ne pas parler ainſi.
(*A Pigmalion, lui préſentant une couronne.*)
De Tyr recevez la couronne ;
Elle eſt à vous, l'oracle vous la donne,
Et rien ne peut changer ſes décrets abſolus :
Par ma bouche, le Ciel aujourd'hui vous ordonne,
De remplacer notre Roi qui n'eſt plus.
Le Trône vous attend, aux regards de ſon Maître
Tout votre peuple eſt là, qui brûle de paraître.

PIGMALION.

Ciel ! d'où peut me venir ce bienfait glorieux ?

PARMENON.

Un jour vous le ſaurez peut-être ;
En attendant, ſuivez l'ordre des Cieux.

PIGMALION, *à Galathée.*

Eh bien ! l'éclat du rang ſuprême
Pour vous n'a-t-il rien de flatteur ?
Et me préférez-vous toujours un vil Sculpteur ?

GALATHÉE.

Garde, garde ton diadême,
Penſes-tu que pour lui je veuille abandonner
L'unique objet de mon amour extrême ;
Témoin de cet amour, peux-tu le ſoupçonner ?
Pigmalion m'eſt cher cent fois plus que le Trône :
Adieu, je vais le joindre à Babylone ;
Ce n'eſt que ſur ſon cœur que je prétends régner.

PIGMALION, *lui laiſſant faire quelques pas.*

Arrête, Galathée !

GALATHÉE.

O ſurpriſe ! O prodige !
Comment peut-il ſavoir mon nom ?

PIGMALION.

Vois à tes pieds Pigmalion.

GALATHÉE.

Il eſt ſi loin ! ſi loin !

PIGMALION.

Il eſt préſent, te dis-je ;
C'eſt ton amant, c'eſt ton époux,
Qui dans ce moment même embraſſe tes genoux :

Pardonne-lui ſon ſtratagême ;
Pouſſé d'un deſir curieux,
Pour éprouver celle que j'aime
J'ai feint d'abandonner ces lieux.

GALATHÉE.

J'aurais dû m'en douter, lorſque ſur ta figure
J'ai cru tantôt voir un ſouris menteur.

PIGMALION.

Ce n'était point une impoſture,
Pardonne : alors la créature
S'eſt en effet mocquée un peu du créateur.

GALATHÉE.

Mais d'Alcamène où donc eſt la Statue ?

PIGMALION.

Sur ces gazons nos mains l'ont abattue.

(*Il la montre renverſée dans la couliſſe.*)

GALATHÉE.

Tu n'es donc pas un Roi ?

PIGMALION.

Non, je ne le ſuis pas ;
Et ne regrette point le Trône.
Cette palme des Arts qui me ſert de couronne,
Plus que celle des Rois a pour moi des appas.
L'unique bonheur où j'aſpire,
Eſt d'être au rang de tes Sujets,
De t'obéir toujours, & de n'avoir jamais
Que mon attelier pour empire.

Que m'importe le vain éclat
Que procurent les diadêmes ?
Qu'ai-je beſoin d'un Peuple, d'un Etat?
Je ſuis plus que Roi quand tu m'aimes.

GALATHÉE.

Cet homme-là pourtant, offre à mes yeux,
Tous les dehors ſacrés d'un Miniſtre des Dieux.

PARMENON, *ôtant la fauſſe barbe.*

Regardez-moi de près, & vous pourrez connaître,
Que la barbe & l'habit ne font pas ſeuls le Prêtre.

GALATHÉE.

O Ciel! c'eſt Parmenon!

PIGMALION.

C'eſt lui-même. Il a pris
Cet habit par mon ordre, il faut lui faire grace
En faveur de mes feux.

GALATHÉE.

Mais cette populace
Qui le ſuivait ....

PIGMALION.

Ton œil ſurpris
La cherche vainement. Il parlait à des arbres.

(*Avec une raillerie douce.*)

Ton Art s'étend plus loin, tu fais vivre des marbres.

FIN.

LES BRACELETS.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Elle donnait non-ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquait tout enſemble, & le mépris du don, & l'eſtime de la perſonne.

BOSSUET, *Oraiſon Funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans.*

PRÉFACE.

Je fais toujours enſorte que le but moral de mes Comédies ſoit clairement exprimé dans l'Epigraphe que je leur donne; & je le dis une fois pour toutes, afin de n'être jamais obligé de compoſer de Préface. Le paſſage de Boſſuet, que j'ai placé à la tête de celle-ci, annonce que c'eſt une leçon de bienfaiſance; & tant pis pour moi, ſi la Pièce ne parle pas auſſi-bien que l'Epigraphe.

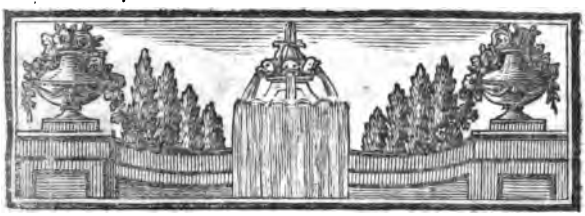
Lorſque je dérogerai à la réſolution que j'ai priſe de ne point faire de Préface, ce ne ſera jamais que pour me faire mieux entendre.

ACTEURS.

M. LE BARON D'ORCÉ.
ANGÉLIQUE.
VALERE.
ROSE.
COLETTE.
LUCAS.

La Scène eſt à la Campagne.

LES



LES BRACELETS,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Sallon. D'un côté on voit un Clavecin & des papiers de Muſique ; de l'autre, une table ſur laquelle ſont quelques papiers épars, & un cabaret de porcelaine. Angelique appuyée ſur ſon Clavecin, en regarde les touches avec ennui, & ſe lève en diſant.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, *ſeule.*

QUE la Muſique eſt une ſotte choſe !.. Voilà un gros quart-d'heure que je ſuis après cet air, ſans pouvoir l'exécuter. Il eſt de Rameau : cet homme était un Géomêtre, plutôt qu'un Muſicien ; il a fait de l'Algèbre. Qu'une autre ſe tue à le déchiffrer ! Pour moi j'y renonce.

(*Elle s'approche de la table où ſont les deſſins.*) Voyons un peu cette tête que j'avais commencée, elle a un grand caractère. Comme tout eſt prononcé dans cette figure! On m'a dit qu'elle repréſentait celle de Socrate: ce grand Philoſophe! (*Elle jette le deſſin.*) Il était bien laid! (*Voyant paraître Valere avec Roſe:* ah!... (*Elle ſort.*)

SCENE II.

VALERE, ROSE.

VALERE.

Tu vois comme elle me fuit! Tu ne lui as point parlé de moi?

ROSE.

Si fait. (*Elle s'en va.*)

VALERE.

Ecoute un moment.

ROSE.

Je n'ai pas le temps. (*Elle s'en va.*)

VALERE.

Roſe, tiens. Voilà une bague, qui je crois, t'ira bien.

ROSE, *revenant.*

Qu'avez-vous à me dire? Parlez.

VALERE.

Tu vas trouver Angélique.

ROSE.

Oui.

VALERE.

Eh bien! Dis-lui qu'il existe un homme qui l'adore: dis-lui qu'il n'aspire qu'après le moment de lui déclarer sa passion: Peins-lui les tourments, les transports de cet homme, d'une manière un peu attendrissante: dis-lui qu'il souffre beaucoup, qu'il se meurt, & qu'il sera bientôt mort s'il ne trouve les moyens de lui plaire; & si par hasard elle te demande quel est cet homme, apprends-lui que c'est Valere.

ROSE.

Et si elle ne me demande rien?

VALERE.

Tu le lui diras toujours.

ROSE.

Des transports, des tourments... tous ces grands mots l'effrayeraient. Sans lui parler de cela, je la préviendrai en votre faveur; laissez-moi faire.

VALERE.

Ecoute: voilà Monsieur le Baron, reste avec moi pour m'aider à le fléchir.

ROSE.

Volontiers.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORCÉ.

M. D'ORCÉ.

EH bien ! Valere, avez-vous vu ma fille ?

VALERE.

Oui: mais ſans pouvoir lui parler : car auſſi-tôt qu'elle m'a apperçu, elle s'eſt miſe à fuir, comme ſi j'euſſe été un monſtre.

M. D'ORCÉ.

Voilà comme elle eſt depuis ſa ſortie du Couvent: rien ne peut l'humaniſer; on dirait que les hommes lui font peur. Je l'ai amenée à la campagne uniquement pour l'égayer, vous nous y avez ſuivis dans cette intention : elle s'échappe à nos regards, & va rêver ſeule dans ſa chambre.

VALERE.

Accoutumée à la ſolitude & au recueillement, peut-être cherche-t-elle à reprendre ſes habitudes.

M. D'ORCÉ.

Elle eſt plus que ſolitaire : elle eſt triſte, inquiette: ſa mélancolie me gagne quelquefois, & m'afflige toujours.

VALERE.

La mélancolie eſt aſſez commune à ſon âge.

M. D'ORCÉ.

Elle aime beaucoup les Romans & le thé, qui viennent d'Angleterre. Elle prend ſouvent de l'un, & lit beaucoup les autres. Quelquefois je les lui arrache des mains, tout mouillés de ſes larmes: enfin, je ne ſuis point tranquille ſur ſa ſanté, & j'ai envie de conſulter les Médecins.

ROSE.

Vous avez donc envie de la rendre malade.

M. D'ORCÉ.

Non, mais à coup sûr elle l'eſt.

ROSE.

Non: elle ſe porte bien.

M. D'ORCÉ.

J'attends une compagnie nombreuſe & choiſie, & j'eſpère que cela pourra la diſſiper.

ROSE.

Tout cela n'y fera rien, non plus que les Médecins; c'eſt un époux qu'il lui faut. Ecoutez-moi, Monſieur, l'âge de votre fille eſt celui où le cœur commence à avoir ſes beſoins: l'inquiétude & le mal-aiſe qu'elle éprouve, ne viennent que de cette cauſe. Je puis en parler ſavamment, car j'ai eu long-temps la même maladie.

M. D'ORCÉ.

Tu devrais l'avoir encore; car tu n'as jamais été mariée.

ROSE.

Croyez-vous donc qu'il n'y ait que les maris qui guérissent ce mal? Il eſt des Charlatans en amour comme en médecine, qui font quelquefois des cures merveilleuſes. Mais Mademoiſelle Angélique ne doit point être livrée aux Charlatans: il lui faut un Docteur qui ait pris ſolemnellement tous ſes grades: & je crois avoir trouvé ſon homme. Angélique eſt votre unique fille, vous l'aimez beaucoup.

M. D'ORCÉ.

Je n'ai rien de plus cher au monde.

ROSE.

Vous ne voulez point gêner ſes inclinations.

M. D'ORCÉ.

Je ne veux que ſon bonheur.

ROSE.

Si par haſard elle ſe choiſiſſait un époux parmi les jeunes gens qu'elle voit, vous ne le déſapprouveriez pas?

M. D'ORCÉ.

Non. Pourvu que ſon choix fût digne d'elle & de moi.

ROSE.

Oh! je lui connais trop de diſcernement pour qu'elle ſe trompe là-deſſus.

M. D'ORCÉ.

Eh bien ! A quoi peut aboutir ce préambule ?

VALERE.

Eh ! Monſieur, ne le voyez-vous pas ? J'aime Angélique, je l'adore, je ne vois qu'elle par-tout, je ne penſe qu'à elle ; je ne reſpire que par elle & que pour elle ; mon exiſtence dépend d'un de ſes regards. Permettez-moi de tomber à ſes pieds, de lui dévoiler mes ſentiments, de lui jurer un amour inviolable, éternel ; & ſi elle le partage, ne vous oppoſez point à mon bonheur.

M. D'ORCÉ.

Ah ! c'eſt vous-même qui voulez être le Médecin ? Je vous ſais gré de la confiance que vous avez en moi ; elle mérite une récompenſe. Aimez Angélique ; je vous la donne, ſi vous parvenez à vous en faire aimer : mais je retire ma parole, ſi elle rejette votre amour.

VALERE.

Ah ! Monſieur, vous me comblez de joie. Je voulais votre conſentement, voilà tout, je me charge du reſte.

M. D'ORCÉ.

Voici Angélique, je vais vous préſenter.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

M. D'ORCÉ.

MA fille, voici Valere que je vous préſente. Vous aimez les Arts, il les cultive, il pourra vous diriger dans vos études agréables, & hâter même vos ſuccès. Je veux que vous le conſultiez de temps en temps; & ſur-tout, que vous ne le fuyiez point d'un air effrayé, comme vous avez fait tantôt.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai, mon père.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, ROSE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

ROSE, approchez-moi ce fauteuil, je me ſens extrêmement fatiguée.

VALERE.

D'où peut venir cette laſſitude, Mademoiſelle?

ROSE.

De trop de repos. Si vous saviez la vie que nous menons, vous ne feriez pas cette demande. Mademoiselle se couche de bonne heure, se lève quand le soleil a fait presque la moitié de son tour; prend un livre, se jette dans une bergère, parcourt le volume en bâillant, se lève encore, s'approche d'une glace, calomnie toute sa personne, se trouve les yeux battus & le teint pâle, tandis qu'il n'en est rien. Pour lui complaire, je lui dis: il est vrai, Mademoiselle, que vous êtes presque laide ce matin, un peu de toilette vous rendrait vos graces. Un peu de toilette.... Ces mots irritent Mademoiselle, elle n'en veut point faire, elle la déteste, elle n'a pas même la coquetterie de l'innocence; & moi, j'enrage de voir qu'elle peut s'en passer, parce qu'il faut que je reste comme elle, les bras croisés.

VALERE.

Combien tu m'affliges par ces récits! Je voudrais bien pouvoir apporter quelque remède à l'inquiétude de Mademoiselle Angélique.

ROSE.

Ce n'est pas tout, Monsieur, apprenez le reste, je vous prie. Monsieur le Baron est la bonté même: son Fermier a une petite fille, nommée Colette: diriez-vous qu'il l'a mise au service de Mademoiselle, uniquement pour avoir le plaisir de lui payer des gages? C'est une espèce d'aide que l'on m'a donnée: mais à quoi me servira-

t-elle ? On ne peut aider que les gens qui travaillent, & moi je ne fais rien, & je n'ai rien à faire.

ANGÉLIQUE.

N'eſt-ce donc rien que de parler toujours ? C'eſt votre occupation tant que la journée dure.

ROSE.

J'en ſuis fâchée, Mademoiſelle, mais il faut que je diſe votre conduite à Monſieur. Je la dirais à tout le monde pour vous en faire changer. A l'heure du dîner, Mademoiſelle deſcend, ſe met à table, mange nonchalamment quelques morceaux, mais ne dîne point. Voici où ſe paſſe l'après-dînée. Là, on fait mugir un inſtrument d'un ton bien triſte, bien lugubre, bien lamentable.... Ici, on deſſine la tête d'un vieillard rébarbatif.... Quelquefois auſſi, j'y vois tracer des lignes, des cercles, qui reſſemblent au grimoire ; & je crois qu'on veut évoquer les morts, afin de rendre ce ſéjour tout-à-fait inhabitable.

VALERE.

Toutes ces choſes-là te ſemblent triſtes, ſans doute, par la manière dont Mademoiſelle les fait ; mais elles ſont la ſource de mille plaiſirs.

ROSE.

Ce n'eſt pas tout. Le ſoir on va rêver ſeule dans une allée bien ſolitaire : on entend le murmure d'un ruiſſeau, le chant d'un hibou : on les écoute attentivement, & on revient dire qu'on a entendu un concert merveilleux.

On rentre dans le Sallon ; & s'il y a du monde, on fait comme le hibou, on s'enfuit ſans rien dire dans ſa retraite, d'où l'on ne ſort plus juſqu'au lendemain. Dites-moi, Monſieur, s'il eſt poſſible de vivre de cette manière ? Pour moi, je n'y tiens plus, je ſèche ſur pied, je me meurs.

VALERE.

Eh bien ! moi, je vais te rendre à la vie : je veux être ton Orphée. (*Il s'approche du Clavecin, & commence un air fort gai.*)

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Dieu, Monſieur, laiſſez le Clavecin, il m'eſt inſupportable aujourd'hui. J'ai grand mal à la tête, & vous l'augmenteriez.

VALERE.

Pardon, belle Angélique : je ne connaiſſais point votre mal. Il eſt vrai que le bruit peut le redoubler. Ce livre que je vous ai apporté l'autre jour, comment l'avez-vous trouvé ?

ANGÉLIQUE.

Mauſſade. C'eſt une critique fort gaie des livres qui font pleurer : il m'a attriſtée horriblement.

ROSE, *à part.*

Cette fille-là pleure de ce qui fait rire les autres.

VALERE.

Vous êtes la ſeule ſur qui il ait produit cet effet. (*Il*

s'approche de la table où ſont les deſſins.) Roſe avait raiſon; voilà une tête fort ſévère. Pourquoi vous exercer ſur de pareils modèles ? Ce ſont les Amours, ce ſont les Graces qu'il vous faut peindre. Voilà du moins les études que je vous donnerais à copier avant de tracer votre image.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous n'aurez pas cette peine, car je ſuis ſi mécontente de tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, que je veux le jetter au feu.

VALERE.

Connaiſſez-vous cette nouvelle Arriete de l'Opéra-Comique, qu'on chante par-tout ? C'eſt un *Allegretto*. Je crois l'avoir dans ma poche; elle irait bien à votre voix, ſi vous vouliez la chanter.

ROSE.

Un *Allegretto* ! Oh ! cela ne nous convient pas. Il nous faut des *Adagio*.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai dit que le bruit m'incommodait, & j'en ferais en chantant. Je vois que vous vous donnez beaucoup de peine pour m'amuſer, je vous en remercie; mais elle eſt inutile. Je vous ai dit que j'avais la migraine, & quand ce mal me tient, tout ce qu'on fait pour m'égayer me donne de l'humeur.

VALERE.

Eh bien ! Mademoiſelle, je vous laiſſe. (*A part.*) Cette fille eſt inconcevable.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

EH! pourquoi, Mademoiſelle, congédier ce jeune homme de la ſorte? Il vous aime, & vous l'avez affligé.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu? J'ai des chagrins, je ſuis inquiète, & dans cet état je ne peux voir perſonne. Mais tu dis que Valere m'aime!

ROSE.

Vous avez des chagrins! Et quels ſont-ils, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore: mais je ſais bien que dans ce moment je ne ſuis pas contente.

ROSE.

Je le crois, Mademoiſelle, je le crois. Voulez-vous que je vous en diſe la raiſon?

ANGÉLIQUE.

Peux-tu la ſavoir mieux que moi?

ROSE.

Oh! sûrement, je la ſais. Vous aimez... & voilà d'où viennent vos chagrins.

ANGÉLIQUE.

J'aime! Tu es folle, ma pauvre Roſe, jamais conjecture n'a été plus fauſſe que la tienne. Va, je t'aſſure que mon cœur eſt fort tranquille.

ROSE.

Vous n'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Non: certainement; & qui voudrais-tu que j'aimaſſe?

ROSE.

Je voudrais que ce fût Valere, par exemple.

ANGÉLIQUE.

Valere! je le vois avec plaiſir, mais je ne l'aime point.

ROSE.

Songez-vous à lui quelquefois?

ANGÉLIQUE.

Bien rarement.

ROSE.

Mais vous y ſongez.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je ne ſuis pas occupée de choſes eſſentielles.

ROSE.

Ah! j'entends: vous lui donnez le ſuperflu de vos méditations.

ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire par-là ?

ROSE.

Je veux dire, que, lorſque vous avez réfléchi long-temps ſur de graves objets, tels que la Muſique & le Deſſin; ſi vous avez du temps de reſte, vous l'employez à penſer à lui.

ANGÉLIQUE.

Oui : je crois qu'il vaut autant s'occuper d'un homme, que d'une chanſon ou d'un payſage.

ROSE.

Et la nuit, ſongez-vous encore à lui ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! la nuit je ne fais que rêver.

ROSE.

Et il a part à vos rêves comme à vos méditations ?

ANGÉLIQUE.

Cela eſt vrai : mais tu ſais que les rêves ne dépendent pas de nous; & ſi j'étais éveillée, je ſuis bien sûre que cela n'arriverait pas.

ROSE, *d'un ton ironique.*

Oh ! ſans doute : vous ſavez commander à vos penſées la nuit comme le jour. Mais dites-moi encore une choſe : quand Valere paraît, ſentez-vous dans votre cœur un certain trouble involontaire ?

ANGÉLIQUE.

Non : mais je ne ſuis pas bien aiſe qu'il s'en aille, quand je ſuis avec lui.

ROSE.

Et cependant, vous venez de le congédier.

ANGÉLIQUE.

Moi ! je l'ai congédié ! Je lui ai dit que j'avais la migraine, cela était vrai ; & il s'eſt en allé, il a eu tort : il pouvait reſter.

ROSE.

Vous lui avez parlé d'un ton ſi froid, que je crains bien que cela ne lui ait fait de la peine.

ANGÉLIQUE.

Oh ! j'en ſerais bien fâchée : ce n'était pas mon intention.

ROSE.

Vous êtes fâchée d'avoir fâché Valere : vous rêvez à lui, vous y penſez, vous ſouffrez quand il vous quitte, & vous ne l'aimez point ?

ANGÉLIQUE.

Non, Mademoiſelle, non, je l'aime point, j'en ſuis sûre ; & je me fâcherai, ſi vous me parlez encore de cet homme-là.

ROSE.

Eh bien ! laiſſons-là les hommes, & parlons du Dieu qui les gouverne... de l'Amour.

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point le connaître.

ROSE.

Et moi je voudrois qu'il fut toujours avec vous! Vous vous ennuyez beaucoup : les jours vous paroissent des mois, les mois des années.

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt que trop vrai.

ROSE.

Si vous connaissiez l'amour; les jours, les mois, les années, tout cela volerait si vîte!.. si vite!

ANGÉLIQUE, *d'un air distrait.*

Crois-tu réellement que Valere m'aime?

ROSE.

Je l'ignore, Mademoiſelle; & vous me fâcherez, ſi vous me parlez encore de cet homme-là. Mais j'apperçois la fille du Fermier avec ſon amoureux : je leur avais dit de débarraſſer le Sallon de cette table chargée de deſſins, & du cabaret de porcelaine. Cachons-nous bien vîte dans le cabinet.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi faire?

ROSE.

Pour écouter leur converſation. Colette & Lucas s'aiment bien tendrement : vous verrez la vérité de ce que je vous ai dit, que les Amans ne s'ennuient jamais.

ANGÉLIQUE.

Nous allons voir. (*Elles ſe cachent toutes deux dans le cabinet.*)

COLETTE.

Je ne peux rien ! Peut-être ... Je puis au moins te consoler.

LUCAS.

Ta consolation & rien, c'est la même chose. Tu sais que nous sommes très-pauvres dans not'village.

COLETTE.

Vous manque-t-il quelque chose ?

LUCAS.

Nous manquons presque de tout. Ce n'est pas not'faute assurément ; je travaillons sans cesse, tu es à portée de le voir ; la paresse n'est pas not'défaut. Mais j'ons un père & une mère que la vieillesse met hors d'état de travailler ; leur besoin augmentant avec l'âge, tous mes soins devenions inutiles pour eux.

COLETTE.

Que ne me parlais-tu plutôt ? Nous avons un maître si bon ! Je lui aurais demandé de l'argent, il m'en aurait donné ... Voyons si j'aurai .... (*Elle fouille dans ses poches.*) J'oubliais que je n'en ai point ; mais j'ai quelque chose qui vaut mieux que de l'argent : ces bracelets que Mademoiselle Angélique m'a donnés, & que j'ai mis aujourd'hui pour la première fois... Eh bien ! Lucas ! je te les donne : va les vendre, tu en tireras beaucoup, car ils sont bien beaux.

LUCAS.

Morguié Colette, ta bonté me fait tant de plaisir

qu'elle m'attendrit quaſi juſqu'aux larmes. Va : garde tes bracelets, ils ne ſont pas d'un aſſez grand prix, pour chaſſer la misère de chez nous.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que tu dis, Lucas ! Je ne les troquerais pas pour le Château de Monſieur le Baron.

LUCAS.

Ils te ſervont de parure : tu les aimes beaucoup.

COLETTE.

Oh ! oui. J'étais la ſeule dans le village qui en eût comm'ça.

LUCAS.

Eh bien ! Gardes-les encore un coup, je t'ons la même obligation que ſi je les avais acceptés.

COLETTE.

Je veux que tu les prennes ; & ſi tu les refuſes, je t'avertis que tu me feras beaucoup de peine.

LUCAS.

Mais je n'en ons pas beſoin.

COLETTE.

Méchant ! Je croyais que tu m'aimais, mais je vois que je m'étais trompée.

LUCAS.

Ah ! tu te fâches, Colette ! Morguié, ce reproche m'a fait preſqu'autant de peine que la misère de mes parents.

COLETTE.

Eh bien ! Je t'annonce, moi, que je ne t'aimerai plus si tu t'obſtines à refuſer mes bracelets.

LUCAS.

Tu mets tes préſents à des conditions ſi dures, que je ne pouvons nous empêcher de les recevoir.

COLETTE.

Vas : cours à la Ville vendre ces bracelets : moi, je vais trouver mon père. Il n'eſt pas riche, il me donnera peu ; mais j'eſpère beaucoup en Monſieur d'Orcé.

LUCAS.

Adieu, Colette ; je ſortons yvre de reconnaiſſance & d'amour.

COLETTE.

Attends, attends, Lucas, nous avons oublié de débarraſſer le Sallon ; Mademoiſelle Roſe me gronderait : Allons, prends cette table, & moi je porterai le cabaret de porcelaine.

LUCAS.

Avec plaiſir.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Eh bien! Mademoiſelle, que dites-vous de ce que vous venez d'entendre?

ANGÉLIQUE.

Jamais converſation ne m'a fait autant de plaiſir.

ROSE.

Cette petite fille aimait ſes bracelets plus que tout.

ANGÉLIQUE.

Elle s'en parait avec orgueil, elle croyait s'embellir en les portant.

ROSE.

Et cependant, elle les a donnés ſans peine. Tels ſont les effets de l'amour. Il fait taire l'amour-propre, ſon ennemi déclaré, éclaire l'ame la plus ſimple, ennoblit la plus baſſe, fournit des forces à la plus faible, donne de l'eſprit aux ſots, & fait paſſer le temps.

ANGÉLIQUE.

Je commence à croire, que, lorſque la vertu parle à un cœur amoureux, la vanité perd tous ſes droits.

ROSE.

La vanité, pourtant, a un furieux aſcendant ſur les jeunes filles.

ANGÉLIQUE.

Ah! Roſe, que ces Amans doivent être heureux!

ROSE.

Sûrement, ils le ſont. A qui doivent-ils leur bonheur; ſi ce n'eſt à l'amour! Eh bien! direz-vous encore que vous ne voulez point le connaître?

ANGÉLIQUE.

L'amour quelquefois eſt trompeur, je veux le mettre à l'épreuve: fais-moi venir Colette & Lucas.

ROSE.

Je vais les appeller.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, *ſeule.*

CIEL! que deviendrai-je, ſi cet amour ne ſe dément point! S'il eſt toujours auſſi tendre, auſſi fidèle, même dans le malheur! Je ſerai convaincue que l'amour peut mener à la vertu, & je n'aurai plus d'excuſe pour ne point aimer Valere.

SCENE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

AH! Mademoiſelle, ſi vous ſaviez le malheur qui vient d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'as-tu? Je viens d'entendre du bruit. La petite Colette aurait-elle caſſé le cabaret de porcelaine?

ROSE.

Hélas! oui. Lucas ſe donne bien du mal pour rajuſter la Chine avec le Japon.

ANGÉLIQUE.

C'eſt un bien petit malheur.

ROSE.

Eh quoi! vous êtes inſenſible à une perte ſi conſidérable! Des taſſes qu'on avait fait venir à grands frais de ſi loin!

ANGÉLIQUE.

Je ſuis charmée qu'elles n'exiſtent plus, parce que peut-être on m'en achetera de terre ou de ſimple fayance. Voilà les ſuites du luxe: il appauvrit en enrichiſſant, il

n'ajoute rien aux plaiſirs, & fait naître les regrets : il n'augmente point les propriétés & multiplie les pertes.

ROSE.

En vérité, Mademoiſelle, vous m'éclairez. J'avais cru juſqu'à préſent, que le thé était meilleur dans la porcelaine que dans la fayance : mais voici Colette & Lucas qui s'approchent tout interdits.

ANGÉLIQUE.

Laiſſe-moi leur parler. L'accident qui vient de leur arriver, pourra me ſervir à les éprouver encore mieux.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

COLETTE, il m'eſt venu une fantaiſie. Je voudrais faire faire des bracelets ſur le modèle de ceux que je vous ai donnés ? Il faut que vous me les prêtiez : les avez-vous là ? (*Colette rougit & baiſſe les yeux. Ici Lucas s'approche de Colette par derrière, & veut lui remettre les bracelets ; mais Roſe lui barre le chemin & l'en empêche toujours.*) Il me ſemble que vous les aviez tantôt.... Qu'en avez-vous fait ?

COLETTE, *d'un air embarrassé.*

Mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Eh bien! répondez donc à ma question... Vos bracelets, où sont-ils?

ROSE.

Que voulez-vous qu'elle en ait fait? Elle les aura donnés à son amoureux.

ANGÉLIQUE.

Oh! cela n'est pas possible : Colette fait trop de cas de mes présens, pour ne pas les conserver. Colette, que répondez-vous à cette accusation? (*Colette ne répond pas, baisse les yeux & rougit.* (Eh! quel est cet amoureux? (*Lucas fait signe à Rose de ne point le nommer*).

ROSE.

C'est Lucas, un gros manant du village prochain.

ANGÉLIQUE.

Comment Colette! C'est à Lucas que vous avez donné vos bracelets! Oh! je ne puis le croire. J'ai entendu parler de ce Payſan; sa probité est suspecte, & je crains bien qu'il ne vous les ait excroqués.

COLETTE, *vivement.*

Non, Mademoiselle, non : Lucas ne m'a point volé mes bracelets; je les lui ai donnés, je les lui ai donnés moi-même.

ANGÉLIQUE.

Comment, petite fille! à votre âge faire des présens aux

hommes ! Cela eſt beau vraiment ! Quelle idée voulez-vous que j'aie de vos mœurs ?

ROSE.

Une idée très-mauvaiſe.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce ainſi que l'on doit ſe conduire à votre âge ?

COLETTE.

L'idée que vous avez de moi me fait bien de la peine ; mais cependant j'aime encore mieux cela, que ſi vous penſiez mal de Lucas.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi ! c'eſt ainſi que vous vous excuſez ! Quand vous devriez mourir de honte : cet air intrépide me confirme dans mes ſoupçons. Vous n'êtes point faite pour demeurer ici. Songez à prendre vos arrangemens, car ce ſoir, ſans plus tarder, vous ſerez chaſſée de la maiſon.

COLETTE.

Eh bien ! ſoit. Pourvu que je ſauve l'honneur de Lucas. (*Lucas rit*).

ANGÉLIQUE.

Roſe, dequoi rit ce benêt ?

ROSE.

Ce benêt eſt Lucas. Il rit peut-être de plaiſir, voyant chaſſer Colette.

LUCAS.

Non, morguié, ça nous fait bien de la peine ; je ne

rions pas de ça; je rions de vous voir gronder pour rien cette pauvre innocente. Elle a oublié de vous dire qu'elle m'avoit donné les bracelets, tant seulement pour une demie heure, à celle fin que je les portions à la femme de Monsieur le Bailli, qui veut en faire faire sur le même moule.

ROSE.

Ah! quel mensonge!

ANGÉLIQUE.

Sûrement, c'en est un. Croyez-vous, Lucas, que j'ignore votre amour pour Colette? Ce que vous dites n'est qu'un détour pour l'excuser; mais elle ne sera pas moins chassée.

LUCAS.

Eh bien! Mademoiselle, pour cette fois-ci, vous pouvez m'en croire. Il est vrai que j'ons pris les braceles de Colette; mais ça été à son insçu, ça été pour lui jouer un tour, pour les lui faire chercher.

ROSE.

Eh! celui-là est bon! Comment peux-tu avoir pris les bracelets de Colette à son insçu? Elle les avoit mis ce matin, & ne les avoit point quittés de la journée; & puis comment veux-tu que l'on te croye? Tu as menti une fois, tu peux bien mentir une seconde.

LUCAS, *à Rose.*

Et morgué, Mademoiselle, on ne vous demande

pas toutes ces réflexions. (*A Angélique*). Voulez-vous enfin ſçavoir la vérité toute pure ? Tenez, Colette vous a trompée, en vous diſant qu'elle m'avoit donné les bracelets : je les lui ai volés, oui : je les lui ai volés.

ROSE.

De ſon conſentement.

LUCAS.

Non, morguié, je les lui ont pris de force.

ROSE.

Eh bien ! tu ſeras pendu.

LUCAS.

Je ſommes prêts à tout ſouffrir, pourvu que j'épargnions un chagrin à Colette.

ANGÉLIQUE.

J'ai peine à croire ce que vous me dites, Lucas ; mais quand même je le croirois, vous n'auriez point pour cela ſauvé Colette ; car s'il eſt vrai que vous lui ayez dérobé les bracelets, il eſt vrai auſſi qu'elle a menti, en diſant qu'elle vous les a donnés, & je hais autant les menteuſes que les perſonnes qui ont des mœurs dépravées. Ainſi, quoiqu'il en ſoit, Colette ſera chaſſée ; c'eſt un arrêt porté.

LUCAS, *à part.*

Eh ! pauvre Lucas ! comment faire ! Je ſommes pris par tous les bouts.

ANGÉLIQUE.

Roſe, allez me chercher mon thé : voici l'heure où j'en ai beſoin.

ROSE.

J'y vais, Mademoiſelle, mais dans quoi le prendrez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Dans les taſſes de porcelaines, comme à l'ordinaire.

ROSE.

Demandez à Colette ce qu'elle en a fait. (*Colette pleure*).

LUCAS, *tombant aux genoux d'Angélique.*

Mademoiſelle, je venons de vous lâcher trois menſonges ben pommés, pour l'amour de Colette ; j'en convenons. Mais cette fois je faiſons ſerment que c'eſt la vérité qui va ſortir de ma bouche. Colette portoit le cabaret de porcelaine, j'ons voulu profiter de ce moment pour l'y attraper un baiſer : elle s'eſt ſi bien défendue, qu'elle a mieux aimé caſſer toutes les taſſes, que de ſe laiſſer embraſſer ; ce qui prouve bien qu'elle a de la vertu.

ROSE.

Sa vertu, je crois, eſt auſſi fragile que les porcelaines qu'elle a briſées.

LUCAS.

Et comme je ſommes la cauſe de ce malheur, je

devons le réparer tout ſeul. Je ne ſommes pas riches; mes parens ſont pauvres, je n'ons que nos bras pour les nourrir; mais j'allons m'engager dans le premier Régiment; je vendrons not'liberté, & de l'argent qu'elle me vaudra, je payerons les dégâts de Colette; &, par ce moyen, je l'y ferai obtenir ſon pardon.

ANGÉLIQUE, *bas à Roſe.*

Roſe, je n'y tiens plus.

ROSE.

Ne vous rendez pas encore. Du courage (*à Lucas*). Et crois-tu, maraut, que ta perſonne ſoit d'une aſſez grande valeur, pour ſatisfaire Mademoiſelle. Tout ton individu, tout gros qu'il eſt, ne payeroit pas ſeulement la plus petite ſoucoupe.

ANGÉLIQUE.

Lucas, je n'en veux point à Colette d'avoir briſé les taſſes. C'eſt ſans mauvaiſe intention qu'elle l'a fait, & l'on ne doit punir que les fautes volontaires. Eclairciſmoi ſeulement ſur les bracelets; car je crois qu'à cet égard tu m'as caché la vérité.

LUCAS.

Eh bien, Mademoiſelle! il eſt vrai que Colette me les a donnés, & vous n'auriez ſûrement pas envie de la chaſſer, ſi vous ſçaviez par quel motif.

ANGÉLIQUE.

Je ſçais tout, mes amis, c'eſt trop long-temps vous éprouver. Lucas, rends à Colette les bracelets dont je lui

lui ai fait présent, accepte ceux-ci que je te donne (*elle lui donne ses bracelets*) & va les vendre pour soulager tes parents. Va, ces bracelets sont à moi, je puis en disposer. Je vous défends de me savoir gré de ce que je fais pour vous. C'est un tribut bien foible que je paye à vos vertus. Tous les trésors du monde ne pourroient les récompenser.

LUCAS.

Mademoiselle, j'ons accepté les bracelets de Colette; mais je n'pouvons rian accepter de vous.

ROSE.

Oh! oh! voici qui est nouveau!

ANGÉLIQUE.

Et d'où te vient cette fausse délicatesse?

LUCAS.

Colette m'aime: Colette n'est pas plus riche que moi; je pouvons accepter ses dons sans rougir. Il n'en est pas de même des vôtres. Les bienfaits des personnes riches humilient le pauvre, parce que la reconnoissance de celui-ci paroissent toujours aux autres au-dessous de leurs libéralités.

ROSE.

Lucas a raison, Mademoiselle, & puisque sa conscience lui défend de recevoir vos bracelets, je vous conseille de me les donner à moi: ma conscience, qui est plus raisonnable, me permet de les accepter.

ANGÉLIQUE.

Je te croyois plus d'eſprit, mon pauvre Lucas. Tes ſcrupules ſont des préjugés : apprends que le riche n'a des biens que pour les diſtribuer aux pauvres : c'eſt la loi de la raiſon, c'eſt celle de la nature, & tu les violes l'une & l'autre, ſi tu perſiſtes dans ton opinion.

LUCAS.

Je ne prétendons pas vous contredire, Mademoiſelle, je ſavons que vous avez ſur ce point plus de lumières que nous, mais j'ons ſouvent remarqué que lorſqu'un homme en enrichiſſoit un autre, il cherchoit à en devenir le maître ; & dame, voyez-vous, je ne voulons être l'eſclave de perſonne.

ANGÉLIQUE.

Autre faux raiſonnement. Si tu acceptes mes dons, il arrivera le contraire. Je t'ai laiſſé ta liberté & tu forces mon admiration : mais j'ai des moyens sûrs de terminer cette diſpute. Tu aimes Colette ?

LUCAS.

Oh ! morguié, oui, je l'aimons de toute not'force.

ANGÉLIQUE.

Et tu eſpères l'épouſer ?

LUCAS.

Je le déſire bien toujours : elle a un père qui ne veut pas de moi, parce que je n'ſommes pas riche.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ton bonheur dépend de moi. Si ton père eſt

pauvre, le mien eſt très-riche & fort généreux : il peut te donner à ma prière ce que la fortune t'a refuſé, & t'unir avec Colette. D'ailleurs, j'ai quelque crédit ſur le père de celle-ci : ſi tu acceptes mes bracelets, je l'employerai pour toi, & sûrement je le fléchirai. Mais ſi tu me refuſes, tu me fâcheras beaucoup, & tu n'auras point Colette.

LUCAS.

Colette, que me conſeilles-tu ?

COLETTE.

Je te conſeille, moi..., de ne point fâcher Mademoiſelle Angélique.

LUCAS *à Angélique.*

Eh ben ! je conſentons à recevoir les bracelets. Que j'ai de graces à vous rendre ! vous me forcez d'accepter un bienfait, pour m'en faire eſpérer un plus grand.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Y SONGEZ-VOUS, Mademoiſelle, de donner à Lucas des bracelets de diamants ? Vous pouviez lui faire préſent d'autre choſe. Savez-vous qu'ils valent deux mille écus au moins ?

ANGÉLIQUE.

Je les croyois d'un plus grand prix. Quand on ſoulage la vertu indigente, on doit toujours craindre de n'avoir pas donné aſſez.

ROSE.

Cette morale eſt fort belle; mais je doute fort qu'elle ſoit du goût de Monſieur votre père.

ANGÉLIQUE.

Bien loin de me reprocher cette action, mon père me l'enviera : & d'ailleurs pouvois-je trop payer à ces bonnes gens le ſervice qu'ils m'ont rendu ? Ils m'ont deſſillé les yeux, ils m'ont donné une ame nouvelle. Le ſpectacle intéreſſant de leur amour m'a éclairée ſur les biens qui réſultent de cette paſſion, quand elle n'eſt point déſordonnée. Je ſuis ſi émue, ſi attendrie de tout ce que je viens de voir, que ſi Valere m'aime, en ce moment peut-être, je lui pardonnerois de me le dire.

ROSE.

Ah ! ma chère maitreſſe que je ſuis enchantée de votre converſion ! c'eſt à moi pourtant que vous la devez. Remerciez-moi bien. Mais j'apperçois Monſieur Valere qui entre.

ANGÉLIQUE *troublée.*

Valere ! ah ! Ciel !

ROSE.

Il n'oſe point vous aborder. Que faut-il lui dire ?

ANGÉLIQUE.

Ce que tu voudras.

ROSE.

Il s'en va : faut-il l'arrêter ?

ANGÉLIQUE *avec humeur.*

Je t'ai dit de faire ce que tu voudrois.

ROSE.

Approchez, Monſieur, approchez, notre migraine eſt paſſée, & nous pouvons vous donner audience.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, ROSE, VALERE.

VALERE.

PARDON, Mademoiſelle, ſi je remplis trop exactement les ordres de Monſieur votre père. Il m'a prié de ne pas vous laiſſer long-temps ſeule : ſans cela je ne prendrois pas la liberté de vous venir voir ſi ſouvent.

ANGÉLIQUE.

Quand on eſt sûr de ne pas déplaire, on n'a pas beſoin d'alléguer l'autorité d'autrui pour excuſer des démarches innocentes.

VALERE.

Vous me ſuppoſez une certitude que je n'ai jamai eue ; & l'accueil froid que vous m'avez fait juſqu'à préſent m'en a donné une bien conttaire.

ANGÉLIQUE.

Il faut moins imputer ma froideur à quelque chose qui m'ait choqué en vous, qu'à des chagrins particuliers.

VALERE.

Ce que vous me dites n'est qu'un propos d'honnêteté; un compliment ordinaire.

ANGÉLIQUE.

Non, Valere: ce que je vous dis part du cœur. Vous ne m'avez jamais importunée par vos visites. Si le contraire étoit, je vous le dirois: car je suis sincère. Vous ne m'avez point déplu, parce que vous n'êtes jamais sorti avec moi des bornes de la décence; & tant que vous conserverez ce ton d'honnêteté, soyez sûr que vous n'encourrez ni mon indignation, ni ma haine.

VALERE.

Je doute que vous teniez votre promesse. Ne serois-je pas certain de vous irriter, par exemple, si je vous parlois....

ANGÉLIQUE.

De quoi?

VALERE.

D'une chose fort commune & dont on parle souvent: de l'amour,

ANGÉLIQUE.

Depuis une heure je n'entends parler que de cela, & je ne me suis fâchée contre personne. Demandez à Rose.

ROSE.

Cela eſt vrai. Oh ! rien ne nous adoucit comme de tendres déclarations. Faites-nous en quelqu'une, & vous verrez.

ANGÉLIQUE.

L'amour eſt un ſentiment qui me plaît : j'aime à m'en entretenir.

VALÈRE.

Et non à le partager.

ANGÉLIQUE.

Oh ! c'eſt une autre affaire. Si tous les amants étoient comme un que je connois... peut-être....

VALERE *à part.*

Voudroit-elle parler de moi ! *haut.* Pourroit-on vous demander le portrait de cet amant ?

ANGÉLIQUE.

Dabord il eſt amoureux autant qu'on puiſſe l'être.

VALERE *à part.*

Cela me convient fort.

ANGÉLIQUE.

Il eſt conſtant, fidèle, même au ſein du malheur. Il ne laiſſe échapper aucune occaſion de plaire à ce qu'il aime ; il a été ſur le point de lui ſacrifier l'honneur & même la vie.

VALERE.

Eh bien ! belle Angélique, je me ſents prêt à faire tout cela pour celle que j'adore.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous avez pris cela pour vous ?

VALERE.

De qui parlez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

De Lucas qui a été ſur le point de s'engager, & s'eſt accuſé d'un vol qu'il n'a point fait, plutôt que d'expoſer Colette qu'il aime, à être renvoyée de la maiſon. Mais vous êtes donc comme Lucas : vous avez donc une Colette. Cette Colette eſt bien vertueuſe au moins, bien digne d'être aimée.

VALERE.

Celle que j'aime l'eſt cent fois davantage. Elle a tous les attraits & toutes les vertus ; elle s'attire tous les hommages & mérite tous les ſacrifices.

ANGÉLIQUE.

Puis-je à mon tour vous demander quelle eſt cette perſonne ?

VALERE *d'un air embarraſſé.*

Ce n'eſt point Colette,

ROSE.

(*Bas à Valere.*) Expliquez-vous donc ? (*Haut.*) Vous verrez que ce ſera moi.

VALERE, *aux genoux d'Angélique.*

Etes-vous si fort brouillée avec votre image, que vous ne vouliez point la reconnoître ? Qui peut ressembler au portrait que je viens de faire, si ce n'est vous, belle Angélique ? Et connoissant si bien vos perfections, que puis-je adorer que vous-même ?

ANGÉLIQUE.

Levez-vous, Monsieur : voici mon père.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORCÉ.

M. D'ORCÉ.

Eh bien ! pourquoi cet air effrayé ? Rassure-toi, mon ami. Tu sais que j'approuve ton amour. Tu m'as obligé doublement, en rendant ma fille sensible. Tu dissipes sa mélancolie & m'unis à ta famille que je respecte & que j'aime depuis long-temps.

VALERE.

Le trouble que j'ai fait paroître ne doit point vous étonner. Il durera tant que je n'aurai pas le consentement d'Angélique.

M. D'ORCÉ.

Eh quoi ! elle ne s'est pas encore expliquée ?

ANGÉLIQUE.

Mon ſilence, Monſieur, vous dit aſſez ce que j'ai dû vous taire.

VALERE *avec un épanchement de joye.*

Ah! Monſieur, vous l'entendez!

M. D'ORCÉ.

Pas trop: il n'eſt pas queſtion de ſilence, il faut parler. Réponds-moi, conſens-tu à épouſer Valere?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père, puiſque cela vous plaît.

M. D'ORCÉ.

Puiſque cela te plaît, j'y conſens auſſi. Roſe, tu diras là-dedans qu'on aille chercher mon Notaire: je veux que le mariage ſe faſſe ce ſoir.

VALERE.

Ah! Monſieur, vous comblez tous mes deſirs.

M. D'ORCÉ, *à Angélique.*

Mais où ſont tes bracelets? Tu les avois tantôt: Qu'en as-tu fait? Où ſont-ils?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſais rien, je crois les avoir perdus.

M. D'ORCÉ.

Comment! tu les as perdus? Fais-les chercher bien vite. C'étoient les ſeuls bijoux de ta mère, que j'euſſe

conſervés. Nos chiffres y étoient tracés : j'aimois à ce les voir porter, parce qu'ils me rappelloient la tendreſſe & les vertus de cette femme adorée. Valere, je t'implore dans mon malheur : aide-moi à recouvrer le bien le plus précieux. Ne ſongez plus à vos noces, cet accident les différe ; elles ne ſe feront qu'après qu'on aura trouvé les bracelets.

ROSE, *à Angélique.*

Je vous l'avois bien dit, Mademoiſelle, que vous affligériez Monſieur le Baron. (*au Baron.*) Monſieur, je ſuis en relation avec deux grands Sorciers qui me feront trouver les bracelets. Attendez-moi là.

VALERE.

Mais, Monſieur, ſongez donc que mon amour ne s'accommode point de ce retardement. Je vais commander pour Angélique des bracelets auſſi beaux que ceux qu'elle a perdus, & tout le mal ſera réparé.

M. D'ORCÉ.

Ce n'eſt pas leur valeur que je regrette ; on en trouve tous les jours de plus riches. Mais où en trouver qui me ſoient auſſi chers ? Enfin j'y attachois un prix ineſtimable. Ces bracelets étoient mon tréſor, je ne peux pas vivre ſans eux ; & vous ne voudriez pas préparer une fête, lorſque je ſuis dans la douleur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, COLETTE, LUCAS.

ROSE.

MONSIEUR, nous vous apportons les bracelets. Il n'a fallu qu'un coup de baguette pour les déterrer.

M. D'ORCÉ.

Oh ! mes amis ! rendez-les moi, il n'eſt rien que je ne faſſe pour vous.

LUCAS.

Tenez, Monſieur, les voilà ; je ne les ons pas demandés au moins, c'eſt Mademoiſelle Angélique qui nous a forcés de les prendre.

M. D'ORCÉ.

Qui donc a pu vous porter à faire à ce payſan un don ſi conſidérable ? Vous rougiſſez, ma fille !

ANGÉLIQUE.

Lucas a des parents très-pauvres, il ne peut pas ſubvenir à leurs beſoins quoiqu'il travaille ſans ceſſe : je l'ai entendu lorſqu'il le diſoit à Colette ; ſa ſituation m'a fait pitié. J'avois alors ſur moi les bracelets de ma mère, & je les lui ai donnés. Je ne rougis point de cette action,

elle eſt toute ſimple : je rougis ſeulement par la crainte que j'ai qu'on ne m'en faſſe un mérite.

VALERE.

Ah ! Monſieur, vous n'avez plus de raiſon pour retarder mon bonheur.

M. D'ORCÉ.

Ah ! fille vertueuſe & digne en tout de ta mère, comble enfin les vœux du jeune homme qui t'aime, & faites l'un & l'autre la conſolation de mes vieux jours. Et vous, mes amis, par qui j'ai retrouvé mon tréſor, il eſt bien juſte que je vous en témoigne ma reconnoiſſance. Je vous donne deux fois le prix des bracelets que vous m'avez rendus.

ROSE.

Ah ! Monſieur, cela vous plaît à dire ; Lucas eſt un homme qui ne reçoit rien de perſonne. Il avoit déja refuſé nos offres.

M. D'ORCÉ.

Il faudra bien qu'il accepte les miennes. Ecoute-moi, mon ami, les bracelets t'appartenoient puiſqu'on te les avoit donnés. Je puis bien t'acheter ce qui eſt à toi.

LUCAS.

Non, Monſieur, vous ne pouvais point m'acheter ce que je ne devons point vous vendre. J'ons reçu les bracelets pour rien, je devons vous les rendre de même, & puis l'argent que vous nous en donneriais, vaudroit-il le bonheur d'être utile à notre bienfaitrice.

ANGÉLIQUE.

Mais, Lucas, tu oublies que tu n'es pas riche, & que ſi tu l'étois tu épouſerois Colette la fille de notre Fermier.

LUCAS.

Morguié, Mademoiſelle, vous avez raiſon : cette ſouvenance me détermine. Vous nous aveis déja prouvé que je n'étions qu'une bête, & vous nous le prouveis encore. Je conſentons à tout, dans l'eſpérance d'avoir Colette.

M. D'ORCÉ.

Allons, mes enfants, mes amis, ne ſongeons plus qu'au plaiſir que ce jour va nous donner. Le Notaire que nous attendons fera les deux mariages. Et toi, ma fille, reprends tes bracelets que tu avois quittés, pour ſecourir un malheureux : & puiſſe-tu ne les ôter que pour faire une auſſi bonne action.

Fin de l'Acte & de la Pièce.

ORESTE

ET LES

FURIES,

MÉLODRAME

EN TROIS SCENES.

Furiis agitatus Oreſtes.
Virg.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

C'EST en liſant les Euménides d'Eſchyle, que j'ai conçu l'idée de ce Mélodrame. Voici en peu de mots l'analyſe de cette Tragédie.

ACTE PREMIER.

« Le Théâtre repréſente l'entrée du Temple d'Apollon à Delphes On y voit une vieille Pythoniſſe qui fait d'abord une aſſez longue énumération des Divinités fatidiques, & annonce qu'elle va leur rendre des hommages. A peine entrée dans le Temple, elle en ſort à l'inſtant, effrayée de l'aſpect & des diſcours d'un mortel, dont la main toute ſanglante tient une épée nue, & qui embraſſe l'Autel d'Apollon. La Pithoniſſe a vu les Euménides endormies autour de cet homme : ce ſpectacle l'a glacée de terreur, & elle fuit pour s'y dérober. Le Théâtre change & repréſente l'intérieur du Temple :

Apollon & Oreſte y paroiſſent ; celui-ci eſt environné des Furies qui en effet dorment autour de lui : Apollon l'exhorte à fuir pendant leur ſommeil, à ſe réfugier dans le Temple de Minerve, & le raſſure ſur les ſuites de ſon Parricide, lui diſant qu'il n'a rien fait que par ſes ordres. Oreſte profite de ce conſeil & s'en va ſous la conduite de Mercure. L'ombre de Clitemneſtre lui ſuccéde ; cette ombre voyant les Euménides endormies ſe plaint de ce qu'elles la laiſſent ſans vengeance, & cherche à les éveiller par ſes reproches réitérés.

Les Euménides lui répondent par un vain bruit, c'eſt-à-dire, en ronflant à pluſieurs repriſes, à la fin elles s'éveillent. Ne voyant plus Oreſte & ſe doutant bien qu'Apollon l'a fait évader, elles ſe plaignent de ce qu'un jeune Dieu s'eſt plu à tromper de vieilles Déeſſes, & finiſſent par dire que ce jeune Dieu veut en vain ſouſtraire un parricide à leur pourſuite.

ACTE II.

Cet Acte ne renferme qu'une ſcène, exemple aſſez commun chez les anciens, elle eſt entre

les Euménides & Apollon. Celui-ci ordonne d'abord à ces Déesses de sortir de son Temple; il joint à cet ordre les injures les plus fortes qu'il leur adresse en face. Les Euménides, sans trop répondre à ses injures, lui reprochent d'avoir reçu Oreste dans son Temple, & d'avoir été l'unique instigateur de son crime. Apollon en convient. Oui, dit-il, je lui ai commandé de venger son père : il annonce ensuite aux Furies que Minerve jugera cette cause; après un débat fort vif, dont le crime d'Oreste est toujours le sujet, les Euménides sortent en disant qu'Apollon protège en vain Oreste, qu'elles suivront celui-ci par-tout, & que par-tout il les verra sur ses traces.

ACTE III.

Le Théâtre représente la ville d'Athènes & le Temple de Minerve. Oreste est venu dans ce Temple par ordre d'Apollon : il s'y prosterne au pied des Autels de Minerve & attend qu'elle daigne prononcer sur son sort. Les Euménides entrent, elles apperçoivent Oreste qui embrasse la statue de Pallas. Elles l'investissent & lui font

les menaces les plus terribles. Oreſte peu allarmé répond que ſon crime n'eſt pas inexpiable, qu'il s'eſt déja purifié dans le Temple d'Apollon, que Minerve entend ſa prière, & que ſon ſecours le délivrera des tourments qui le déchirent. Les Euménides lui repliquent qu'il a tort de compter ſur la protection d'Apollon & de Minerve, que rien ne peut le ſouſtraire à leurs fureurs; & voilà qu'elles entonnent un hymne infernal, dont le ton prophétique & ſombre a quelque choſe de ſi effrayant, qu'on croit entendre les hurlements du Tartare. Je ne connais rien, chez aucun Poëte, ſoit ancien, ſoit moderne, d'auſſi horriblement beau, que le Chœur de ce troiſième Acte.

ACTE IV.

Le quatrième Acte reſſemble au commencement d'une autre Pièce, quoiqu'il ſoit la ſuite de la même. Minerve y deſcend du Ciel dans ſon Temple; elle interroge Oreſte, qu'elle voit au pied de ſa Statue; & les Euménides, qu'elle ne connaît pas. Celles-ci apprennent à Minerve qui elles ſont; elles lui apprennent

que leur miniſtère eſt de ne laiſſer aucune retraite aux parricides, & qu'elles pourſuivent Oreſte, qui vient d'égorger ſa mère. Minerve répond, qu'Oreſte peut ſe défendre puiſqu'il eſt accuſé. Oreſte alors dit à Minerve, que pour ſe purifier de ſon crime, il a reçu ſur ſon corps des effuſions de ſang & d'eau : il lui révèle enſuite qu'il eſt fils d'Agamemnon ; & lui avoue qu'il a poignardé ſa mère, pour venger ſon père, qu'elle avait aſſaſſiné dans le bain. Il ajoute enfin, qu'Apollon conduiſit ſon bras. Le crime paraît trop grand à Minerve, pour qu'elle oſe le juger. En conſéquence, elle dit qu'elle va établir un Tribunal, qui aura ſeul le droit d'en décider. Ce Tribunal eſt l'Aréopage. Vous, Euménides; vous, Oreſte, ajoute-t elle, fourniſſez les preuves & les témoins ; je choiſirai les plus éclairés & les plus intègres des Athéniens, pour leur confier cette Cauſe. Minerve & Oreſte s'en vont, & les Euménides reſtent ſeules hors du Temple de Minerve. Là, elles exhalent avec énergie leur courroux, ſur ce qu'on leur enlève le droit qu'elles eurent toujours, de punir les crimes des Mortels.

ACTE V.

Cet Acte n'eſt autre choſe qu'un long plaidoyer : les Juges ſont aſſemblés, Apollon vient ſervir de témoin & d'Avocat à Oreſte : les Furies ſe déclarent ſes accuſatrices, & commençant par l'interroger : eſt-il vrai, lui dit la principale Euménide, que tu aies poignardé ta mère ?

ORESTE.

Je l'ai poignardée, j'en conviens.

L'EUMÉNIDE.

C'eſt un aveu bien important.

ORESTE.

N'en prenez pas d'avantage, je n'en ſuis point allarmé.

L'EUMÉNIDE.

De quelle manière lui donnas-tu la mort ?

ORESTE.

En lui enfonçant mon poignard dans la gorge.

L'EUMÉNIDE.

Qui te l'a conseillé ? Qui te l'a persuadé ?

ORESTE.

Les Oracles d'Apollon : il l'attestera lui-même.

L'EUMÉNIDE.

A-t-il pu t'ordonner un parricide ?

ORESTE.

Je ne vois pas encore que je doive m'en repentir, *&c. &c.*

Il se tourne ensuite vers Apollon, & le prie de déclarer si le meurtre de sa mère est légitime : Apollon cherche à l'excuser autant qu'il peut. Un des moyens les plus éloquents qu'il emploie, est une peinture fort vive de la mort d'Agamemnon, qui semblait, dit-il, n'avoir échappé aux dangers du siége de Troye, que pour venir tomber dans le piége que lui tendait son épouse. Les Euménides répliquent à tout, de la manière la plus énergique : il n'y a point de raisonnements d'Apollon, quelques forts qu'ils

ſoient, qu'elles ne réduiſent en poudre. Cependant, après que la queſtion a été long-temps agitée de part & d'autre ; après que les Avocats, pour & contre, ont déployé tout ce qu'ils avaient d'adreſſe & de véhémence ; & que même, ſelon l'uſage, ils ſe ſont dit de bonnes injures ; Minerve fait recueillir les ſuffrages, qui ſe trouvent en nombre égal, & Oreſte eſt déclaré abſous. Il ſe retire en remerciant beaucoup Apollon & Minerve, & en vouant une amitié éternelle aux citoyens d'Athènes. Les Euménides indignées, pour ſe venger de l'injure qu'on leur a faite, menacent de répandre ſur cette contrée, les flots d'un venin contagieux. Minerve les appaiſe, en leur promettant des Autels & un culte, & en le leur faiſant promettre par les Magiſtrats & le Peuple. »

Le P. Brumoy, dans ſon Théâtre des Grecs, trouve *cette Pièce ſi bizarre, qu'il croit devoir n'en dire que peu de choſe* : ce ſont ſes propres termes. Le P. Brumoy eſt bienheureux de ne la trouver que bizarre. J'ai autant de reſpect pour ſon jugement, que pour le génie des anciens tragiques ; mais j'avoue que cette Pièce m'a inſpiré des

ſentiments bien différents des ſiens. Eh quoi ! un fils poignarde ſa mère, ſur la foi de je ne ſais quel oracle ; ce fils parricide, eſt abſous enſuite par un Tribunal que préſide la Divinité de la Sageſſe, & par conſéquent tout compoſé de Sages : & il ſera permis à un Père Jéſuite, de ne trouver que bizarre le Jugement de ces Sages prétendus ? Et il ſera permis à l'honnête homme, d'abſoudre à ſon tour le parricide dans le tribunal de ſon cœur ? Non, non : ce forfait a beau avoir été ordonné par Apollon, les Dieux de l'ancien Paganiſme, que leurs nombreuſes faibleſſes rapprochaient de l'humanité, ces Dieux étaient aſſez ſemblables aux Rois : c'eſt les honorer les uns & les autres, que de leur déſobéir, quand ils commandent un crime. La conſcience dans ces cas là, eſt le plus sûr oracle, & celle de l'homme vertueux ne le trompe jamais.

Les reproches que je fais ici à Eſchyle, tombent autant ſur les Euménides, qui ſont la ſuite des Co-Ephores, que ſur les Co-Ephores même, & les deux *Electres* du Théâtre des Grecs ; tout le monde connaît ce ſujet ter-

rible d'Electre. Les trois Tragiques d'Athènes l'ont traité, chacun à sa manière; & d'après son propre génie, il n'est pas étonnant qu'ils se soient réunis pour faire chacun une Tragédie, d'une action où se trouvent réunis tous les grands ressorts de la terreur & de la pitié. Mais croirait-on que tous trois commettant la même faute, font assassiner Clitemnestre par son fils, celui-ci le voulant bien, & la connaissant à merveille? Eschyle même, garde si peu de mesure là-dessus, qu'il est permis de croire, que tout homme qui lirait sans frissonner, & sans que le livre lui échappât des mains, (le quatrième Acte des Co-Ephores), ne serait pas digne d'avoir une mère. Vous avez tué votre époux, dit Oreste à Clitemnestre, dans la cinquième Scène du quatrième Acte, mourez de la main d'un fils. Euripide, & sur-tout Sophocle, ont beau chercher à adoucir l'horreur de cette catastrophe, en donnant à Oreste un grand caractère de religion, & en rappellant aussi souvent qu'ils le peuvent, qu'Oreste est poussé par les Dieux à ce parricide; est-il rien qui puisse excuser un parricide?

C'eſt la juſte horreur que m'ont inſpirée ces atrocités nombreuſes, qui m'a mis la plume à la main, & m'a dicté le Mélodrame que j'oſe aujourd'hui préſenter au Public. Jamais Ouvrage n'a été enfanté plus vîte. Une matinée m'a ſuffi pour en tracer le plan, & pour en écrire les Scènes. Ce n'eſt point pour me targuer d'une vaine facilité, que j'entre dans ce détail frivole. Je veux ſeulement prouver, que l'indignation quelquefois inſpire mieux les Poëtes, que toutes les Muſes enſemble; & jamais, peut-être, Ouvrage n'aurait mieux mérité que le mien, d'avoir pour épigraphe le *facit indignatio verſum*, ſi je ne lui avais point donné la ſeule qui lui convienne.

Deux Auteurs célèbres ont traité parmi nous le ſujet très-difficile d'Electre. Le premier eſt Crébillon, homme qui avoit le génie brut d'Eſchyle qu'il n'a jamais admiré (*); l'autre eſt Voltaire, qui avoit le bon eſprit d'admirer beaucoup Sophocle, & le don plus heureux

(*) *Voyez la Préface de l'Electre de Crébillon, à laquelle Voltaire a ſi bien répondu dans celle de Zulime.*

encore de l'imiter. M. de Rochefort, ſi connu par ſon eſtimable traduction d'Homère, a donné auſſi, depuis peu une Tragédie d'Electre. Je ne parle point de celle de Longepierre qui n'eſt qu'une foible imitation de Sophocle, vuide d'action & d'intérêt. Dans toutes ces Pièces Oreſte tue ſa mère ſans le vouloir ou ſans la connoître, & paroît preſque innocent de ce meurtre, quoiqu'il en ſoit tout dégoûtant. On doit ſavoir gré à ces Auteurs d'avoir pieuſement jetté un voile ſur un Spectacle qu'il eſt impoſſible que des yeux mortels ſoutiennent ſans verſer du ſang, au lieu de larmes. Ce voile cependant n'eſt-il pas quelquefois un peu trop Diaphane, comme dans Crébillon ? Et malgré les talents du Peintre, l'horrible nudité du crime n'y paraît-elle pas un peu trop à travers la draperie ? Quoiqu'il en ſoit, mon deſſein à moi ſe montrant, je crois, tout entier dans la Pièce que je donne, ne ſauroit paſſer pour équivoque ; il a été d'inſpirer à mes Lecteurs la plus grande horreur pour le parricide ; il a été ſur-tout de leur bien perſuader qu'après un tel crime, on doit s'attendre à être éternellement pourſuivi

par les Furies ; à les voir, à les entendre ſans ceſſe autour de ſoi, enfin à ſouffrir vivant tous les tourments du Tartare ; & sûrement je ſuis venu à bout de ce deſſein, ſi, comme je l'ai dit plus haut, une indignation profonde tient lieu des talents qu'on n'a pas ; & ſi la haine la plus vigoureuſe du crime, eſt ſuffiſante pour le rendre odieux.

Eh! quel autre deſſein auraient pu m'inſpirer les Euménides d'Eſchyle? Le Poëte, dans cette Pièce, me montrera Oreſte, ſe retirant abſous d'un crime en horreur à toutes les Nations du monde; d'un crime, puni en France par la roue & le feu ; d'un crime, contre lequel les Grecs eux-mêmes & les Romains n'avaient point décerné de ſupplice ; que même, ils n'avaient point nommé dans leur Code criminel, n'imaginant pas qu'il fût poſſible. J'entendrai Oreſte répondre, quand on l'accuſe, *qu'il ne croit pas avoir lieu de ſe repentir ;* & je ne ſentirai pas, à cette abominable lecture, toutes les facultés de mon ame ſe ſoulever contre une telle violation des Loix divines & humaines! Il eſt certain que les Athéniens eu-

rent horreur de Minerve, lorsqu'ils l'entendirent absoudre le parricide Oreste; & cette anecdote serait fausse, que pour l'honneur de l'humanité, j'aimerais à la croire véritable. On me dira que dans le cinquième Acte des Euménides, il y a des allusions que les Athéniens durent trouver piquantes; que l'Aréopage, entr'autres, y est loué d'une manière fine & délicate. Que m'importe, qu'un autre cherche à deviner ce qu'Eschyle a voulu dire? Je m'attache à ce qu'il a dit. Quand on fait ainsi des allusions, soit pour flatter des Rois ou des Magistrats, soit pour flétrir quelque tyran subalterne; il faudrait bien prendre garde de ne pas sacrifier les bienséances théatrales, au desir que l'on a de plaire aux uns & d'humilier les autres. La vertu se trouve presque toujours offensée de ce sacrifice: & en effet, qu'arrive-t-il de là? Le tyran que l'on a voulu insulter, périt; les Magistrats ou les Rois que l'on a voulu flatter, meurent; deux mille ans après, on ne se souvient plus de ce qu'ils furent, ni de ce qu'ils voulurent être; & quand on lit le Drame qui avait été fait pour eux, on n'y voit que la

vertu, qui ne meurt jamais; on n'y voit, dis-je, que cette Vierge sacrée, foulée aux pieds par le Poëte, & lâchement immolée à des intérêts d'un moment. Je pourrais citer parmi nous plus d'un exemple de cette condescendence criminelle; mais j'oublie qu'une Préface n'est point un Ouvrage de Morale, & que peut-être celui que je publie n'en devrait point avoir.

PERSONNAGES.

ORESTE.

LES FURIES.

L'OMBRE DE CLITEMNESTRE. } *Perſonnages muets.*

ORESTE.

ORESTE
ET LES FURIES,
MÉLODRAME.

Le Théâtre repréſente le Temple d'Apollon. On y voit arriver Oreſte, un poignard enſanglanté à la main. Les Furies entrent après lui. Après chaque alineâ, *on doit entendre une muſique analogue aux ſentiments qui agitent Oreſte.*

SCENE PREMIERE.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

J'AI beau prier les Dieux, j'ai beau leur faire des ſacrifices, rien ne les appaiſe, rien n'aſſoupit mes remords, rien ſur-tout, rien n'éloigne de moi ces implacables furies, ce ſont les loix irrévocables du ſort qui les enchaînent

ſur les traces des parricides.. Jamais elles ne me quitteront.

C'eſt Apollon qui me commanda ce meurtre, je ſuis dans ſon Temple, j'y ſuis venu pour l'implorer; Apollon ſera moins ſourd que les autres Dieux. (*Il ſe tourne vers la Statue d'Apollon*). O Apollon! tu m'as ordonné de tuer ma mère. J'ai traîné ma mère par ſes longs cheveux ſur la place où mon père avoit péri, & j'ai plongé ce fer trois fois dans le ſein de ma mère, je me ſuis purifié enſuite par le ſang d'un jeune taureau que j'ai fait rejaillir ſur moi; toutes les cérémonies de l'expiation, je les ai ſuivies; je dois être pur à tes yeux; Apollon! O Apollon! Entends mes vœux, délivre-moi des tourments qui me déchirent, délivre-moi ſur-tout de l'aſpect horrible de ces Divinités infernales.

J'ai beau l'invoquer à grands cris, il ne m'entend pas ou feint de ne pas m'entendre... Eh! que peut-il faire pour toi!... Oreſte, rentre en toi-même, interroge-toi, ſi tu l'oſes: tu as tué ta mère!... ta mère!... Les ſages Auteurs de nos loix n'ont point décerné de ſupplice contre ce crime, n'imaginant pas que jamais un mortel pût s'en rendre coupable. Monſtre exécrable! Fils dénaturé! penſes-tu que des ſacrifices, quelque nombreux qu'ils ſoient, puiſſent laver un pareil forfait? Penſes-tu que le ſang des victimes en réjailliſſant ſur tes habits & ſur tes mains impies, y puiſſe effacer jamais les taches ineffaçables du ſang d'une mère?

Elle étoit criminelle, & les Dieux m'ont ordonné de la punir. Étoit-ce à toi, foible mortel, à venger les puiſſances céleſtes! Les Dieux n'ont-ils pas une foudre pour

punir ceux qui les offenſent ?... Les Dieux t'ont voulu éprouver ſans doute... Peuvent-ils commander le crime ?. Ils ceſſeroient d'être Dieux.

Haï des Dieux & des hommes, en horreur ſur-tout à moi-même, que devenir ! mourons... Ce poignard eſt teint encore d'un ſang qui dût m'être ſacré. Mourons.... & que tout le mien ſe mêle à celui que j'ai répandu. (*Il ſe veut tuer : les Furies l'arrêtent & le déſarment*).

Pourquoi m'arrêtez-vous, impitoyables Déeſſes ? Eſt-ce pour me faire mourir à chaque inſtant de ma vie, qu'en cet inſtant vous la prolongez ? Ah ! plongez, plongez vous-mêmes ce fer dans mon ſein. (*Il tombe à leurs genoux.*) Inexorables Déeſſes ! laiſſez-vous fléchir une fois. (*Il ſe releve.*) Elles lancent ſur moi des regards où regnent à la fois le mépris & l'horreur. On diroit... on diroit qu'elles ont peur de moi : c'eſt le criminel d'ordinaire qui frémit à l'aſpect de ſes bourreaux, & mes bourreaux frémiſſent à ma vue.

Si du moins elles daignoient me répondre ! j'ai beau les interroger ; elles s'obſtinent à ſe taire, & voilà mon plus cruel tourment. Quelque effroyables que puſſent être leurs diſcours, je me les figure cent fois plus effroyables encore. Malheureux ! tant que tu vivras, nous ſerons ſur ta trace : par-tout nous t'aſſiégerons de notre préſence terrible & de nos regards plus redoutables que l'éclair & plus meurtriers que la foudre. Laſſes enfin de te pourſuivre, nous nous jetterons ſur toi, comme trois Lionnes affamées, nous devorerons tes membres, nous boirons ton ſang, nous te précipiterons au fond du Tar-

tare, & c'eſt là que, pour dernier ſupplice, tu habiteras éternellement avec les ſcélérats qui te reſſemblent. Voilà, voilà les menaces horribles que je crois ſans ceſſe entendre ſortir de leur bouche, ſouffrant ainſi ſans ceſſe de tout ce qu'elles ne me diſent pas, leurs paroles me tueroient ſans doute, & leur ſilence, me laiſſant vivre, me tue bien davantage que ſi elles me faiſoient mourir. (*Elles s'aſſeyent ſur les marches de l'autel d'Apollon, & s'endorment peu-à-peu.*)

Mais il ſemble que leur fureur s'appaiſe. Les voilà aſſiſes ſur les marches de l'Autel; elles s'y endorment... Si je les étouffois pendant leur ſommeil! ſi je les tuois, en les ſerrant dans mes bras homicides! Les tuer! que dis-tu? Elles ſont immortelles. Bourreau de Clitemneſtre, tu ne parles que de tuer: le meurtre eſt ton ſeul talent; les aſſaſſinats ſont tes jeux, & pour tes délaſſements, il te faut des parricides.

Quoiqu'inſéparables des criminels, elles ſont exemptes de crime, & Morphée ne dédaigne point de rafraîchir leurs paupieres... Voyons ſi moi-même je pourrai goûter un peu de repos. (*Il s'aſſied.*) Quelle douce fraîcheur vient ſe mêler au feu qui me dévore! le Ciel enfin s'appaiſeroit-il? Il ſemble qu'une roſée bienfaiſante pénètre peu à peu mes vêtements: l'humidité de ce ſiége... (*Il ſe lève & regarde le ſiége ſur lequel il étoit aſſis.*) Dieux! que vois-je! Il eſt tout couvert de ſang! c'eſt moi, c'eſt moi ſeul qui l'ai ſouillé de la ſorte: je diſtille, je ſue du ſang; c'eſt du ſang que je vois par-tout; au lieu d'air, c'eſt du ſang que je reſpire; c'eſt du ſang peut-être...

oui, c'eſt du ſang qu'il a plu ſur moi. Le Ciel peut-il avoir pour moi d'autre roſée ? J'ai eu ſoif du ſang de ma mère, & les Dieux me nourriſſent, & les Dieux m'abbreuvent de ſang.

Fuyons, tandis qu'elles dorment, fuyons, & peut-être j'en ſerai délivré.

(*A peine il eſt ſorti du Temple, qu'une Furie s'éveille ; ne le voyant plus elle réveille ſes compagnes. Les trois Déeſſes exprument par une pantomime très-animée le chagrin qu'elles reſſentent de l'avoir perdu. Elles cherchent par-tous dans le Temple, & ſortent enfin en ſuivant les traces du ſang qu'Oreſte laiſſe après lui.*)

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Palais des Rois d'Argos.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

ELLES dormoient quand j'ai fui... Qui leur a pu découvrir ma trace ? (*Il regarde autour de lui.*) Je vois du ſang. Ah ! le fil d'Ariane eſt moins ſûr qu'un pareil indice : je ne puis faire un pas qui n'atteſte que je ſuis un parricide.

Et vous, Electre ! vous Pilade ! qui m'avez pouſſé avec les Dieux au meurtre de ma mère, à préſent que le crime eſt commis, pourquoi me fuyez-vous ? Pourquoi vous ai-je tendu en vain mes bras enſanglantés ? Pour-

quoi n'ai-je pu un moment vous ferrer contre mon ſein, & mourir dans le vôtre de l'excès de mes remords? Vous avez détourné la vue avec horreur, quand j'ai paſſé près de vous : ſi la foudre fut tombée à vos pieds, vous n'auriez pas montré plus d'effroi... Ma rencontre eſt devenue funeſte; les Dieux ont imprimé ſur mon front un ſigne de terreur, qui fait qu'il n'eſt point d'yeux mortels qui puiſſent ſoutenir ma préſence. Plus d'ami pour moi, plus de ſœur, plus de mère ſur-tout, plus de mère : je ſuis ſeul dans l'Univers, ſeul... avec les furies.

Mais pourquoi depuis mon forfait, la lumière ſemble-t-elle avoir été dérobée à ma vue ? N'ayant point oſé lever les yeux vers le Soleil, j'ignore s'il éclaire encore le monde ; les crimes de mes ayeux l'ont jadis fait reculer d'effroi ; a-t-il reculé pour les miens ? Où ces filles de la nuit, en s'emparant de moi, m'ont-elles environné de leurs ténèbres ? Un crêpe ſanglant peſe ſur mes paupières... Deviendrois-je aveugle comme Tirésias ?... Ah ! je ſerois trop heureux.

Où ſuis-je donc ? Qui pourra m'apprendre en quels lieux je ſuis venu me réfugier, pour éviter leur pourſuite? Peut-être en examinant de près ces portiques... (*Il les conſidere avec attention.*) Qu'apperçois-je ! O découverte affreuſe ! je ſuis dans le Palais des Rois d'Argos, dans le Palais de mes Pères... Fuyons; je ne puis, j'éprouve un charme horrible à me retrouver dans le lieu de ma naiſſance. Les ſouvenirs les plus touchants viennent s'y retracer à ma mémoire & m'y retiennent malgré moi.... C'eſt ici qu'étant encore enfant, mon père me prit dans

ſes bras, & m'élevant vers les Cieux, m'offrit aux Dieux immortels, avant que de partir pour Troye. C'eſt là, qu'après une longue abſence, Electre me reconnut, & que ſe livrant à ſa joie, & me preſſant des plus douces étreintes... O ſouvenir délicieux, qu'empoiſonne le ſouvenir le plus terrible.

(*Les Furies allument leurs flambeaux.*)

Mais quelle lumière inconnue éclaire peu à peu ce Palais? Des flambeaux étincellent dans les mains des Furies... Ah! c'eſt la clarté des Enfers mille fois plus affreuſe que les ténèbres... Le voile eſt tombé de mes yeux, qu'apperçois-je?... La place où... Je frémis... C'eſt-là que tombant à mes genoux & que me découvrant ſon ſein, elle me dit: O mon fils! mon cher fils! Perceras-tu ce ſein qui t'a allaité? Ce ſein qui t'a nourri?... Je crois voir encore ce ſein diſparoître tout-à-coup ſous le ſang qui l'inonde; je crois voir ces traits défigurés, ces yeux éteints, ce front pâle. *L'ombre de Clitemneſtre parait*: (*Les Furies entraînent Oreſte près d'elle, & lui montrent du doigt ſa bleſſure qui ſaigne encore*). Que vois-je, ô Dieux!.. Tout ce que j'ai cru voir... L'illuſion s'eſt réaliſée... Voilà ce front pâle, ces yeux éteints, ces traits défigurés, & ce ſein caché encore ſous le ſang qui l'inonde... Barbares Euménides! ne m'avez-vous rendu la lumière que pour me montrer cet objet... Vous vous plaiſez à tourmenter ma vie par les images les plus terribles; mais je ſaurai bien trouver la mort ſans vous. (*L'ombre diſparoît... Oreſte ſort, & les Furies courent après lui.*)

1342

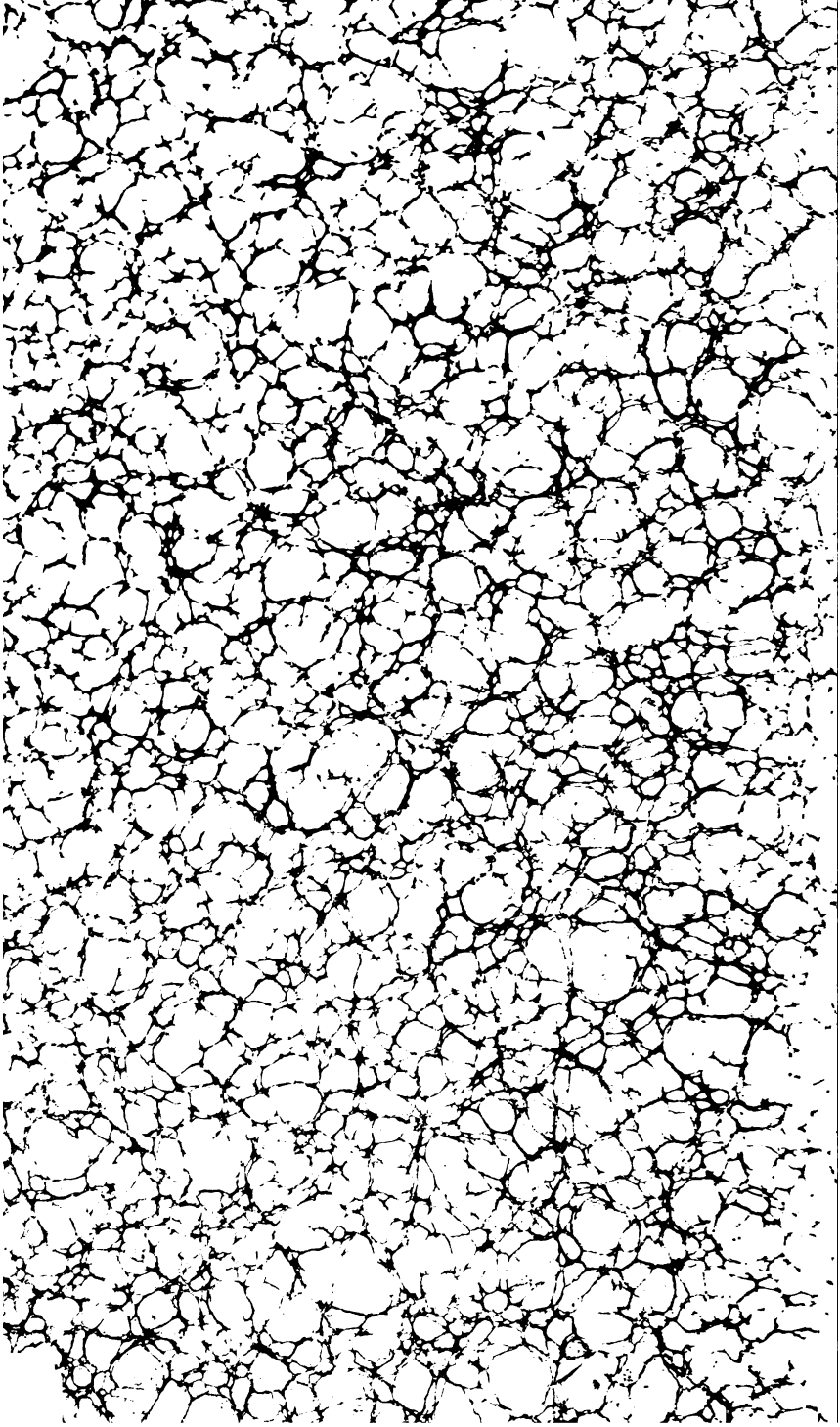
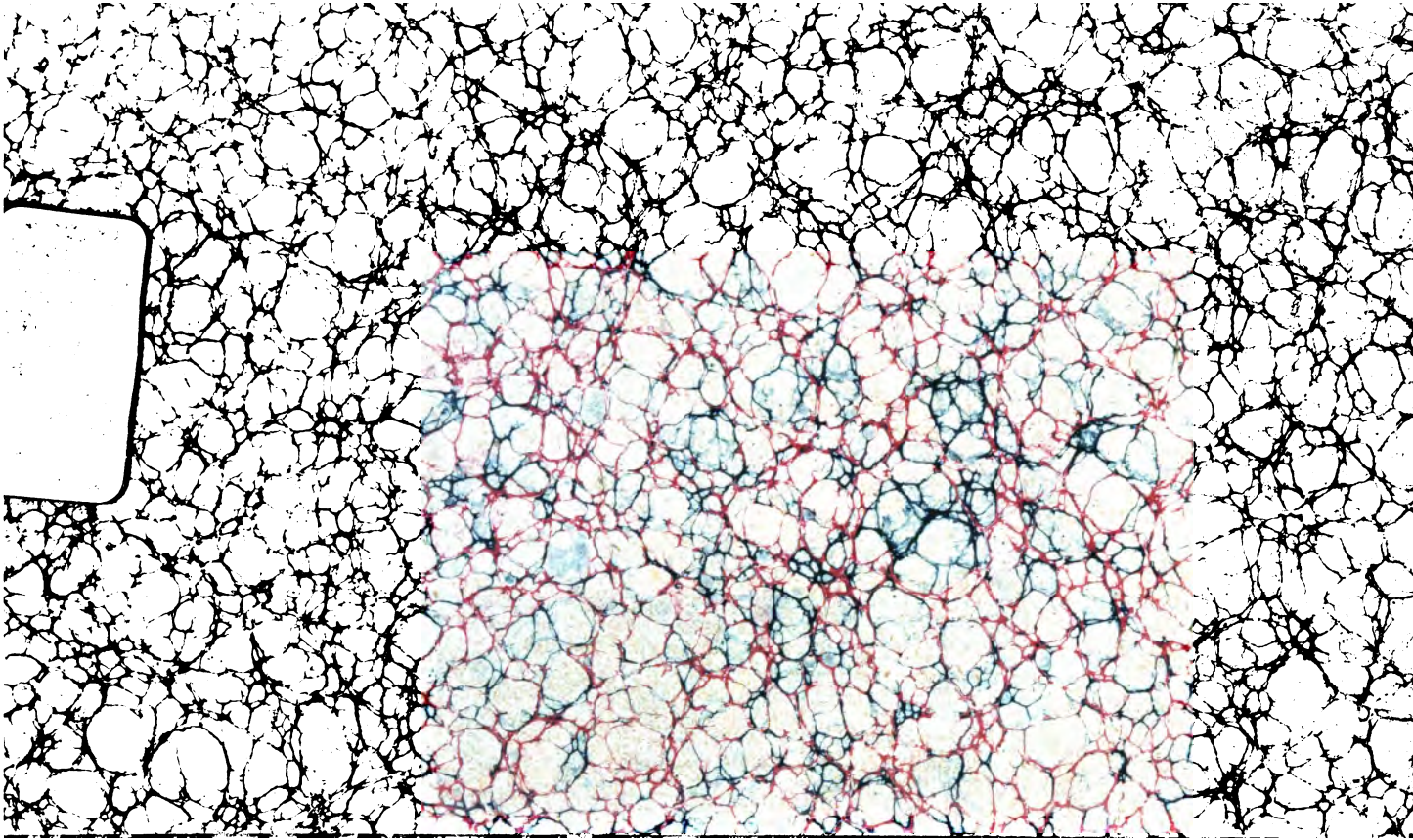
SCENE III, ET DERNIERE.

Le Théâtre repréſente des roches eſcarpées où gravit Oreſte, ſuivi par les Furies, qui les graviſſent auſſi.

ORESTE, LES FURIES.

ORESTE.

RIEN ne pourra donc jamais me délivrer des Furies!... J'ai couru après mon crime, me réfugier dans le bois conſacré à la fille d'Inachus, & qui avoiſine Mycènes. & les Furies m'ont ſuivi dans le bois conſacré à la fille d'Inachus & qui avoiſine Mycènes. J'ai pénétré dans les Temples d'Apollon, de Junon & de Minerve, & les Furies m'ont ſuivi dans les Temples d'Apollon, de Junon & de Minerve. Le Palais des Rois d'Argos m'a revu ſous ſes portiques, & les Furies m'ont ſuivi ſous ſes portiques. Me voilà maintenant ſur des roches eſcarpées, errant de précipices en précipices & les Furies me ſuivent de précipices en précipices. Neptune baigne de ſes flots le pied de cette montagne : voyons ſi elles me ſuivront dans les flots de Neptune. (*Il lève les yeux au Ciel.*) Soleil! tu peux te montrer, s'il eſt vrai que, de peur de me voir, tu ayes voilé ton viſage. (*Il ſe précipite dans la mer, & les Furies s'y précipitent après lui.*

FIN.

58590564